

LES GRANDS TEXTES DU MARXISME

SUR

**LA  
LITTÉRATURE  
ET L'ART**

KARL MARX  
F. ENGELS

CHOISIS, TRADUITS ET PRÉSENTÉS PAR  
**JEAN FRÉVILLE**



PARIS

ÉDITIONS SOCIALES INTERNATIONALES

shi











**SUR LA LITTÉRATURE  
ET L'ART**

COLLECTION « LES GRANDS TEXTES DU MARXISME »

---

DEJA PARUS

- Sur la religion**, par Lucien Henry ..... 10 »
- Sur la littérature et l'art** (Textes de Marx et d'Engels), par Jean Fréville ..... 15 »

A PARAÎTRE

**Sur les crises**, par Léon Limon.

**Sur la littérature et l'art** (Textes de Lénine et de Staline),  
par Jean Fréville.

**Sur la famille**, par Jean Fréville.



**" LES GRANDS TEXTES DU MARXISME "**

---

SUR  
**LA LITTÉRATURE  
ET L'ART**

KARL MARX, FRIEDRICH ENGELS

CHOISIS, TRADUITS ET PRÉSENTÉS

PAR

**JEAN FREVILLE**

•



PARIS

**ÉDITIONS SOCIALES INTERNATIONALES**

1936



Shi

Copyright by **Editions Sociales Internationales**, 1936.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays.



## Avant-propos

L'objet de cette anthologie est de faire connaître, d'une manière aussi complète que possible, la pensée de Marx et d'Engels sur la littérature et sur l'art.

Un pareil travail s'imposait d'autant plus que cette pensée est peu ou mal connue et qu'elle embrasse une sphère demeurée longtemps en dehors de l'investigation scientifique. En la rendant accessible au public français, à l'heure où l'intérêt pour le marxisme ne cesse de croître, nous avons voulu combler une regrettable lacune.

Les textes inclus dans cette anthologie sont, à notre avis, nécessaires à la formation d'une critique littéraire marxiste en France, dont Lafargue a été jusqu'ici le seul représentant, et à l'élaboration d'une histoire marxiste de la littérature française.

La composition d'une anthologie est une entreprise toujours délicate. L'absence du contexte risque de fausser le sens du passage reproduit. C'est l'écueil habituel de ce genre d'ouvrages. Nous avons apporté la plus grande attention à l'éviter, d'abord en nous efforçant de ne jamais dénaturer, par des coupures arbitraires, la pensée des auteurs, ensuite en faisant précéder les textes de quelques lignes qui les situent.

Nous nous sommes soigneusement abstenus de tout commentaire et de toute interprétation, voulant laisser parler les textes, et eux seuls.

L'ordre suivi est, non pas chronologique, mais thématique ; les écrits de Marx et d'Engels se classent d'eux-mêmes par blocs de problèmes. Nous nous sommes attachés toutefois, à l'intérieur de ces blocs, à respecter la chronologie.

Les titres n'étaient pas, le plus souvent, donnés par les auteurs. Nos titres sont empruntés au texte lui-même : quand ce n'est pas le cas, ils en expriment l'idée centrale.

Tous les écrits relatifs à la littérature et à l'art, ont été intégralement reproduits, sauf quelques remarques purement épisodiques. Là où des coupures sont faites, comme dans les études d'Engels sur Beck, Goethe et Carlyle, elles n'altèrent en rien ni le sens ni le développement général de l'exposé.

Si nous n'avons pas cité tous les passages de la *Sainte Famille* consacrés à Eugène Sue, c'est que Marx a pris simplement prétexte des *Mystères de Paris* pour réfuter les conceptions philosophiques et sociales des jeunes-hégéliens.

Une grande partie des textes, notamment les lettres de Marx et d'Engels à Lassalle, la lettre d'Engels à Paul Ernst, les études d'Engels sur Beck, Goëthe et Carlyle, l'étude de Lassalle, sont inédits en français.

Tous les textes ont été traduits par nous d'après les originaux allemands et anglais. Quand nous nous sommes servis d'une traduction française, nous l'avons toujours revue et, au besoin, corrigée.

Très prochainement, nous ferons paraître un recueil, qui fera suite à celui-ci, et où seront réunis les écrits de Lénine et de Staline consacrés aux problèmes de la culture, de la littérature et de l'art.

Pour tout ce travail, nous avons eu constamment recours à l'excellente édition des *Œuvres complètes* de Marx et d'Engels, publiée par l'Institut Marx-Engels-Lénine.

Il nous est particulièrement agréable d'adresser ici l'expression de notre gratitude à l'Institut Marx-Engels-Lénine, qui a bien voulu nous communiquer des originaux de Marx et d'Engels que lui seul détient. Nous remercions également les éminents critiques soviétiques Michel Lifschitz, Georges Lukas, et tout particulièrement Franz Schiller, pour les indications qu'ils nous ont fournies et les renseignements que nous avons trouvés dans leurs articles et dans leurs ouvrages, ainsi que la camarade Rachel Nagler qui, à Moscou, nous a été d'un secours si précieux.

J. F.



## Introduction

### Le marxisme et la littérature

*Marx et Engels ont maintes fois manifesté leur intérêt pour les problèmes littéraires et esthétiques. Absorbés par les nécessités de l'action sur les trois grands fronts de bataille — théorique, politique, économique — c'est en fonction des besoins de la lutte révolutionnaire qu'ils ont exprimé leurs idées sur la littérature et sur l'art. Ainsi, Marx n'a pas eu la possibilité d'écrire l'étude qu'il projetait sur Balzac ni un ouvrage sur l'esthétique, pour lequel il avait annoté, au cours de travaux préparatoires, en 1857-1858, l'Esthétique de Vischer. Vers la même époque, il ne fit qu'esquisser une théorie de l'évolution artistique dans son Introduction à une Critique de l'économie politique.*

*Cependant, malgré la dispersion des textes et leur caractère parfois épisodique, la pensée de Marx et d'Engels s'avère singulièrement nette, homogène, cohérente. Leurs goûts littéraires, leurs préférences, les jugements qu'ils portent, ne sont pas dus à quelque humeur passagère, à quelque caprice personnel; ils ne sont pas détachés de leurs conceptions générales. Ni l'art ni la littérature ne demeurent en dehors du marxisme.*

*Quelle place occupent-ils dans ce vaste ensemble qui englobe les activités de l'homme et de la nature ? Le mode de production, dit le marxisme, conditionne la vie sociale et, à travers elle, la vie intellectuelle. Le facteur économique constitue, en dernière instance, le facteur déterminant. Il n'est pas le facteur unique. Produit de la société, la littérature est soumise à des influences intermédiaires et complexes au bout desquelles l'économique n'apparaît qu'à la suite de multiples transmissions. La littérature, comme l'art, est donc une superstructure idéologique qui s'élève sur la base de conditions économiques données, mais qui connaît un développement propre, et subit, malgré son autonomie relative, les effets des au-*



*tres superstructures idéologiques — philosophie, sciences, droit, morale, religion, etc.; à son tour, elle réagit sur la société dont elle est l'expression et contribue à la modifier.*

*On ne comprendra rien aux courants de la pensée humaine si on les détache de la vie sociale. Il n'y a pas plusieurs histoires, — art, littérature, religion, etc. — ces prétendues histoires différentes n'en font qu'une. Peut-on expliquer la Renaissance, en n'y voyant qu'un retour à la tradition antique, en l'isolant parmi ses tableaux et ses livres, en négligeant les grandes découvertes de cette période, le pillage colonial, l'impulsion apportée à la navigation, au commerce, à l'industrie par l'apparition d'un marché mondial? Où trouver la clé de l'Encyclopédie et du prodigieux épanouissement intellectuel de ce XVIII<sup>e</sup> siècle qui fut, pour la bourgeoisie ascendante, l'époque des esprits déployés, sinon dans la transformation du mode de production, par quoi furent brisés les anciens cadres, s'exaspérèrent les antagonismes sociaux, s'ouvrirent de nouvelles et vastes perspectives aux appétits et aux impatiences d'un tiers état étouffant sous le joug féodal? Comment définir le romantisme, si on le réduit à une simple réaction contre l'appauvrissement et l'épuisement de l'art classique, sans y percevoir la protestation désespérée qu'élèvent, contre le capitalisme, à la fois la noblesse dépossédée et la petite bourgeoisie radicale ?*

*L'écrivain croit fuir la réalité ambiante, renverser à sa fantaisie le sablier du temps, tirer ses personnages du fond des âges révolus : il ne fait que projeter dans le passé les mœurs, les préoccupations et les inquiétudes du présent. Les héros de l'Enéide ne sont que des Romains travestis. Quand Racine écrit ses tragédies grecques, l'armure d'Achille cache mal le pourpoint du marquis de cour. L'art ne se répète jamais : l'imitateur est aussi éloigné de son modèle que les sociétés auxquelles chacun d'eux appartient.*

*La littérature d'un pays n'exerce une influence véritable sur la littérature d'un autre pays que si l'on y retrouve des conditions économiques et sociales similaires. La Turquie agraire et patriarcale des sultans est restée pendant des siècles fermée aux courants littéraires européens. La tragédie française du XVII<sup>e</sup> siècle, fleur brillante de Versailles, transplantée dans les sables du Brandebourg ou sous les cieux glacés de la Palmyre du Nord, s'est desséchée et flétrie dans un climat*



hostile, sur un sol qui lui était étranger. Entre Locke et ses admirateurs français plus hardis, il y a toute la différence qui existe entre la société anglaise, — fière de sa glorieuse Révolution, avec sa bourgeoisie commodément installée dans les compromis et pactisant avec les gros propriétaires fonciers, — et la France d'Helvétius et de Diderot, de ces démocrates qui frayèrent la voie aux assaillants de la Bastille.

Si l'idéalisme proclame la vie indépendante de l'esprit, des vulgarisateurs ont abâtardi le marxisme jusqu'à la caricature quand ils ont prétendu déduire directement de l'économie les superstructures idéologiques. N'est-il pas ridicule d'expliquer uniquement la Divine Comédie par les drapiers de Florence et Zola par l'extension des sociétés anonymes ? Ou de prétendre que, puisque les idéologies naissent dans des conditions économiques déterminées, il faut qu'elles meurent avec les conditions qui les ont fait naître ? La Grèce des dieux et des esclaves, le moyen âge catholique et féodal ne sont plus, mais Homère et Dante parlent toujours à l'imagination et au cœur des hommes. Si Pouchkine est simplement le poète de l'aristocratie foncière russe, affinée par les loisirs que lui procurait l'exploitation des serfs, pourquoi les prolétaires soviétiques qui ont balayé l'ancien régime, se plaisent-ils encore à la lecture d'Eugène Onéguine ? « Cependant, rétorquera quelque inflexible logicien, votre matérialisme historique se trouve en défaut, puisque les périodes d'essor économique ne s'accompagnent pas automatiquement d'un essor littéraire et artistique correspondant. La Révolution française de 1789 est demeurée stérile dans ce domaine, il faut chercher à l'étranger son expression esthétique, ses grands poètes dans les Anglais Byron et Shelley, son grand musicien dans l'Allemand Beethoven. D'autre part, la cagoule du tsarisme n'a pas empêché l'admirable floraison du roman russe. » Quel dédain pour la musique révolutionnaire, — Gossec, Rouget de Lisle, Méhul, — pour le chant et les manifestations populaires, pour cette immense création artistique des masses, ignorée, condamnée par une bourgeoisie qui jette sur elle l'interdit ! Admettons l'argument. Il n'infirme en rien le marxisme. L'état social et le développement intellectuel n'atteignent pas toujours le même niveau, la production matérielle et la production artistique ne marchent pas de pair, elles progressent de façon inégale. La prospérité de l'une peut s'accompagner



*de la stagnation de l'autre. Si les idéologies traduisent parfois la réalité économique avec un certain retard, elles la devancent quand elles expriment la pensée et les intérêts des classes révolutionnaires. La disproportion entre la base économique et technique et les superstructures idéologiques est une des contradictions de la société divisée en classes. Donc, point de formules toutes faites, de propositions ni de théorèmes pour les esprits dogmatiques ou les amateurs nonchalants de certitudes et de systèmes : les hommes font eux-mêmes leur histoire, et le chef-d'œuvre ne se réduit pas à une équation économique.*

*Les causes dernières des révolutions apparaissent non dans les idées propagées par les philosophes et les écrivains, mais dans les changements du mode de production et d'échange, dont ces philosophes et ces écrivains se font l'écho parfois inconscient. Les idées deviennent des forces historiques quand elles s'emparent des masses, et elles s'emparent des masses quand les contradictions économiques sont arrivées à leur point de maturité et d'explosion.*

*Le facteur économique se manifeste dans la littérature à travers la lutte des classes. Chaque classe d'exploiteurs détient, avec les moyens de production, le monopole de la culture. Les idées dominantes d'une époque sont celles de la classe dominante qui traduit dans ses activités spirituelles les rapports sociaux qu'elle veut perpétuer. L'art et la littérature lui permettent d'élever un monument à sa gloire, d'exalter ses exploits, de les immortaliser. L'épopée dans les sociétés patriarcales, la chanson de geste au moyen âge, la tragédie classique, le roman bourgeois sont les projections que les classes dirigeantes ont faites d'elles-mêmes, en créant les genres les mieux adaptés à leurs aspirations et à leurs besoins.*

*Cependant, il arrive que la classe opprimée, tenue jalousement à l'écart de la culture par la classe dominante, parvienne à lui en arracher quelques bribes. Ses meilleurs représentants trouvent cette nuit sans aurore où l'on prétendait l'enfermer; ils s'emparent des valeurs intellectuelles élaborées antérieurement, les transforment et les utilisent pour la lutte émancipatrice des exploités. L'avant-garde de la classe montante fait irruption dans la philosophie et dans la littérature. La lutte entre la conservation politique et économique et les forces qui veulent briser le vieux moule des rapports*



*sociaux, prend d'abord la forme d'une lutte entre les idées. La critique par la plume précède la critique par les armes. Alors apparaît, comme dans la France du XVIII<sup>e</sup> siècle ou dans la Russie des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, une littérature révolutionnaire.*

*Tandis que les classes réactionnaires sont obligées, pour maintenir leur domination, de déformer les faits et de les embellir, les classes révolutionnaires ont besoin de connaître la réalité, afin de pouvoir la transformer. Toute littérature révolutionnaire, tournée vers le monde extérieur, repose nécessairement sur l'analyse scientifique, tandis que la littérature réactionnaire s'évade dans l'idéalisme ou la religion.*

*Quand la bourgeoisie ascendante s'exprimait par la bouche de Diderot, elle voulait « rendre les hommes tels qu'ils sont » et définissait la beauté « la conformité de l'image avec la chose »<sup>1</sup>. Marx et Engels, idéologues du prolétariat révolutionnaire, reprennent et développent cet enseignement réaliste que la bourgeoisie arrivée au pouvoir et intéressée désormais à la falsification des rapports sociaux, va abandonner. Engels exige de l'écrivain « la représentation exacte des caractères typiques dans des circonstances typiques »<sup>2</sup>.*

## II

*Pourquoi Marx et Engels admirent-ils Balzac? Parce qu'il a su comprendre et faire voir les rapports sociaux réels de son temps, parce qu'il a mis à nu les contradictions internes du capitalisme. Alors que Zola, écrivain de la petite bourgeoisie progressive, compare la société à un organisme, — c'est-à-dire à un tout harmonieux dont il suffit d'extirper les éléments malsains, — et qu'il aboutit à une idylle, à un réformisme teinté de philanthropie, Balzac, le réactionnaire, le catholique, le royaliste, — « J'écris à la lueur de deux vérités éternelles: la Religion, la Monarchie<sup>3</sup>... » — ne s'est pas laissé tenter par quelque enluminure de missel, par quelque fade pastorale en l'honneur des Dames du temps jadis...*

*Une société où l'argent est partout, domine tout, procure*

1. DIDEROT : « Troisième entretien sur le Fils naturel ». *Œuvres complètes*, t. VII, p. 156. Edition Garnier frères, 1875.

2. Voir page 148.

3. BALZAC : *Avant-propos de la Comédie humaine. Œuvres complètes*, t. I, p. 24. Houssiaux, éditeur, Paris, 1877.



tout, même, à un père, des filles; « où la pièce de cent sous est tapie dans toutes les consciences, où elle roule dans toutes les phrases »; où la bourgeoisie, au lendemain de sa Révolution, applique « les féroces qualités de l'exploitant » et se rue aux places; où la fortune tient lieu d'intelligence, de beauté, de vertu; où s'embrase la lutte de l'homme contre l'homme et de l'homme contre la société; où les affections familiales se métamorphosent en haines sordides pour des questions d'héritage et de propriété; où l'amour obéit au sac d'écus; — une société hypocrite, implacable, cruelle, où il faut « tuer pour ne pas être tué, tromper pour ne pas être trompé »; la violence des riches, le vol légal, le crime impuni dirigeant le monde; des privilèges nouveaux s'érigeant sur les privilèges abolis; le règne des forts et des habiles se disputant entre eux l'exploitation du peuple dont ils vivent; le commerçant du Sentier prenant le pas sur le baron ruiné et le banquier de la Chaussée d'Antin sur le commerçant du Sentier; l'intellectuel obligé, pour gravir les échelons qui mènent à la domination et à la fortune, de déposer sa conscience à la barrière; des individualistes forcenés, des ambitieux sans scrupules, décidés, après la chute des hiérarchies féodales, à courir insolemment leur chance, Rastignac, Lucien de Rubempré, Ferdinand du Tillet; le sombre ciel bourgeois strié par le flamboiement de ces « napoléonides »; — voilà la Comédie humaine de Balzac!

Balzac montre les forces historiques en mouvement, oppose à travers les individus les classes en lutte, explique les caractères par les conditions ambiantes et les intérêts matériels. Il découvre dans le heurt des passions la résultante des nécessités économiques et ramasse en des types les diverses catégories sociales. « Non seulement les hommes, mais encore les éléments principaux de la vie, se formulent par des types »<sup>1</sup>. Il est allé au fond des hommes et de la vie, poussé par le seul désir de la vérité, écrivant comme sous la dictée de son époque, avec l'ambition suprême d'être le « secrétaire » de la société française. Rien n'est venu s'interposer entre son œil attentif et le monde extérieur, rien ne l'a distrait de cette tâche : ni ses goûts, ni ses convictions. « Ce ne sera pas la

1. BALZAC : Avant-propos de la Comédie humaine, ouv. cité, p. 30.



*faute de l'auteur, s'écrie-t-il, si les choses parlent d'elles-mêmes et parlent si haut. » Quelle définition du réalisme!*

*La passion politique ne l'aveugle jamais au point de lui faire travestir la réalité. Il salue dans l'Eglise le principe de toute autorité spirituelle et sociale, mais il montre le Saint Office barrant la route à la science, il peint sur le vif l'abbé Troubert, intrigant et cupide, qui ne connaît que la haine et l'avarice et parvient à la fois à la richesse et aux honneurs. Il se prononce pour la légitimité et les institutions féodales, mais il méprise le gouvernement monarchique de son temps; il juge sans complaisance les mœurs et la moralité du noble faubourg Saint-Germain, — vieillards aux bas de soie et aux boucles, douairières dans leurs robes à panier, fantômes de l'ancien régime, pitoyables, ridicules, désuets, avec leurs sentiments, leurs manières, leurs expressions archaïques, installés dans le XVIII<sup>e</sup> siècle et n'en voulant pas sortir, n'ayant « rien oublié, rien appris », vivant d'un mirage, se raccrochant à une épave, tous ces petits-maitres, étalant leurs grâces fanées, dansant le menuet, jouant la comédie de salon... Lui qui appelle de ses vœux une société patriarcale et religieuse où la paix des classes perpétuerait les hiérarchies immuables et nécessaires, il n'a pas doté de toutes les vertus ses chers aristocrates, il ne les a ni idéalisés ni embellis; il les juge sans complaisance et son estime va aux combattants républicains du Cloître-Saint-Merri. Sa colère contre la vente des biens nationaux et le morcellement du sol ne l'égaré pas, ne brouille pas devant lui les perspectives historiques : il entend la marée paysanne battre sans cesse les vastes domaines, acharnée à leur émiettement. Il voit s'étendre et s'approfondir la lutte des classes, le peuple dressé contre la bourgeoisie, les paysans contre les hobereaux. « Cet élément insocial [les paysans] créé par la révolution absorbera quelque jour la bourgeoisie comme la bourgeoisie a dévoré la noblesse. »<sup>1</sup>. Un paysan de Balzac réédite le mot de Blanqui : « Que deviendraient les grands si nous étions tous riches? Il leur faut des malheureux ». Déjà, à l'horizon, rôde le spectre du communisme, cette « logique vivante de la démocratie ». Dans un pressentiment où se mêlent une frayeur et une joie secrètes, il évoque l'heure des grandes invasions prolétariennes, — « ces modernes barbares qu'un nouveau Spartacus, moitié Marat, moitié Cal-*

1. BALZAC : *les Paysans*, Œuvres complètes, t. XVIII, p. 219.



*vin, mènerait à l'assaut de l'ignoble bourgeoisie à qui le pouvoir est échu ».*

*Que l'observateur, chez Balzac, infirme le partisan, que l'analyste contredise le métaphysicien réactionnaire, Engels y aperçoit une des plus éclatantes victoires du réalisme. L'œuvre du romancier dément sa doctrine, son génie dépose contre ses principes. Il triomphe, malgré ses opinions politiques, grâce à sa méthode réaliste.*

*Si Engels reconnaît en Balzac le chroniqueur lucide de la société française sous la Restauration et la monarchie de Juillet, c'est aussi pour son réalisme que Lénine loue Tolstoï, « miroir de la révolution russe ». Pour Lénine, Tolstoï a cessé d'être un propriétaire foncier, un représentant de la noblesse: il est le porte-parole de cette paysannerie à laquelle l'histoire a imposé comme tâche le renversement du tsarisme et la destruction de la propriété foncière, mais qui ne peut réussir sa révolution démocratique et agraire que par l'appui du prolétariat socialiste et sous sa direction. Deux dates marquent l'activité littéraire de Tolstoï : 1861, l'émancipation des serfs, 1905, la première révolution russe. Presque un demi-siècle, qui voit crouler l'ancienne Russie précapitaliste, les paysans affamés et ruinés chercher du travail dans les villes, le capital usuraire jeter ses filets sur les campagnes... De cette masse rurale en fermentation où grandissent les rancœurs et les haines, mais qui n'a pas appris encore à s'orienter politiquement, qui a hérité d'un passé de souffrances et de soumission séculaires, une apathie et un fatalisme mortels, Tolstoï a exprimé la force et la faiblesse. De là ses accents inoubliables, ses imprécations et ses anathèmes, sa rébellion contre le tsarisme et contre l'Eglise, mais aussi sa prédication de pureté morale, de non-résistance au mal, d'amour et de sainteté. Tolstoï plonge dans cette fraîcheur, dans cette naïveté paysanne qui confère à ses descriptions le charme inégalable des primitifs. Ce moraliste qui veut abattre tous les préjugés et dénoncer tous les mensonges regarde l'univers avec les yeux étonnés du moujik. L'idylle patriarcale de Tolstoï, son antimodernisme, répondent à un certain stade dans l'évolution du village russe : insurgés déjà contre l'autocratie et contre la noblesse, les paysans ne voient pas encore l'issue que leur indiquent les ouvriers. Tolstoï condamne à la fois l'exploitation de l'homme par l'homme et la machine, la « puissance des ténèbres » et la*



science, les cuirassés et le télégraphe, les bombes et le chemin de fer. De la steppe nue, sur le fond de la Russie des isbas, il se dresse contre cette civilisation barbare et mécanique, pareil aux vieux prophètes de la Bible, sous un ciel bas et lourd que cernent des fumées d'usines et dont il veut rallumer les étoiles. Mais, parce qu'il a su retracer, comme nul ne l'avait fait, les particularités, les aspirations et les tendances contradictoires de l'immense révolte paysanne, parce qu'il a fixé avec une netteté et une simplicité d'homme du peuple les aspects de la Russie semi-féodale, Lénine admire en Tolstoï l'un des plus grands révélateurs de la réalité russe.

### III

Dans une société divisée en classes, il n'y a pas de littérature sans tendance. Toute création artistique exprime une attitude sociale déterminée. Mais le réalisme repousse la tendance subjective, arbitraire, mécanique, l'idée préconçue, le roman ou la pièce à thèse, le prêche et le schématisme. Comme l'écrit Engels, « la tendance doit ressortir de la situation et de l'action elles-mêmes, sans qu'elle soit explicitement formulée<sup>1</sup> ». Il faut qu'elle s'en dégage naturellement, presque en dehors de la volonté de l'auteur qui doit s'effacer de son œuvre. Le réalisme exige que rien ne s'interpose entre le monde et sa représentation littéraire, il sert la vérité, il ne s'en sert pas. Il ne veut que saisir et rendre la vie dans ses aspects essentiels, par conséquent dans son devenir historique. Une pareille littérature, reflète conscient de la réalité mouvante, est une littérature de tendance, non parce qu'elle exprime la tendance subjective de l'auteur, mais la tendance objective du développement social.

Le réalisme conséquent implique, semble-t-il, une philosophie matérialiste. Cependant on a vu dans le passé des écrivains idéalistes décrire fidèlement leur époque et contribuer à la faire progresser.

Cervantès, qui exprime, dans la société bourgeoise en voie de formation, la psychologie du hidalgo ruiné et déclassé, a

1. Voir page 145.



voulu seulement parodier les romans de chevalerie : mais cette parodie réaliste est devenue l'épopée burlesque du féodalisme à son déclin. Les ailes des moulins qui jettent à terre Don Quichotte font tressaillir d'aise les boutiquiers et les clercs, parce qu'ils annoncent symboliquement que l'âge des chevaliers errants est révolu et que l'âge des marchands va venir...

Gogol, partisan du régime autocratique et de l'orthodoxie, a voulu servir la noblesse, corriger simplement quelques excès nuisibles et « produire une bonne impression sur la société » : il a dressé, dans le Réviseur et les Ames mortes, un réquisitoire impitoyable contre la Sainte Russie des bureaucrates et des propriétaires fonciers. Son réalisme, en ramassant les traits typiques de la Russie tsariste, en flétrissant les passions et les vices des hobereaux, en liant ces passions et ces vices à la décadence de l'économie fondée sur le servage, lui a dicté, contre ses opinions politiques, contre sa volonté même, une œuvre où se déroule le drame de la noblesse foncière agonisante. Ce « génie noir », comme l'a nommé un critique russe<sup>1</sup>, — génie par le réalisme, noir par les convictions politiques, — a pensé consolider la domination des hobereaux, il a, en définitive, travaillé à leur ruine.

Seules, les classes révolutionnaires ont intérêt à la vérité. Quand ils n'étaient pas les représentants conscients d'une classe montante, comme Diderot, les écrivains du passé n'ont été des réalistes qu'au mépris de leur propre idéologie.

Les écrivains liés à la classe des exploités ne peuvent pas décrire ce qui est, ni le décrire complètement, parce que de telles audaces risquent d'offenser et d'indigner leurs maîtres. La classe dominante ne doit-elle pas recourir sans cesse aux mensonges, à la mystification, au travestissement des rapports sociaux? N'est-elle pas obligée, pour se maintenir, de faire de la littérature un instrument d'asservissement des masses, de duperie, d'abêtissement? Pour embrasser le monde, il faut le regarder avec les yeux de la classe progressive, de la classe qui n'a rien à cacher, rien à ménager, rien à falsifier, — avec les yeux du prolétariat.

Dans le domaine de la culture, de la littérature et de l'art,

1. Ovsianiko-Koulikovski.



comme ailleurs, Lénine et Staline sont les continuateurs de la pensée de Marx et d'Engels. Quand Lénine demande à la littérature de « devenir une partie de la cause générale du prolétariat », d'être « réellement libre », de dénoncer l'hypocrisie sociale, « d'arracher les fausses enseignes », lorsqu'il proclame que « l'art appartient au peuple »; quand Staline lance son appel au « réalisme socialiste » et qu'il salue dans les écrivains « les ingénieurs des âmes », — ils précisent, ils développent, ils exaltent les tâches que les maîtres du socialisme assignaient à la littérature et aux écrivains.

La réalisation de ces tâches dans leur ampleur a été rendue possible par les prodigieuses créations de la Révolution russe, par l'accession des masses à la culture.

Le réalisme socialiste reprend l'héritage des grands réalistes bourgeois, abandonné par les épigones. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, on a vu le roman bourgeois trébucher de plus en plus dans les entraves que lui imposaient les intérêts « légitimes » et les conventions « respectables » de la classe dominante. Eugène Sue prétend plonger au fond du vice et du malheur, il ne fait que prêcher la résignation et la vertu aux exploités. C'est la bonté et la charité qui doivent, pour Victor Hugo, résoudre, par la fusion des cœurs, le drame de la misère. Plus tard, le naturalisme, en se réclamant de la vie humble et quotidienne, s'est penché sur les classes déshéritées. Il limite sa vision aux faits qu'il observe et aux documents qu'il compulse; il efface trop souvent l'essentiel derrière les détails et croit que l'exactitude suffit à la vérité. Peindre la misère prolétarienne sans la lutte que cette misère provoque, lutte à laquelle les ouvriers sont nécessairement contraints par l'exploitation patronale, lutte qui, s'organisant et s'élargissant toujours, fortifie le sentiment de classe et aboutit aux batailles révolutionnaires, c'est ne voir qu'un aspect des antagonismes sociaux, s'attarder à l'arrière-garde du développement historique, donner une image tronquée, par conséquent arbitraire, de la vie, c'est plaquer sur la trame du réel une littérature qui en projette le reflet déformé.

Les naturalistes d'aujourd'hui, qu'ils se réclament du populisme ou d'une littérature prolétarienne, continuent soit à chercher dans le peuple des thèmes d'exotisme social, soit à ne découvrir de l'existence ouvrière que la médiocrité ou la dégradation.

*Les bonnes intentions ne suffisent pas à faire de bons livres. L'écrivain doit, à la fois, connaître la matière vivante qu'il brasse et savoir la brasser : pour lui, la science sans l'art est stérile, mais l'art sans la science risque d'être vain. Le marxisme permet à l'artiste de se hausser à un niveau supérieur, de parvenir à l'intelligence du mouvement historique, de saisir l'ensemble des phénomènes, de pénétrer jusqu'aux rouages les plus secrets de la société. Il élimine la disparate entre les idéologies réactionnaires et la représentation réaliste du monde. S'il ne donne pas le génie à l'écrivain, il supprime les entraves du génie.*

Paris, avril 1936.

JEAN FRÉVILLE.



## I. — Les superstructures idéologiques

*La Gazette de Cologne, organe réactionnaire, avait, dans un article du 28 juin 1842, accusé la Gazette rhénane d'attaquer le christianisme, fondement de l'Etat; elle invitait le gouvernement prussien à interdire toute discussion de problèmes philosophiques et religieux dans la presse.*

*Marx lui répond dans trois articles de la Gazette rhénane, parus les 10, 12 et 14 juillet 1842.*

### 1

#### La philosophie n'est pas extérieure au monde.

Les philosophes ne sortent pas de terre comme des champignons, ils sont les fruits de leur époque, de leur peuple, dont les sucs les plus subtils, les plus précieux et les moins visibles s'expriment dans les idées philosophiques. Le même esprit construit les systèmes philosophiques dans le cerveau des philosophes, qui construit les chemins de fer avec les mains des ouvriers. La philosophie n'est pas extérieure au monde...

MARX : Article de la *Gazette rhénane* du 14 juillet 1842. *Œuvres*, t. I, p. 242. (Edit. all.)

*Durant les mois qui précédèrent la publication à Paris des Annales franco-allemandes, dont il ne devait paraître qu'un numéro double en mars 1844, Marx, Ruge<sup>1</sup>, Feuer-*

1. RUGO Arnold (1802-1880). — Jeune-hégélien influencé par Feuerbach, il publie à Leipzig les *Annales de Halle*, transformées en juillet 1841 en *Annales allemandes*, éditées à Dresde, puis, en Suisse, un recueil d'articles interdits en Allemagne, dont celui de Marx sur la censure. Après 1845, Marx se sépare de Ruge demeuré sur le terrain du radicalisme bourgeois.

*bach*<sup>1</sup> et *Bakounine*<sup>2</sup> échangèrent, de mars à septembre 1843, une correspondance qui devait établir l'unité de vues et de doctrine des collaborateurs de la revue. Sur ces huit lettres, placées par Ruge en tête des Annales franco-allemandes, trois sont de Marx, le véritable animateur de l'entreprise.

## 2

### Il faut donner aux hommes la conscience d'eux-mêmes.

Nous n'arrivons pas face au monde, en doctrinaires, avec un nouveau principe : voici la vérité, maintenant à genoux ! Nous développons pour le monde des principes nouveaux que nous tirons des principes du monde. Nous ne lui disons pas : abandonne tes luttes, ce ne sont que des sottises ; nous voulons faire retentir à tes oreilles la vraie parole de la lutte. Nous lui montrons seulement pourquoi il lutte véritablement, et la conscience est une chose qu'il *doit* acquérir, même s'il ne le veut pas.

MARX : Lettre à Ruge, septembre 1843. *Œuvres*, t. I, p. 574-575 (Edit. all.)

*Marx publie dans les Annales franco-allemandes (mars 1844) sa Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*<sup>3</sup>, où la philosophie tient encore une place essentielle, mais qui aborde déjà la critique de la réalité économique et sociale.

---

1. FEUERBACH Ludwig (1804-1872). — Philosophe matérialiste allemand, disciple de Hegel, mais qui écarte l'idée absolue de Hegel et voit dans l'homme le principe fondamental de toute chose. Son enseignement a joué un rôle décisif dans l'évolution de Marx et d'Engels de l'hégélianisme au matérialisme dialectique.

2. BAKOUNINE (1814-1876). — Anarchiste russe qui combattit Marx au sein de la I<sup>re</sup> Internationale.

3. HEGEL Georg-Wilhelm-Friedrich (1770-1831). — Philosophe allemand, dialecticien idéaliste, dont Marx rejeta le système idéaliste et intégra la méthode dialectique dans sa conception matérialiste du monde et de l'histoire.



## 3

**La théorie devient force matérielle  
dès qu'elle pénètre les masses.**

L'arme de la critique ne peut évidemment pas remplacer la critique des armes, la force matérielle doit être renversée par la force matérielle, mais la théorie, elle aussi, devient force matérielle dès qu'elle pénètre les masses. La théorie est capable de pénétrer les masses dès qu'elle fait des démonstrations *ad hominem*, et elle fait des démonstrations *ad hominem* dès qu'elle devient radicale. Etre radical, c'est prendre les choses par la racine. Et la racine, pour l'homme, c'est l'homme lui-même.

MARX : *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel, Œuvres*, t. I. p. 614. (Edit. all.)

*Œuvres philosophiques*, t. I, p. 96-97. Edit. Costes, 1927.

*La Sainte Famille ou Critique de la critique critique, écrite en 1844, publiée en février 1845, devait être un court pamphlet contre les jeunes-hégéliens Bruno<sup>1</sup> et Edgar Bauer, Max Stirner<sup>2</sup>, etc. Marx — la collaboration d'Engels se réduit à une vingtaine de pages au début du livre, — poussé par son tempérament combatif et sans doute aussi pour échapper à la censure en donnant plus de vingt feuilles d'impression, fit du pamphlet projeté un gros ouvrage où il attaque*

---

1. BAUER Bruno (1809-1882). — Philosophe et critique religieux allemand, chef de la gauche hégélienne dont firent partie un certain temps Marx et Engels.

2. STIRNER Max, de son véritable nom Kaspar Schmidt (1806-1856). — Célèbre par son livre : *l'Unique et sa propriété* (1845), où il soutient que l'individu ne doit avoir d'autre mobile que son intérêt propre.



la critique abstraite : celle-ci méprise les besoins des hommes, oppose l'Esprit à la masse, se contente de supprimer la propriété dans la pensée et croit régénérer le monde par la conscience des philosophes et le miracle de la spéculation pure.

La Sainte Famille permet à Marx de liquider sa période jeune-hégélienne et d'opposer à cette parodie de l'idéalisme spéculatif qu'est la doctrine des frères Bauer et à l'idéalisme spéculatif lui-même, la conception du matérialisme historique qu'il commence à élaborer et à laquelle il donne ses premières formules saisissantes dans les Thèses sur Feuerbach, rédigées par lui en mars 1845 à Bruxelles.

## 4

### Impuissance de la pensée pure.

Ces masses d'ouvriers communistes qui travaillent dans les ateliers de Manchester et de Lyon, par exemple, ne croient pas qu'ils pourront jamais se débarrasser de leurs patrons et de leur propre dégradation de fait au moyen de la « pensée pure ». Ils ressentent très douloureusement la différence entre l'être et la pensée, entre la conscience et la vie. Ils savent que la propriété, le capital, l'argent, le travail salarié, etc. ne sont absolument pas des chimères imaginaires, mais des produits tout à fait réels, tout à fait palpables de leur aliénation, qui doivent donc être supprimés d'une manière réelle, palpable, pour que l'homme devienne, non un homme, seulement dans la pensée, dans la conscience, mais encore en tant qu'existant dans la masse, en tant qu'être vivant.

MARX : *la Sainte Famille*. Œuvres, t. III, p. 223-224. (Edit. all.)  
Œuvres philosophiques, t. II, p. 92. Edit. Costes, 1927.

## 5

### Limite des idées.

Des idées ne peuvent jamais mener au delà d'un ancien état de choses, elles ne peuvent jamais que mener au delà des idées de l'ancien état de choses. Des idées d'ailleurs ne peu-



vent rien réaliser. Pour la réalisation des idées, il faut les hommes qui mettent en œuvre une puissance pratique.

MARX : *la Sainte Famille*, Œuvres, t. III, p. 294.  
(Edit. all.)  
Œuvres philosophiques, t. II, p. 213. Edit.  
Costes.

*En tête de son Ludwig Feuerbach (1888), Engels rappelle comment a été conçue, en 1845, l'Idéologie allemande et pourquoi elle ne vit pas le jour.*

« Dans sa préface à la Contribution à la critique de l'économie politique, Berlin, 1859, Marx raconte comment nous entreprîmes tous deux, à Bruxelles, en 1845, de dégager dans un travail commun l'antagonisme existant entre notre façon de voir [il s'agissait de la conception matérialiste de l'histoire, élaborée par Marx] et la conception idéologique de l'histoire de la philosophie allemande : au fait, d'en finir avec notre ancienne conscience philosophique. Ce dessein fut réalisé sous la forme d'une critique de la philosophie post-hégélienne. Le manuscrit, deux forts volumes in-octavo, était depuis longtemps parvenu chez l'éditeur, en Westphalie, lorsque nous apprîmes que les circonstances n'en permettaient plus l'impression. Nous abandonnâmes d'autant plus volontiers le manuscrit à la critique rongeuse des souris que nous avions atteint notre but principal, voir clair en nous-mêmes. »

Cet ouvrage, qui devait former deux gros volumes, ne vit le jour que 86 ans après avoir été composé. L'Institut Marx-Engels-Lénine en assura, en 1932, la publication intégrale sous le titre : *l'Idéologie allemande*, emprunté à un article de Marx contre Karl Grün<sup>1</sup>. *L'Idéologie allemande* est le premier exposé de la conception matérialiste de l'histoire. Marx et Engels y apparaissent déjà comme les représentants du socialisme scientifique.

1. GRÜN Karl (1817-1887). — « Le principal représentant et le type classique » comme le dit Engels (note dans le *Manifeste du Parti communiste*), du socialisme allemand ou socialisme « vrai ».



## 6

**Ce n'est pas la conscience qui détermine  
la vie, mais la vie qui détermine la conscience.**

Le fait est donc celui-ci : des individus déterminés, qui sont engagés dans une production active d'une façon déterminée, contractent des rapports sociaux et politiques déterminés. L'observation empirique doit révéler dans chaque cas, empiriquement et sans aucune mystification ni spéculation, le lien de l'organisation sociale et politique avec la production. L'organisation sociale et l'Etat découlent constamment de l'activité vitale d'individus déterminés; mais de ces individus, non point tels qu'ils peuvent apparaître à leurs propres yeux ou aux yeux d'autrui, mais tels qu'ils sont *en réalité*, c'est-à-dire comme hommes actifs, comme producteurs matériels, donc comme agissant dans des limites, des circonstances et des conditions matérielles déterminées et indépendantes de leur volonté.

La production des idées, des représentations, de la conscience est d'abord impliquée dans l'activité matérielle et dans le commerce matériel des hommes, langage de la vie réelle. La représentation, la pensée, le commerce spirituel des hommes apparaissent encore ici comme une émanation directe de leur conduite matérielle. Il en va de même de la production spirituelle, telle qu'elle s'exprime dans le langage de la politique, des lois, de la morale, de la religion, de la métaphysique, etc., d'un peuple. Les hommes produisent leurs représentations, leurs idées, etc., mais ce sont les hommes réels, agissants, conditionnés par un développement déterminé de leurs forces productives et du commerce qui y correspond, jusque dans ses formes les plus lointaines. La conscience ne peut jamais être autre chose que l'être conscient, et l'être de l'homme, c'est son activité vitale réelle. Si dans toute l'idéologie les hommes et leurs rapports paraissent inversés comme dans une *camera obscura*<sup>1</sup>, ce phénomène découle de leur activité historique, de même que le renversement des objets sur la rétine découle de leur nature physique.

En opposition complète avec la philosophie allemande, qui descend du ciel sur la terre, on monte ici de la terre au

1. Chambre noire.



ciel. C'est-à-dire qu'on ne part pas de ce que les hommes disent, s'imaginent, se représentent, ni des hommes dits, pensés, imaginés, représentés, pour en arriver aux hommes vivants; on part des hommes réels, agissants, et, se basant sur leur activité vitale réelle, on expose le développement des reflets et échos idéologiques de cette activité vitale. Les nuées du cerveau des hommes sont elles-mêmes des sublimes nécessaires de leur activité vitale matérielle, facile à constater empiriquement et liée à des conditions matérielles préexistantes. La morale, la religion, la métaphysique et les autres idéologies, ainsi que les formes de conscience qui y correspondent, ne conservent donc pas plus longtemps l'apparence de l'autonomie. Elles n'ont pas d'histoire, elles n'ont pas de développement, ce sont les hommes qui, en développant leur production matérielle et leur commerce matériel, transforment, en même temps que leur propre réalité, leur pensée et les produits de leur pensée. Ce n'est pas la conscience qui détermine la vie, mais la vie qui détermine la conscience. Dans le premier cas, on part de la conscience comme de l'individu vivant, dans le second, qui correspond à la vie réelle, on part des individus vivants réels eux-mêmes et l'on considère la conscience comme *leur* conscience seulement.

MARX et ENGELS : *l'Idéologie allemande*, (Œuvres, t. V, p. 15-16. (Edit. all.)

## 7

### **Les idées dominantes sont celles de la classe dominante.**

Les idées de la classe dominante sont à chaque époque les idées dominantes, c'est-à-dire que la classe, qui est la puissance *matérielle* dominante de la société, en est également la puissance *spirituelle* dominante. La classe, détenant les moyens de production matérielle, dispose également par là des moyens de production spirituelle et tient également par là, d'une façon générale, sous sa sujétion les idées de ceux qui sont privés des moyens de production spirituelle. Les idées dominantes ne sont rien de plus que l'expression idéale des rapports matériels dominants, des rapports matériels dominants traduits en idées, par conséquent, des rapports mêmes qui font d'une classe la classe dominante; elles sont donc les idées de sa domination. Les individus qui composent la classe



dominante ont, entre autres, une conscience, donc ils pensent; dans la mesure où ils dominent en tant que classe, et déterminent dans toute son étendue une époque historique, il est clair qu'ils le font complètement, qu'ils dominent donc, entre autres, comme êtres pensants, comme producteurs d'idées, qu'ils règlent la production et la distribution des idées de leur temps; que leurs idées sont donc les idées dominantes de l'époque. A une époque et dans un pays, par exemple, où le pouvoir royal, l'aristocratie et la bourgeoisie se disputent la domination, où la domination est, par conséquent, partagée, l'idée dominante est la doctrine de la séparation des pouvoirs, présentée comme « une loi éternelle ». — La division du travail qui nous est déjà apparue comme une des forces principales de l'histoire, se manifeste également dans la classe dominante comme division du travail spirituel et du travail matériel, de sorte qu'au sein de cette classe, les uns constituent les penseurs de cette classe (ses idéologues actifs, créateurs, qui tirent leur principal moyen d'existence de la fabrication des illusions de cette classe sur elle-même), tandis que les autres se comportent d'une façon plus passive et plus réceptive à l'égard de ces idées et de ces illusions, parce qu'ils sont en réalité les membres actifs de cette classe et ont moins de temps à consacrer à l'élaboration d'illusions et d'idées sur eux-mêmes. Au sein de cette classe, cette division peut même aboutir à une certaine opposition, à une certaine hostilité des deux groupes, qui, toutefois, disparaissent d'elles-mêmes dans toutes les collisions pratiques où la classe elle-même est mise en danger et où s'évanouit jusqu'à l'apparence que les idées dominantes sont autre chose que les idées de la classe dominante et qu'elles ont un pouvoir distinct du pouvoir de cette classe. L'existence des idées révolutionnaires, à une époque déterminée, suppose toujours l'existence d'une classe révolutionnaire; l'essentiel a déjà été dit plus haut sur les conditions préexistantes.

Si, dans notre conception du processus historique, nous séparons les idées de la classe dominante de la classe dominante elle-même, si nous leur attribuons une existence indépendante, si nous nous bornons à constater qu'à telle époque dominaient telles ou telles idées, sans nous préoccuper des conditions de production et des producteurs de ces idées, si, par conséquent, nous laissons de côté les individus et la situation historique qui sont à la base de ces idées, nous pourrions dire, par exemple, que dominaient les notions d'honneur, de fidélité, etc..., à l'époque où dominait l'aristocratie, et les notions de liberté, d'égalité, etc..., pendant la domination de la bour-



geoisie. La classe dominante elle-même se l'imagine généralement. Cette conception de l'histoire qui, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle surtout, est commune à tous les historiens, se heurte inévitablement à ce fait que les idées dominantes deviennent de plus en plus abstraites, c'est-à-dire qu'elles revêtent de plus en plus la forme de l'universalité. Toute classe nouvelle, notamment, qui supprime la classe qui l'a précédée au pouvoir, est forcée, ne serait-ce que pour réaliser ses fins, de présenter son intérêt comme l'intérêt général de tous les membres de la société, c'est-à-dire, idéalement parlant, de donner à ses idées la forme de l'universalité, de les présenter comme les seules rationnelles, universellement valables. La classe révolutionnaire, par le fait même qu'elle s'oppose à une *classe*, ne se présente pas comme classe, mais comme représentant de la société tout entière, elle apparaît comme la masse totale de la société en face de l'unique classe dominante. Elle le peut, parce qu'au début son intérêt coïncide encore réellement avec l'intérêt général de toutes les autres classes non dominantes et que, sous la pression des conditions anciennes, il n'a pas pu encore se développer comme intérêt particulier d'une classe particulière. Sa victoire profite donc à de nombreux individus des autres classes qui n'accèdent pas au pouvoir, mais seulement dans la mesure où elle donne à ces individus la possibilité de s'élever jusqu'à la classe dominante. Lorsque la bourgeoisie française renversa la domination de l'aristocratie, elle permit par là à de nombreux prolétaires de s'élever au-dessus du prolétariat, mais seulement dans la mesure où ils devenaient des bourgeois. Chaque classe nouvelle ne fait donc qu'établir sa domination sur une base plus large que l'ancienne classe dominante; c'est pourquoi, plus tard, l'antagonisme des classes non dominantes contre la nouvelle classe dominante se développe d'une façon si aiguë et si profonde. De ces deux circonstances, il résulte que la lutte à mener contre cette nouvelle classe dominante aboutit de nouveau à une négation des conditions sociales antérieures, plus décisive, plus radicale, que lors de toutes les luttes de classes précédentes pour la domination.

Toute cette apparence qui fait que la domination d'une classe déterminée semble n'être que la domination de certaines idées, cessera, bien entendu, d'elle-même, aussitôt que la domination des classes cessera d'être la forme de l'ordre social, aussitôt qu'il ne sera plus nécessaire de présenter un intérêt particulier comme un intérêt général ou l'[intérêt] « général » comme dominant.

Une fois que les idées dominantes sont séparées des individus dominants et, avant tout, des conditions qui découlent



d'un stade donné du mode de production, une fois qu'on est parvenu à ce résultat que dans l'histoire ce sont toujours les idées qui dominent, il est très facile d'abstraire de ces idées diverses l'« Idée », la Notion, etc., d'en faire ce qui domine l'histoire et de présenter ainsi toutes ces idées, tous ces concepts isolés comme les « auto-déterminations » du Concept qui se développe dans l'histoire. Il est alors aussi naturel que tous les rapports humains soient déduits du concept de l'homme, de l'homme représenté, de l'essence de l'homme, de l'Homme. C'est là ce qu'a fait la philosophie spéculative.

MARX et ENGELS : *l'Idéologie allemande*. Œuvres, t. V, p. 35-38. (Edit. all.)

*Le deuxième congrès de la Ligue des communistes, tenu à Londres à la fin de novembre 1847, avait chargé Marx de rédiger un manifeste dont Engels avait déjà élaboré une première ébauche parue plus tard sous le titre : Principes du communisme.*

*Marx termine la rédaction du Manifeste du Parti communiste au début de février 1848. Le Manifeste paraît dans la deuxième quinzaine de février, quelques jours avant la révolution de Février à Paris.*

## 8

### **Les conceptions idéologiques changent avec les conditions sociales.**

Est-il besoin d'une grande pénétration pour se rendre compte que, s'il y a une modification dans la situation des hommes, dans leurs relations sociales, dans leur existence sociale, il s'ensuit aussi un changement dans leurs idées, dans leurs conceptions et dans leurs notions, en un mot dans leur conscience?



Que démontre l'histoire des idées si ce n'est que la production intellectuelle se transforme avec la production matérielle? Les idées dominantes d'une époque n'ont jamais été que les idées de la classe dominante.

Lorsqu'on parle d'idées qui révolutionnent une société tout entière, on énonce seulement ce fait que, dans le sein de la vieille société, les éléments d'une société nouvelle se sont formés et que la dissolution des idées anciennes marche de pair avec la dissolution des anciennes conditions d'existence.

Quand le monde antique était à son déclin, les vieilles religions furent vaincues par la religion chrétienne. Quand, au XVIII<sup>e</sup> siècle, les idées chrétiennes cédèrent la place aux idées de progrès, la société féodale livrait sa dernière bataille à la bourgeoisie, alors révolutionnaire. Les idées de liberté de conscience, de liberté religieuse ne firent que proclamer le règne de la libre concurrence dans le domaine de la conscience.

Sans doute, dira-t-on, les idées religieuses, morales, philosophiques, politiques, juridiques, etc., se sont modifiées au cours du développement historique. Mais la religion, la morale, la philosophie, la politique, le droit, se maintenaient toujours à travers ces transformations.

Il y a de plus des vérités éternelles, telles que la liberté, la justice, etc., qui sont communes à toutes les conditions sociales. Or, le communisme abolit les vérités éternelles, il abolit la religion et la morale au lieu d'en renouveler la forme, il se met ainsi en contradiction avec tout le développement historique antérieur.

A quoi se réduit cette accusation? L'histoire de toute la société passée s'est déroulée en des antagonismes de classes qui ont revêtu des formes différentes suivant les différentes époques.

Mais, quelle qu'ait été la forme revêtue par ces antagonismes, l'exploitation d'une partie de la société par l'autre est un fait commun à tous les siècles passés. Donc, rien d'étonnant si la conscience sociale de tous les siècles, en dépit de toute divergence et de toute diversité, se meut dans de certaines formes communes, — formes de conscience qui ne se dissoudront complètement qu'avec l'entière disparition de l'antagonisme des classes.



*Dans la préface à la Contribution à la critique de l'économie politique (1859), Marx expose sa conception matérialiste de l'histoire. Ce texte constitue l'exposé le plus concis et le plus complet du matérialisme historique.*

## 9

### Le matérialisme historique.

Dans la production sociale de leur vie, les hommes entrent en des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté, rapports de production qui correspondent à un degré de développement déterminé de leurs forces productives matérielles. L'ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, la base réelle sur laquelle s'élève une superstructure juridique et politique et à laquelle correspondent des formes de conscience sociale déterminées. Le mode de production de la vie matérielle conditionne le processus de vie sociale, politique et intellectuelle en générale. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être, mais, au contraire, c'est leur être social qui détermine leur conscience. A un certain degré de leur développement, les forces productives matérielles de la société entrent en contradiction avec les rapports de production existants, ou, ce qui n'en est que l'expression juridique, avec les rapports de propriété au sein desquels elles s'étaient mues jusqu'alors. De formes de développement des forces productives qu'ils étaient, ces rapports deviennent des entraves de ces forces. Alors s'ouvre une époque de révolution sociale. Avec le changement de la base économique, toute l'énorme superstructure est plus ou moins lentement ou rapidement bouleversée. Quand on considère de tels bouleversements, il faut toujours distinguer entre le bouleversement matériel des conditions économiques de la production — qu'on peut constater fidèlement à l'aide des sciences naturelles, — et les formes juridiques, politiques, religieuses, artistiques ou philosophiques, bref, les formes idéologiques à travers lesquelles les hommes prennent conscience de ce conflit et le mènent jusqu'au bout. De même qu'on ne juge pas un individu sur l'idée qu'il se fait de soi, de même on ne saurait juger une telle époque de bouleversement sur sa conscience d'elle-même; mais on doit plutôt expliquer cette conscience par les contradictions de la vie matérielle, par le conflit qui existe entre les forces productives sociales et les rapports de production. Une formation sociale ne disparaît



jamais avant que soient développées toutes les forces productives qu'elle peut contenir, et des rapports de production nouveaux et supérieurs ne s'y substituent jamais avant que les conditions matérielles d'existence de ces rapports aient été couvertes au sein de la vieille société elle-même. C'est pourquoi l'humanité ne se pose jamais que les problèmes qu'elle peut résoudre, car, en y regardant de plus près, il se trouvera toujours que le problème lui-même ne surgit que là où les conditions matérielles pour le résoudre existent déjà ou du moins sont en voie de devenir. Esquissés à grands traits, les modes de production asiatique, antique, féodal et bourgeois moderne peuvent être désignés comme des époques progressives de la formation sociale économique. Les rapports bourgeois de production sont la dernière forme antagonique du processus social, de production, antagonique non pas dans le sens d'un antagonisme individuel, mais d'un antagonisme qui naît des conditions sociales d'existence des individus; mais les forces productives qui se développent au sein de la société bourgeoise créent en même temps les conditions matérielles pour résoudre cet antagonisme. Avec cette formation sociale s'achève donc la préhistoire de la société humaine.

MARX : Préface à la *Contribution à la critique de l'économie politique*, p. 5-6. Ring Verlag, Zurich, 1934. (Edit. all.)

MARX et ENGELS : *Etudes philosophiques*, p. 83-85. E.S.I., 1935.

*Marx applique dans son œuvre fondamentale, le Capital (1867), sa conception matérialiste de l'histoire à l'analyse de la structure économique de la société capitaliste.*

« Maintenant, depuis la parution du *Capital*, la conception matérialiste de l'histoire n'est plus une hypothèse, mais une thèse scientifiquement prouvée<sup>1</sup>. »

---

1. LÉNINE: *Du matérialisme historique*, p. 20. Bureau d'éditions, 1935.



## 10

**Réponse à un détracteur  
du matérialisme historique.**

Je saisis cette occasion pour réfuter brièvement une objection qui m'a été faite lors de la publication de mon ouvrage : *Contribution à la critique de l'économie politique*, 1859, par un journal germano-américain. Il disait que mon opinion que c'est le mode de production déterminé et les rapports de production qui lui correspondent dans chaque cas, bref que « c'est la structure économique de la société qui est la base réelle sur laquelle s'élève une superstructure juridique et politique, et à laquelle correspondent des formes déterminées de la conscience sociale », que « c'est le mode de production de la vie matérielle qui conditionne la vie sociale, politique et intellectuelle en général », — il disait que tout cela était sans doute exact pour le monde actuel, où prédominent les intérêts matériels, mais non pour le moyen âge où régnait le catholicisme, ni pour Athènes et Rome où régnait la politique. Tout d'abord, il est étrange que quelqu'un se plaise à supposer qu'on puisse ignorer ces expressions archiconnues relatives au moyen âge et au monde antique. Ce qui est clair, c'est que le moyen âge ne pouvait vivre du catholicisme, ni le monde antique de la politique. La façon dont les hommes y gagnaient leur vie explique, par contre, pourquoi là la politique, ici le catholicisme jouaient le rôle principal. Il suffit d'ailleurs de connaître tant soit peu, par exemple, l'histoire de la République romaine pour savoir que le secret de cette histoire tient tout entier dans l'histoire de la propriété foncière. D'autre part, Don Quichotte a déjà expié l'erreur de croire que la chevalerie errante pouvait s'accommoder de toutes les formes économiques de la société.

Marx : *le Capital*, livre I, p. 45-46. Dietz, Stuttgart, 1914. (Edit. all.)  
Edit. Costes, 1924, t. I, p. 70-71.



*Dans son ouvrage: le Bouversement de la science par Monsieur Eugène Dühring<sup>1</sup> (Anti-Dühring), paru en 1878, Engels oppose les conceptions du marxisme à la phrase libérale, anarchisante du socialiste petit-bourgeois Dühring.*

« Ludwig Feuerbach et l'Anti-Dühring — comme le Manifeste du Parti communiste — sont les livres de chevet de chaque ouvrier conscient. » (LÉNINE : *Karl Marx et sa doctrine*, p. 54. Bureau d'éditions, 1932.)

## 11

### La morale a toujours été une morale de classe.

De peuple à peuple, d'âge en âge, les idées de bien et de mal ont tellement varié qu'elles se sont souvent tout à fait contredites. — Mais, objectera-t-on, le bien n'est pourtant pas le mal, et le mal n'est pas le bien; si l'on confond le bien et le mal, toute moralité cesse, et chacun peut faire et ne pas faire ce qu'il veut. C'est bien là, dépouillée de tout appareil d'oracle, l'opinion de Monsieur Dühring. Mais la chose n'est tout de même pas aussi simple. Si cela l'était, on ne discuterait jamais sur le bien et le mal, chacun saurait ce qui est bien et ce qui est mal. Or, où en sommes-nous aujourd'hui? Quelle morale nous prêche-t-on aujourd'hui? Voici d'abord la morale chrétienne féodale, héritée des siècles de foi antérieurs, laquelle se divise essentiellement en morales catholique et protestante, sans préjudice de subdivisions nouvelles depuis la morale jésuitique catholique et protestante orthodoxe jusqu'à la morale latitudinaire. A côté d'elle, figure la morale bourgeoise moderne et à côté de celle-ci la morale prolétarienne de l'avenir, de sorte que passé, présent et avenir fournissent dans les pays les plus avancés de l'Europe trois grands groupes de théories morales simultanément et concurremment en vigueur. Quelle est donc la vraie? Aucune, au sens de la vérité absolument définitive; mais, à coup sûr, la morale qui contient le plus d'éléments durables, c'est celle qui, dans le présent, représente le bouleversement du présent, l'avenir, donc la morale prolétarienne.

1. DÜHRING Eugène (1833-1921). — Socialiste petit-bourgeois apparenté à Proudhon. Adversaire du christianisme et antisémite. Ses écrits ont été utilisés par les théoriciens de l'hitlérisme pour justifier leur « national-socialisme » et leur haine du marxisme.



Mais lorsque nous voyons que les trois classes de la société moderne, l'aristocratie féodale, la bourgeoisie et le prolétariat, ont chacune leur propre morale, nous n'en pouvons tirer qu'une conclusion, c'est que, consciemment ou inconsciemment, les hommes puisent en dernière instance leurs idées morales dans les conditions matérielles sur lesquelles repose la situation de leur classe, — dans les conditions économiques de leur production et de leurs échanges.

Il y a cependant bien des éléments communs à ces trois théories morales, — ne serait-ce pas là au moins un fragment de la morale fixée pour l'éternité? — Ces théories morales représentent trois degrés différents d'une même évolution historique, elle ont donc un fond historique commun, et par là, nécessairement, bien des traits communs. Bien plus. A des degrés identiques ou approximativement identiques de l'évolution économique doivent correspondre des théories morales qui nécessairement s'accordent plus ou moins. A partir du moment où s'est développée la propriété privée des objets mobiliers, une loi morale devait être commune à toutes les sociétés qui admettaient cette propriété privée : Tu ne voleras pas. Mais cette loi devient-elle pour cela une loi morale éternelle? En aucune façon. Dans une société où il n'y a plus de motifs pour voler, où, à la longue, il ne peut donc être volé tout au plus que par des fous, comme on rirait du prédicateur de morale qui voudrait proclamer solennellement cette vérité éternelle : Tu ne voleras pas!

En conséquence, nous repoussons toute tentative faite pour nous imposer un système quelconque de morale dogmatique comme loi morale éternelle, définitive, désormais immuable, sous prétexte que le monde moral aussi a ses principes permanents supérieurs à l'histoire et aux diversités ethniques. Nous affirmons, au contraire, que toute théorie morale a été jusqu'ici le produit, en dernière analyse, de l'état économique de la société à l'époque correspondante. Et comme la société s'est toujours mue jusqu'ici dans des antagonismes de classe, la morale a toujours été une morale de classe; ou bien elle a justifié la domination et les intérêts de la classe dominante, ou bien elle a représenté, dès que la classe opprimée devenait assez puissante, la révolte contre cette domination et les intérêts d'avenir des opprimés. Qu'ainsi, dans l'ensemble, il se soit réalisé un progrès pour la morale comme pour toutes les autres branches de la connaissance humaine, il n'y a pas lieu d'en douter. Mais nous n'avons pas encore dépassé la morale de classe. Une morale vraiment humaine, supérieure aux antagonismes de classes et à leurs survivances, ne sera possible que



dans une société qui aura, non seulement dépassé, mais encore oublié dans la pratique de la vie l'opposition des classes. Et maintenant on peut mesurer la présomption de M. Dühring qui, du sein de la vieille société divisée en classes, prétend, à la veille d'une révolution sociale, imposer à la société sans classes de l'avenir une morale éternelle, indépendante du temps et des changements matériels! En supposant même, — ce que nous ignorons encore jusqu'ici, — qu'il comprenne la structure de cette société future tout au moins dans ses lignes essentielles.

ENGELS : *le Bouleversement de la science par Monsieur Eugène Dühring*, p. 80-82. Ring Verlag, Zurich, 1934. (Edit. all.)  
Edit. Costes, 1931, t. I, p. 134-137.

*Mort avant la rédaction définitive du Capital, Marx laisse à Engels le soin de l'achever. Ce dernier rédige les livres II (1885) et III (1894) et confie à son tour à Karl Kautsky<sup>1</sup> la rédaction du livre IV consacré à l'histoire des doctrines économiques.*

*Après dix ans de travail, Kautsky renonce à continuer l'œuvre gigantesque de Marx et d'Engels. Il se contente de classer les notes de Marx et de les subdiviser sans tenir compte du plan général du Capital.*

« C'est, sous sa forme actuelle — dit-il dans sa préface (1904), — un ouvrage parallèle aux trois premiers livres, comme le premier chapitre de la Critique de l'économie politique l'est à la première partie du livre I du Capital. »

*Cet ouvrage, intitulé en allemand : Théories sur la plus-value, a été traduit en français sous le titre : Histoire des doctrines économiques.*

*Dans le passage ci-dessous, Marx critique la théorie de la civilisation et les conceptions générales d'Henri Storch (1766-1835), économiste russo-allemand, auteur d'un Cours d'économie politique, où sont réunies les leçons qu'il donna au grand-duc Nicolas.*

1. KAUTSKY Karl (né en 1854). — Social-démocrate allemand qui se prononça pendant la guerre impérialiste de 1914-1918 pour la défense nationale et ne cessa, après octobre 1917, de combattre la Révolution russe.



## 12

## La production capitaliste est hostile à l'art et à la poésie.

Quand on veut examiner le rapport entre la production spirituelle et la production matérielle, il est avant tout nécessaire d'envisager celle-ci non comme une catégorie générale, mais sous une forme historique déterminée. C'est ainsi, par exemple, qu'au mode de production capitaliste correspond une autre espèce de production spirituelle qu'au mode de production du moyen âge. Si l'on n'envisage pas la production matérielle elle-même sous sa forme historique spécifique, il est impossible de saisir les caractéristiques de la production spirituelle qui lui correspond et leurs réactions l'une sur l'autre. Sinon, on en restera aux phrases creuses.

Ceci à propos de la phrase sur la « civilisation ».

En outre, d'une forme déterminée de la production matérielle découlent d'abord une organisation déterminée de la société, ensuite un rapport déterminé de l'homme et de la nature. Le système politique et les conceptions idéologiques sont déterminés par ces deux facteurs. Donc aussi le caractère de la production spirituelle.

...Quand Storch envisage la production matérielle non du point de vue historique; quand il l'envisage comme une production de biens matériels en général et non comme une forme déterminée, historiquement développée et spécifique de cette production, il quitte le terrain qui, seul, permet de comprendre aussi bien les éléments idéologiques des classes dominantes que la libre<sup>1</sup> production spirituelle de cette formation sociale donnée. Il n'arrive pas à s'élever au-dessus de méchants lieux communs. Les rapports ne sont pas du tout aussi simples qu'il se l'imagine de prime abord. Par exemple, la production capitaliste est hostile à certaines branches de la production spirituelle, comme l'art et la poésie. Si l'on ne le comprend pas, on en arrive à la chimère des Français du XVIII<sup>e</sup> siècle que Lessing<sup>2</sup> a si bien ridiculisée. Puisque dans la mécanique

1. Une note de Kautsky dit : « Ce mot peut aussi être lu comme « raffinée » (*feine*).

2. LESSING Gotthold-Ephraïm (1729-1781). — Ecrivain allemand, auteur de la *Dramaturgie de Hambourg*, de *Laocoon*, de nombreuses œuvres dramatiques : *Minna de Barnhelm*, *Emilia Galotti*, *Nathan le Sage*, etc... Représentant de la bourgeoisie progressive allemande, il lutta contre l'imitation servile des classiques français et peut être considéré, avec Diderot, comme l'un des précurseurs du réalisme.



et ailleurs nous avons dépassé les anciens, pourquoi ne saurions-nous pas aussi créer une épopée? Et voilà la *Henriade* qui remplace l'*Illiade*!

MARX: *Théories sur la plus-value*, t. I, p. 381-382, Berlin, 1923. (Edit. all.)  
*Histoire des doctrines économiques*, t. II, p. 157-159. Edit. Costes, 1927.

Conrad Schmidt<sup>1</sup> avait attiré l'attention d'Engels sur le livre du professeur Paul Barth : la Philosophie de Hegel et de ses successeurs, où l'auteur prétend que le marxisme n'admet pas l'influence des idéologies sur la base économique. De Londres, Engels lui répond par une lettre du 27 octobre 1890.

## 13

### Base économique et superstructures idéologiques.

Il en est de même pour le droit: dès que la nouvelle division du travail devient nécessaire et crée des *juristes professionnels*, s'ouvre à son tour un domaine nouveau, autonome, qui, tout en étant dépendant d'une façon générale de la production et du commerce, n'en possède pas moins, lui aussi, une capacité particulière de réaction sur ces domaines. Dans un Etat moderne, il faut non seulement que le droit corresponde à la situation économique générale et soit son expression, mais encore qu'il soit une *expression systématique* qui ne s'inflige pas un propre démenti par ses contradictions internes. Et pour y réussir, il reflète de moins en moins fidèlement les rapports économiques. Et cela d'autant plus qu'il arrive plus rarement qu'un code soit l'expression brutale, intransigeante, authentique de la domination d'une classe : car cela même contredirait déjà la « *notion du droit* ». La notion du droit pure, conséquente de la bourgeoisie révolu-

1. SCHMIDT Conrad (né en 1843). — Social-démocrate allemand. Se prononça après 1900 pour le révisionnisme. Auteur de divers travaux économiques.



tionnaire de 1792-1796, est déjà faussée sous plusieurs rapports dans le code Napoléon, et dans la mesure où elle y est incarnée, elle doit subir quotidiennement toute sorte d'atténuations par suite de la puissance croissante du prolétariat. Ce qui n'empêche pas le code Napoléon d'être le recueil de lois qui sert de base à toutes les nouvelles codifications dans toutes les parties du monde. C'est ainsi que le cours du « développement du droit » ne consiste en grande partie qu'à essayer tout d'abord d'éliminer les contradictions résultant de la traduction directe des rapports économiques en principes juridiques et d'établir un système harmonieux du droit, et ensuite il apparaît que l'influence et la pression du développement économique ultérieur brisent toujours à nouveau ce système et le précipitent dans de nouvelles contradictions. (Je ne parle ici avant tout que du droit civil.)

Le reflet des rapports économiques sous forme de principes juridiques est nécessairement aussi un reflet inversé : il se produit sans que ceux qui agissent en aient conscience, le juriste s'imagine qu'il opère par proposition *a priori*, alors que ce ne sont *pourtant* que des reflets économiques, — et c'est pourquoi tout est mis la tête en bas. Et le fait que ce renversement qui, tant qu'on ne le connaît pas, constitue ce que nous appelons un *point de vue idéologique*, réagit à son tour sur la base économique et peut la modifier dans certaines limites, me paraît être l'évidence même. La base du droit successoral, en supposant un niveau égal de développement de la famille, est une base économique. Néanmoins il sera difficile de démontrer qu'en Angleterre, par exemple, la liberté absolue de tester et en France sa grande limitation n'ont, dans toutes leurs particularités, que des causes économiques. Mais, pour une part très importante, toutes deux réagissent sur l'économie par le fait qu'elles influencent la répartition de la fortune.

En ce qui concerne les domaines idéologiques qui planent plus haut encore dans les airs, la *religion*, la *philosophie*, etc., ils ont un reliquat — de ce que nous appellerions aujourd'hui stupidité — remontant à la préhistoire et que la période historique a trouvé avant elle et a recueilli. A la base de ces diverses représentations fausses de la nature, de la constitution de l'homme lui-même, des esprits, des puissances magiques, etc., il n'y a le plus souvent qu'un élément économique négatif : le bas niveau économique de la période préhistorique a comme complément, mais aussi parfois pour condition et même pour cause, les conceptions fausses de la nature. Et bien que le besoin économique ait été le ressort principal du progrès dans la connaissance de la nature et qu'il le soit devenu de plus en



plus, ce n'en serait pas moins du pédantisme de vouloir chercher des causes économiques à toute cette stupidité primitive. L'histoire des sciences est l'histoire de l'élimination progressive de cette stupidité, c'est-à-dire de son remplacement par une stupidité nouvelle, mais de moins en moins absurde. Les gens qui s'en chargent font partie, eux aussi, de sphères particulières de la division du travail et ils s'imaginent qu'ils travaillent dans un domaine indépendant. Et dans la mesure où ils constituent un groupe indépendant au sein de la division sociale du travail, leurs productions, y compris leurs erreurs, exercent une *influence en retour* sur tout le développement social, même sur le développement économique. Mais avec tout cela il n'en sont pas moins eux-mêmes à leur tour sous l'*influence dominante du développement économique*. C'est dans la philosophie, par exemple, qu'on peut le plus facilement le prouver pour la période bourgeoise. Hobbes a été le premier matérialiste moderne (dans le sens du xviii<sup>e</sup> siècle), mais un absolutiste à l'époque où la monarchie absolue florissait dans toute l'Europe et engageait en Angleterre la lutte avec le peuple. Locke a été, en religion comme en politique, le fils du compromis de classe de 1688. Les déistes anglais et leurs continuateurs plus conséquents, les matérialistes français, furent les philosophes authentiques de la bourgeoisie, — les Français furent même ceux de la révolution bourgeoise. Dans la philosophie allemande de Kant<sup>1</sup> à Hegel, le philistin allemand perce toujours, de façon tantôt positive, tantôt négative. Mais en tant que domaine déterminé de la division du travail, la philosophie de chaque époque suppose une documentation intellectuelle déterminée qui lui a été transmise par ses prédécesseurs et dont elle se sert comme point de départ. Voilà pourquoi il arrive que des pays économiquement retardataires peuvent pourtant tenir le premier violon en philosophie: la France au xviii<sup>e</sup> siècle par rapport à l'Angleterre, sur la philosophie de laquelle les Français s'appuyaient, plus tard l'Allemagne par rapport à l'une et à l'autre. Mais en France comme en Angleterre, la philosophie, tout comme l'épanouissement littéraire de cette époque, fut, elle aussi, le résultat d'un essor économique. La suprématie finale du développement économique, dans ces domaines également, est chose certaine, mais elle se produit dans les conditions voulues par le domaine intéressé lui-même: en philosophie, par exemple, par l'effet d'influences économiques (qui n'agissent le plus souvent à leur

1. KANT Emmanuel (1724-1804): — Philosophe idéaliste allemand, auteur de la *Critique de la raison pure* et de la *Critique de la raison pratique*.



tour que sous leur déguisement politique, etc.) sur la matière philosophique existante, transmise par les prédécesseurs. *L'économie* ne crée ici rien directement d'elle-même, mais elle détermine la *sorte de modification* et le développement de la matière intellectuelle existante, et encore fait-elle cela le plus souvent indirectement par le fait que ce sont les reflets politiques, juridiques, moraux qui exercent la plus grande action directe sur la philosophie.

Sur la religion, j'ai dit l'indispensable dans mon dernier chapitre sur Feuerbach.

Donc, lorsque Barth prétend que nous avons nié toute réaction des reflets politiques, etc., du mouvement économique sur ce mouvement même, *il ne fait que se battre contre des moulins à vent*. Il n'a qu'à regarder le 18-Brumaire de Marx, où il s'agit presque uniquement du rôle particulier joué par les luttes et les événements politiques, naturellement dans la limite de leur dépendance générale des conditions économiques. Ou le *Capital*, par exemple la section sur la journée de travail, où la législation, qui est bien un acte politique, agit de façon si incisive, ou encore le passage sur l'histoire de la bourgeoisie (chapitre XXIV). Pourquoi luttons-nous donc pour la dictature politique du prolétariat si le pouvoir politique est économiquement impuissant? La violence (c'est-à-dire le pouvoir d'Etat) est aussi une puissance économique!

Mais je n'ai pas le temps maintenant de faire la critique de ce livre. Il faut d'abord que sorte le livre III, et d'ailleurs je crois que Bernstein, par exemple, pourrait très bien s'en acquitter.

Ce qui manque à tous ces messieurs, c'est la dialectique. Ils ne voient toujours ici que la cause, là que l'effet. Que c'est une abstraction creuse, que dans le monde réel de pareils antagonismes polaires métaphysiques existent seulement dans les crises, mais que tout le grand cours des choses se produit sous la forme d'action et de réaction de forces, — sans doute très inégales, — dont le mouvement économique est de beaucoup la force la plus puissante, la plus ancienne, la plus décisive, — qu'il n'y a rien ici d'absolu et que tout est relatif, cela, que voulez-vous, ils ne le voient pas, pour eux Hegel n'a pas existé.

ENGELS : Lettre à Conrad Schmidt du 27 octobre 1890. (Texte fourni par l'Institut Marx-Engels-Lénine.)

MARX et ENGELS : *Etudes philosophiques*, p. 155-159. E.S.I.



*Joseph Bloch avait, dans une lettre du 3 septembre 1890, demandé à Engels ce que Marx et lui entendaient par matérialisme historique, et si la production et la reproduction de la vie réelle constituaient à leurs yeux le seul facteur déterminant.*

*Engels lui répond par une lettre datée de Londres du 21 septembre 1890.*

## 14

### Action et réaction réciproques.

D'après la conception matérialiste de l'histoire, le facteur déterminant dans l'histoire est, *en dernière instance*, la production et la reproduction de la vie réelle. Ni Marx, ni moi n'avons jamais affirmé rien de plus. Si quelqu'un veut déformer cette affirmation jusqu'à dire que le facteur économique est le *seul* déterminant, il transforme cette proposition en une phrase vide, abstraite, absurde. La situation économique est la base, mais les diverses parties de la superstructure, — les formes politiques de la lutte de classe et ses résultats, — les Constitutions établies par la classe victorieuse une fois la bataille gagnée, etc., — les formes juridiques, et même les rellets de toutes ces luttes réelles dans le cerveau des participants, théories politiques, juridiques, philosophiques, conceptions religieuses, et leur développement ultérieur en systèmes dogmatiques, — exercent également leur action sur le cours des luttes historiques et en déterminent de façon prépondérante la *forme* dans beaucoup de cas. Il y a action et réaction de tous ces facteurs au sein desquels le mouvement économique finit nécessairement par se frayer un chemin à travers la foule infinie de hasards (c'est-à-dire de choses et d'événements dont la liaison intime entre eux est si lointaine, ou si difficile à démontrer que nous pouvons la considérer comme inexistante et la négliger). Sinon, l'application de la théorie à n'importe quelle période historique serait vraiment plus facile que la résolution d'une simple équation du premier degré.

Nous faisons notre histoire nous-mêmes, mais, d'abord, avec des données et des conditions bien déterminées. Entre toutes, ce sont les conditions économiques qui sont finalement déterminantes. Mais les conditions politiques, etc., voire même la tradition qui hante les cerveaux des hommes, jouent un rôle, bien que non décisif. Ce sont des causes historiques et, en dernière instance, économiques qui ont formé aussi



l'Etat prussien et ont continué à le développer. Mais on pourra difficilement prétendre sans pédanterie que parmi les nombreux petits Etats de l'Allemagne du Nord, c'était justement le Brandebourg qui était destiné par la nécessité économique et non par d'autres facteurs encore (comme, par exemple, surtout par ses complications avec la Pologne, comme suite de la possession de la Prusse, et, par là, ses complications dans les relations politiques internationales, — qui sont décisives également dans la formation de la Maison d'Autriche) à devenir la grande puissance en qui s'est incarnée la différence dans l'économie, dans la langue et aussi, depuis la Réforme, dans la religion, entre le Nord et le Sud. On parviendra difficilement, sans se rendre ridicule, à expliquer par des raisons économiques l'existence de chaque petit Etat allemand du passé et du présent, ou encore l'origine de la permutation des consonnes du haut allemand qui a élargi la ligne de partage géographique constituée par les chaînes de montagnes des Sudètes jusqu'au Taunus, au point d'en faire une véritable crevasse à travers l'Allemagne.

Deuxièmement, l'histoire se fait de telle façon que le résultat final se dégage toujours des conflits d'un grand nombre de volontés individuelles dont chacune à son tour est faite ce qu'elle est par suite d'une foule de conditions particulières d'existence; il y a donc là d'innombrables forces qui se contrecarrent mutuellement, un groupe infini de parallélogrammes de forces, d'où ressort une résultante, — l'événement historique, — qui peut être regardée elle-même, à son tour, comme le produit d'une force agissant comme un tout, de façon inconsciente et aveugle. Car ce que veut chaque individu est empêché par chaque autre et ce qui s'en dégage est quelque chose que personne n'a voulu. C'est ainsi que l'histoire se déroule jusqu'ici à la façon d'un processus naturel et est soumise aussi, dans l'ensemble, aux mêmes lois de mouvement. Mais du fait que les diverses volontés — dont chacune veut ce à quoi la poussent sa constitution physique et les circonstances extérieures, économiques en dernière instance (ou ses propres circonstances personnelles ou les circonstances sociales générales) — n'arrivent pas à ce qu'elles veulent, mais se fondent en une moyenne générale, en une résultante commune, on n'a pas le droit d'en conclure qu'elles sont égales à zéro. Au contraire, chacune contribue à la résultante et, à ce titre, est incluse en elle.

Je voudrais, en outre, vous prier d'étudier cette théorie aux sources originales et non point de seconde main, c'est vraiment beaucoup plus facile. Marx a rarement écrit quelque chose où elle ne joue son rôle. Mais, en particulier, le 18-Bru-



*matre de Louis Bonaparte* est un exemple tout à fait excellent de son application. De même dans le *Capital* vous trouverez de nombreuses indications à ce sujet. Puis je me permets de vous indiquer aussi mes ouvrages : *le Bouleversement de la science par Monsieur E. Dühring* et *L. Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, où j'ai donné l'exposé le plus détaillé du matérialisme historique qui existe à ma connaissance.

Si, parfois, les jeunes attachent plus d'importance qu'il se doit au côté économique, c'est Marx et moi-même partiellement qui en sommes responsables. Face à nos adversaires, il nous fallait souligner le principe essentiel, nié par eux, et alors nous n'avons pas toujours trouvé le temps, ni le lieu, ni l'occasion de rendre justice aux autres facteurs qui participent à l'action réciproque. Mais dès qu'il s'agissait de représenter une période historique, c'est-à-dire de passer à l'application pratique, la chose changeait et il n'y avait plus d'erreur possible. Malheureusement il arrive bien trop souvent que l'on croit avoir parfaitement compris une nouvelle théorie et pouvoir la manier sans difficulté, dès qu'on s'en est approprié les principes essentiels, et cela aussi n'est pas toujours exact. Je ne puis tenir quitte de ce reproche plus d'un de nos récents « marxistes », et l'on a fait sur ce point des choses vraiment singulières.

ENGELS : Lettre à Joseph Bloch du 21 septembre 1890. (Texte fourni par l'Institut Marx-Engels-Lénine.)

MARX et ENGELS : *Etudes philosophiques*, p. 150-153. E.S.I. 1935.

*Hans Starkenburg* avait posé à Engels les deux questions suivantes : 1. Dans quelle mesure les rapports économiques peuvent-ils agir comme causes ? (Sont-ils des causes suffisantes, des moteurs, des conditions permanentes, etc. de l'évolution ?) ; 2. Quelle est la place que tiennent la race et l'individualité historique dans la conception de l'histoire de Marx et d'Engels ?

Engels répond à Hans Starkenburg par une lettre datée de Londres, du 25 janvier 1894.



## 15

Les rapports économiques,  
la race et l'individu.

Voici la réponse à vos questions.

1. Sous le nom de rapports économiques que nous regardons comme la base déterminante de l'histoire de la société, nous entendons la manière dont les hommes d'une société déterminée produisent leurs moyens d'existence et échangent leurs produits entre eux (dans la mesure où existe la division du travail). Ainsi, *toute la technique* de la production et des transports y est incluse. Selon notre conception, cette technique détermine également le mode d'échange ainsi que de répartition des produits et, par conséquent, après la dissolution de la société gentile, également la division en classes, par conséquent, les rapports de domination et d'esclavage, par conséquent l'Etat, la politique, le droit, etc. Sont inclus, en outre, parmi les rapports économiques, la base géographique sur laquelle ceux-ci se déroulent, et les vestiges réellement transmis des stades de développement antérieurs qui se sont maintenus, souvent par tradition seulement ou par *vis inertiae*<sup>1</sup>, naturellement aussi le milieu qui entoure cette forme sociale.

Si, comme vous le dites, la technique dépend pour la plus grande part de l'état de la science, celle-ci dépend encore beaucoup plus de l'état et des besoins de la technique. Lorsque la société a des besoins techniques, la science s'en trouve aidée plus que par dix universités. Toute l'hydrostatique (Torricelli<sup>2</sup>, etc.) est sortie du besoin de régulariser les torrents des montagnes en Italie aux xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles. Nous ne savons quelque chose de rationnel de l'électricité que depuis qu'on a découvert son utilisation technique. Mais, malheureusement, en Allemagne, on a pris l'habitude d'écrire l'histoire des sciences comme si elles étaient tombées du ciel.

2. Nous considérons les conditions économiques comme ce qui conditionne, en dernière instance, le développement historique. Or, la race est elle-même un facteur économique. Mais il y a deux points ici qu'il ne faut pas négliger.

1. Par la force d'inertie.

2. TORRICELLI Evangelista (1608-1647). — Physicien et géomètre italien, élève de Galilée. A découvert le baromètre et les effets de la pression atmosphérique.



a) Le développement politique, juridique, philosophique, religieux, littéraire, artistique, etc., repose sur le développement économique. Mais ils réagissent tous également les uns sur les autres, ainsi que sur la base économique. Ce n'est pas que la situation économique soit la cause, qu'elle soit seule active et que tout le reste n'exerce qu'une action passive. Au contraire, il s'agit d'une action réciproque sur la base de la nécessité économique qui l'emporte toujours *en dernière instance*. L'Etat, par exemple, agit par le protectionnisme, le libre-échange, par une bonne ou mauvaise fiscalité; et même l'épuisement et l'impotence mortels du philistin allemand, qui résultèrent de la situation économique misérable de l'Allemagne de 1648 à 1830 et qui se manifestèrent tout d'abord sous forme de piétisme, puis de sentimentalité et de servilité rampante devant les princes et la noblesse, ne furent pas sans influence économique. Ce fut là un des plus grands obstacles à une renaissance et il ne fut ébranlé que par les guerres de la Révolution et de Napoléon qui firent passer la misère chronique à l'état aigu. Ce n'est donc pas, comme on veut se l'imaginer, ça et là, pour la commodité de la chose, un effet automatique de la situation économique, ce sont, au contraire, les hommes qui font leur histoire eux-mêmes, mais dans un milieu donné qui la conditionne, sur la base de rapports réels antérieurs, parmi lesquels les conditions économiques, si influencées qu'elles puissent être par les autres conditions politiques et idéologiques, n'en sont pas moins, en dernière instance, les conditions déterminantes et constituent d'un bout à l'autre le fil rouge qui, seul, vous permet de comprendre.

b) Les hommes font leur histoire eux-mêmes, mais jusqu'à présent non avec la volonté collective d'un plan d'ensemble, même pas dans une société donnée, bien délimitée. Leurs efforts se contrecarrent, et c'est précisément pourquoi règne, dans toutes les sociétés de ce genre, la *nécessité*, complétée et exprimée par le *hasard*. La nécessité qui s'affirme ici à travers tous les hasards est encore, en fin de compte, la nécessité économique. Nous abordons ici la question de ce qu'on appelle les grands hommes. C'est évidemment un pur hasard que tel grand homme surgisse, et précisément celui-ci à ce moment déterminé, dans ce pays donné. Mais si nous le supprimons, il reste le besoin de son succédané, et ce succédané se trouvera *tant bien que mal*<sup>1</sup>, mais il se trouvera à la longue. Ce fut un hasard que Napoléon, précisément ce Corse, fut le dictateur militaire dont avait besoin la

1. En français dans le texte.



République française, épuisée par sa propre guerre; mais faute d'un Napoléon, un autre aurait rempli sa place, ceci est démontré par le fait que l'homme s'est trouvé chaque fois qu'il a été nécessaire : César, Auguste, Cromwell, etc. Si Marx a découvert la conception matérialiste de l'histoire, Thierry, Mignet, Guizot, tous les historiens anglais d'avant 1850, souvent qu'on y tendait, et la découverte de la même conception par Morgan<sup>1</sup> est la preuve que le temps était mûr pour elle et qu'elle, justement, *devait* être découverte.

Il en est ainsi de tout autre hasard et de tout ce qui semble un hasard dans l'histoire. Plus le domaine que nous étudions s'éloigne de l'économique et se rapproche de la pure idéologie abstraite, et plus nous constaterons que son développement présente de hasards, et plus sa courbe se déroule en zigzags. Mais si vous tracez l'axe de la courbe, vous trouverez que plus la période considérée est longue et le domaine étudié est grand, et plus cet axe se rapproche de la parallèle de l'axe du développement économique.

Le plus grand obstacle à une compréhension exacte est, en Allemagne, la négligence impardonnable, en littérature, de l'histoire économique. Il est si difficile, non seulement de se déshabituer des idées serinées à l'école sur l'histoire, mais encore davantage de rassembler les matériaux qui sont nécessaires à cet effet. Qui, par exemple, a seulement lu le vieux G. v. Gülich dont le recueil de matériaux tout secs contient pourtant tant de matière à même d'éclaircir d'innombrables faits politiques?

D'ailleurs, le bel exemple que Marx a donné dans le 18-*Brumaire* devrait, je pense, vous renseigner suffisamment sur vos questions précisément parce que c'est un exemple pratique. Dans l'*Anti-Dühring* 1<sup>re</sup> partie, chapitres 9 à 11, et 2<sup>e</sup> partie, chap. 2 à 4, ainsi que dans la 3<sup>e</sup> partie, chap. 1, ou dans l'introduction, et aussi dans le dernier chapitre du *Feuerbach*, je crois avoir déjà touché à la plupart de ces points.

ENGELS : Lettre à Hans Starkenburg du 25 janvier 1894. (Texte fourni par l'Institut Marx-Engels-Lénine.)

MARX et ENGELS : *Etudes philosophiques*, p. 161-164. E.S.I. 1935.

---

1. MORGAN Lewis-Henry (1818-1881). — Sociologue et anthropologiste américain, auteur de : *Ancient Society* (1877), ouvrage hautement apprécié par Engels.



Dans sa lettre à Mehring<sup>1</sup> du 14 juillet 1893, lettre reproduite par Mehring dans son Histoire de la social-démocratie allemande (t. I, page 385, édition de 1903), Engels demande aux marxistes d'étudier comment se forment les idéologies, comment naissent, sur une base économique déterminée, les courants philosophiques, artistiques, littéraires, etc. et comment ils agissent sur le milieu social.

## 16

### Les tâches de la critique marxiste.

Par ailleurs, il ne manque qu'un point<sup>2</sup>, mais qui n'a pas été, dans les écrits de Marx ni les miens, régulièrement relevé d'une manière suffisante et, sous ce rapport, nous sommes tous également coupables. Tous, notamment, nous avons attaché, et avons dû attacher le plus d'importance à déduire les conceptions politiques, juridiques et les autres conceptions idéologiques, ainsi que les actes qui en découlent, des faits économiques fondamentaux. Ce faisant, nous avons négligé le côté formel pour le contenu : la manière dont ces conceptions, etc. apparaissent. Nos adversaires ont sauté sur l'occasion pour susciter des malentendus, ce dont Paul Barth fournit un exemple frappant.

L'idéologie est un processus que le soi-disant penseur accomplit sans doute avec conscience, mais avec une conscience fautive. Les forces motrices véritables qui le poussent lui restent inconnues, sinon ce ne serait point un processus idéologique. Aussi s'imagine-t-il des forces motrices fausses ou apparentes. Comme il s'agit d'un processus intellectuel, il en déduit le contenu, ainsi que la forme, de la pensée pure, soit de sa propre pensée, soit de celle de ses prédécesseurs. Il travaille avec la seule documentation intellectuelle qu'il prend, sans la regarder de près, comme émanant de la pensée,

1. MEHRING Franz (1846-1919). — Social-démocrate allemand, venu du radicalisme petit-bourgeois au marxisme, auteur de la *Légende de Lessing*, d'une biographie de *Karl Marx*, d'une *Histoire de la social-démocratie allemande* et de nombreuses études qui font de lui un des maîtres de la critique littéraire marxiste. Il se rangea, dès le début de la guerre, à l'extrême-gauche de la social-démocratie allemande avec Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht et se solidarisa sans hésiter avec la Révolution d'octobre 1917.

2. Engels fait allusion à l'étude de Mehring sur le matérialisme historique parue en appendice à la première édition de la *Légende de Lessing*.



et sans l'étudier davantage dans un processus plus lointain, indépendant de la pensée; et cela est pour lui l'évidence même, car tout acte, parce que transmis par la pensée, lui apparaît aussi en dernière instance *fondé* sur la pensée.

L'idéologue historique (nous n'entendons ici par historique qu'un terme collectif pour politique, juridique, philosophique, théologique, bref, pour tous les domaines qui appartiennent à la société et non pas seulement à la nature) — l'idéologue historique trouve donc dans chaque domaine scientifique une matière qui s'est formée d'une manière indépendante dans la pensée des générations antérieures et qui a subi dans le cerveau de ces générations successives sa propre série indépendante de développement. Sans doute, des faits extérieurs, appartenant à son domaine propre ou à d'autres domaines, peuvent bien avoir contribué à déterminer ce développement, mais on suppose tacitement que ces faits eux-mêmes ne sont, à leur tour, que les fruits d'un processus intellectuel, et nous restons ainsi toujours dans la sphère de la pensée pure qui réussit à digérer même les faits les plus durs.

C'est cette apparence d'histoire indépendante des Constitutions d'Etat, des systèmes juridiques, des conceptions idéologiques dans chaque domaine particulier qui aveugle avant tout la plupart des gens. Lorsque Luther et Calvin « dépassent » la religion catholique officielle, lorsque Hegel « dépasse » Fichte<sup>1</sup> et Kant, et que Rousseau « dépasse » indirectement, par son *Contrat social*, Montesquieu le constitutionnel, c'est un événement qui reste à l'intérieur de la théologie, de la philosophie, de la science politique, qui constitue une étape dans l'histoire de ces domaines de la pensée et qui ne sort pas du domaine de la pensée. Et depuis que l'illusion bourgeoise de la perpétuité et de la finalité de la production capitaliste s'est encore ajoutée à cela, le fait que les mercantilistes ont été dépassés par les physiocrates et par A. Smith, n'est plus considéré que comme une simple victoire de l'idée, non comme le reflet intellectuel de faits économiques modifiés, mais comme la compréhension exacte, enfin acquise, de conditions réelles ayant existé de tout temps et en tout lieu; si Richard Cœur de Lion et Philippe-Auguste avaient instauré le libre-échange au lieu de s'engager dans les Croisades, ils nous auraient épargné 500 années de misère et de sottise.

---

1. FICHTE Johann Gottlieb (1762-1814). — Philosophe idéaliste allemand, chef de l'école de la spéculation subjective, se place entre Kant et Hegel dans l'évolution de la philosophie classique allemande.



Cet aspect de la question que je ne puis ici qu'effleurer, nous l'avons négligé tous, je pense, plus qu'il ne le méritait. C'est la vieille histoire : au commencement, on néglige toujours la forme pour le fond. Comme je l'ai déjà dit, je l'ai fait moi aussi, et la faute ne m'est toujours apparue que *post festum*<sup>1</sup>. C'est pourquoi, non seulement je suis très loin de vous en faire un reproche quelconque, étant un ancien complice pas du tout qualifié pour cela, au contraire, — mais du moins je voudrais appeler votre attention sur ce point pour l'avenir.

A cela se lie également cette idée stupide des idéologues : comme nous refusons aux diverses sphères idéologiques qui jouent un rôle dans l'histoire un développement historique indépendant, nous leur refusons aussi toute *efficacité historique*. C'est partir d'une conception banale, non dialectique, de la cause et de l'effet, en tant que pôles opposés l'un à l'autre de façon rigide, c'est ignorer absolument leur action réciproque ; le fait qu'un facteur historique, dès qu'il est engendré par d'autres phénomènes, en dernière instance par des phénomènes économiques, réagit aussi à son tour et peut exercer une action sur son milieu et même sur ses propres causes, ces messieurs l'oublient souvent tout à fait à dessein. Comme Barth, par exemple, parlant de la caste des prêtres et de la religion, voir dans votre livre page 475.

ENGELS : Lettre à Mehring du 14 juillet 1893.  
(Texte fourni par l'Institut Marx-Engels-Lénine.)

MARX et ENGELS : *Etudes philosophiques*, p. 165-167. E.S.I., 1935.

---

1. Après coup.



## II. — La littérature et l'art, reflets des rapports sociaux

*L'instruction prussienne aux censeurs du 24 décembre 1841 avait été saluée avec joie par les intellectuels libéraux qui voyaient en elle les prémices de la liberté de la presse. L'article de Marx sur la censure, qui marque son entrée dans la vie politique, souligne l'incompatibilité entre la liberté de la presse et la censure, incompatibilité que cherche à masquer l'instruction du roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV. L'article de Marx, écrit au début de 1842 et adressé le 10 février 1842 à Ruge pour ses Annales allemandes, ne put y paraître, la censure rendant sa publication impossible: il ne fut publié qu'en février 1843 dans Anekdoten, recueil d'articles philosophiques et politiques, édité en Suisse par Ruge<sup>1</sup>.*

### 1

#### Contre la censure.

Ma propriété, c'est la *forme*, elle constitue mon individualité spirituelle. *Le style c'est l'homme*<sup>2</sup>. Et comment! La loi me permet d'écrire, mais à la condition d'écrire un autre style que *le mien!* J'ai le droit de montrer la figure de mon esprit, mais je dois auparavant l'enfermer *dans les plis prescrits!* Quel homme d'honneur ne rougirait pas devant pareille prétention et ne préférerait se cacher la tête sous la toge? La toge, au moins, laisse soupçonner une tête de Jupiter. Les

---

1. Pour l'étude des œuvres de jeunesse de Marx et pour la formation de la doctrine marxiste jusqu'en 1845 (« Thèses sur Feuerbach »), signalons l'excellent ouvrage d'Auguste Cornu : *Karl Marx, l'homme et l'œuvre. De l'hégélianisme au matérialisme historique*. Librairie Alcan, Paris, 1934.

2. En français dans le texte.



plis prescrits ne signifient pas autre chose que *bonne mine à mauvais jeu* <sup>1</sup>.

Vous admirez la variété ravissante, la richesse inépuisable de la nature. Vous n'exigez pas que la rose ait le parfum de la violette, mais ce qu'il y a de plus riche, l'esprit, ne doit avoir la faculté d'exister que *d'une seule façon* ? Je suis un humoriste, mais la loi m'ordonne d'écrire sérieusement. Je suis hardi, mais la loi ordonne que mon style soit modeste. *Gris sur gris*, voilà la couleur unique, la couleur autorisée de la liberté. La moindre goutte de rosée dans laquelle se reflète le soleil, scintille dans un inépuisable jeu de couleurs, mais le soleil de l'esprit, quel que soit le nombre des individus et la nature des objets où il se brise, ne pourrait donner qu'une seule couleur, la *couleur officielle* ! La forme essentielle de l'esprit est la *gaité*, la *lumière*, et vous faites de l'*ombre* sa seule manifestation adéquate, il ne doit être vêtu que de noir et il n'y a pourtant pas de fleur noire parmi les fleurs. L'essence de l'esprit, c'est toujours *la vérité elle-même*. Et que lui fixez-vous comme essence ? *La modestie*. Le gueux seul est modeste, dit Goethe <sup>2</sup> ; et c'est en un tel gueux que vous voulez transformer l'esprit ? Ou bien la modestie ne serait que cette modestie du génie dont parle Schiller <sup>3</sup> ? Alors transformez d'abord tous vos concitoyens et avant tout vos censeurs en génies.

MARX : « Remarques sur la récente instruction prussienne relative à la censure », *Œuvres*, t. I, p. 154. (Edit. all.)  
*Œuvres philosophiques*, t. I, p. 124-127. Edit. Costes, 1927.

Marx donne en mai 1842, dans la Gazette rhénane, une suite d'articles où il critique la position prise envers la censure par la Diète rhénane, assemblée provinciale médiocre où, au cours des débats, il ne s'était trouvé, au sein des différents partis, aucun défenseur véritable de la liberté de la presse.

1. En français dans le texte.

2. GœtHE Wolfgang (1749-1832). — Auteur de *Werther*, de *Faust*, etc...

3. SCHILLER Johann-Christophe-Friedrich (1759-1805). — Auteur de nombreux drames et ouvrages historiques.



## 2

## La liberté de l'écrivain.

L'écrivain doit naturellement gagner de l'argent pour pouvoir vivre et écrire, mais il ne doit en aucun cas vivre et écrire pour gagner de l'argent.

Quand Béranger chante :

Je ne vis que pour faire des chansons,  
Si vous m'ôtez ma place, Monseigneur,  
Je ferai des chansons pour vivre,

il y a dans cette menace la confession ironique que le poète déchoit dès que la poésie devient pour lui un moyen.

L'écrivain ne considère aucunement ses travaux comme un *moyen*. Ils sont des *buts en soi*, ils sont si peu un moyen pour lui-même et pour les autres qu'il sacrifie *son* existence à *leur* existence, quand il le faut, et que d'une autre manière, comme le prédicateur religieux, il se plie au principe : « Obéir à Dieu plus qu'aux hommes », aux hommes parmi lesquels il est confiné lui-même avec ses besoins et ses désirs d'homme. Par contre, je voudrais bien voir un tailleur, à qui j'aurais commandé un frac parisien et qui m'apporterait une toge romaine, sous le prétexte qu'elle répond davantage à la loi éternelle du beau ! *La première liberté de la presse consiste à ne pas être un métier*. L'écrivain qui l'abaisse jusqu'à en faire un moyen matériel, mérite, comme punition de cette captivité intérieure, la captivité extérieure, la censure, ou plutôt son existence est déjà sa punition.

MARX : « Les débats de la 6<sup>e</sup> Diète rhénane ». *Œuvres*, t. I, p. 222-223. (Edit. all.)



## 3

## L'art et la division du travail.

Comme toujours, Sancho<sup>1</sup> n'a de nouveau ici pas de chance avec ses exemples pratiques. Il pense que personne ne peut « composer à ta place tes partitions musicales, exécuter tes esquisses picturales. Personne ne peut remplacer les travaux de Raphaël ». Sancho devrait cependant savoir que ce n'est pas Mozart lui-même, mais un autre qui a composé en majeure partie et terminé complètement le *Requiem* de Mozart, que Raphaël n'a « exécuté » lui-même qu'une infime partie de ses fresques.

Il s'imagine que ceux qu'on appelle les organisateurs du travail veulent organiser l'activité entière de chaque individu, alors que ce sont eux, précisément, qui distinguent entre le travail directement productif, qu'il faut organiser, et le travail qui n'est pas directement productif. En ce qui concerne cette dernière catégorie, ils ne pensent pas, comme se l'imagine Sancho, que chacun doit remplacer Raphaël, mais que chacun qui porte en soi un Raphaël doit pouvoir se développer librement. Sancho s'imagine que Raphaël a exécuté ses peintures indépendamment de la division du travail qui existait à Rome à son époque. S'il compare Raphaël à Léonard de Vinci et au Titien, il verra à quel point les œuvres d'art du premier ont été conditionnées par l'épanouissement de Rome, dû alors à l'influence florentine, celles de Léonard par l'état social de Florence, et plus tard celles du Titien par le développement tout à fait différent de Venise. Raphaël, comme tout autre artiste, a été conditionné par les progrès techniques de l'art, accomplis avant lui, par l'organisation de la société et la division du travail dans son pays, et finalement par la division du travail dans tous les pays avec lesquels le sien était en rapports. Qu'un individu comme Raphaël puisse développer son talent, cela dépend entièrement de la demande, laquelle dépend à son tour de la division du travail et des conditions d'éducation des hommes qui en découlent.

Stirner, en proclamant le caractère unique du travail scientifique et artistique, se place ici bien au-dessous de la bourgeoisie. On a trouvé nécessaire, de nos jours déjà, d'organiser

1. Nom qu'Engels donne par dérision à Max Stirner, l'auteur de *l'Unique et sa propriété*.



cette activité « unique ». Horace Vernet n'aurait pas eu le temps d'exécuter la dixième partie de ses tableaux s'il les avait considérés comme des travaux « que cet être unique peut seul accomplir ». La grande demande de vaudevilles et de romans à Paris a fait naître une organisation du travail pour la production de ces articles, qui, malgré tout, fait mieux que ses concurrents « uniques » en Allemagne. En astronomie, des hommes comme Arago, Herschel, Enke et Bessel, ont trouvé nécessaire de s'organiser en vue d'observations communes, et ne sont arrivés qu'ensuite à quelques résultats satisfaisants. En histoire, il est absolument impossible pour l'« unique » de réaliser quelque chose, et les Français, ici également, ont, depuis longtemps, devancé toutes les autres nations grâce à l'organisation du travail. Il va de soi, d'ailleurs, que toutes ces organisations basées sur la division moderne du travail n'aboutissent qu'à des résultats encore très limités et ne constituent un progrès que par rapport au morcellement borné qui existait jusque-là.

Il faut souligner encore particulièrement que Sancho confond l'organisation du travail avec le communisme et va jusqu'à s'étonner que le « communisme » ne réponde pas à ses doutes au sujet de cette organisation. Ainsi s'étonne un jeune paysan de Gascogne qu'Arago ne sache pas lui dire sur quelle étoile le bon Dieu a fixé sa demeure.

La concentration exclusive du talent artistique dans quelques individus et son étouffement dans les grandes masses, qui en découle, est un effet de la division du travail. Si même, dans certaines conditions sociales, chacun pouvait devenir un peintre excellent, cela n'empêcherait pas chacun d'être aussi un peintre original, de sorte qu'ici également la différence entre le travail « humain » et le travail « unique » se ramène à une absurdité. Avec une organisation communiste de la société prennent fin en tous les cas l'assujettissement de l'artiste à l'étroitesse locale et nationale, qui provient uniquement de la division du travail, et l'assujettissement de l'individu à tel art déterminé, qui en fait exclusivement un peintre, un sculpteur, etc.; ces noms seuls expriment déjà suffisamment l'étroitesse de son développement professionnel et sa dépendance de la division du travail. Dans une société communiste, il n'y a pas de peintres, mais tout au plus des hommes qui, entre autres, font de la peinture.

MARX et ENGELS : *l'Idéologie allemande*, Œuvres, t. V, p. 372-373. (Edit. all.)



## 4

**L'art, monopole des classes dominantes.**

Seul l'esclavage rendit possible la division du travail entre l'agriculture et l'industrie sur une vaste échelle, et, par là, l'épanouissement du monde antique, l'hellénisme. Sans esclavage, point d'Etat grec, point d'art ni de science grecs ; sans esclavage, point d'Empire romain. Et sans cette base de l'hellénisme et de l'Empire romain, point d'Europe moderne. Nous ne devrions jamais oublier que tout notre développement économique, politique et intellectuel a pour condition préalable un Etat où l'esclavage était tout aussi nécessaire que généralement reconnu. En ce sens, nous avons le droit de dire : Sans esclavage antique, point de socialisme moderne.

Il n'en coûte pas cher de se déchaîner contre l'esclavage et autres choses de ce genre en formules générales et de déverser une sublime indignation morale sur pareille ignominie. Le malheur est qu'on ne dit ainsi que ce que tout le monde sait bien, à savoir que ces institutions antiques ne répondent plus à notre situation présente et à nos sentiments déterminés par cette situation. Mais cela ne nous apprend pas un mot de l'origine de ces institutions, de la raison qui les maintenait et du rôle qu'elles ont joué dans l'histoire. Et si nous étudions de près cette question, nous sommes obligés de dire, si contradictoire et si hérétique que puisse paraître cette affirmation, que l'introduction de l'esclavage a été, dans les circonstances où elle s'est produite, un grand progrès. C'est, une fois pour toutes, un fait que l'humanité, née de l'animalité, a eu besoin de moyens barbares et presque animaux pour se tirer de la barbarie. Les anciennes communautés, là où elles ont subsisté, constituent depuis des milliers d'années la base du système politique le plus grossier, du despotisme oriental, de l'Inde à la Russie. Ce n'est que là où elles se sont dissoutes que les peuples ont réalisé des progrès sur eux-mêmes, et leur premier progrès économique a consisté dans l'accroissement et le développement de la production au moyen du travail servile. C'est clair : tant que le travail de l'homme était encore assez peu productif pour ne laisser que peu d'excédent par rapport aux objets nécessaires à l'existence, accroître les forces productives, étendre le commerce, développer l'Etat et le droit, fonder l'art et la science n'étaient possible que par une plus grande division du travail. Celle-ci devait avoir pour base la grande division du travail entre les masses occupées au simple



travail manuel et le petit nombre de privilégiés ayant la direction du travail, du commerce, des affaires publiques et, plus tard, s'occupant d'art et de science. La forme primitive et la plus simple de cette division du travail fut précisément l'esclavage. Etant donné les antécédents historiques du monde antique, spécialement du monde hellénique, le progrès menant à une société fondée sur des antagonismes de classes ne pouvait s'accomplir que sous la forme de l'esclavage. Et ce fut là un progrès même pour les esclaves : les prisonniers de guerre, parmi lesquels la masse des esclaves se recrutait, conservèrent du moins la vie, au lieu d'être, comme précédemment, mis à mort ou, plus anciennement encore, rôtis.

Ajoutons à cette occasion que, jusqu'à présent, les antagonismes historiques entre classes exploiteuses et exploitées, dominantes et opprimées, s'expliquent tous par ce même défaut de développement relatif dans la productivité du travail humain. Tant que la population travaillant matériellement est tellement occupée par sa besogne indispensable qu'il ne lui reste plus de temps pour s'occuper des affaires communes de la société, direction du travail, affaires publiques, affaires juridiques, art, science, etc., il a fallu toujours qu'existât une classe spéciale qui, libérée du travail matériel, s'occupât de ces **objets**; en le faisant, elle n'a jamais manqué d'imposer aux masses laborieuses, pour son propre profit, une charge de travail de plus en plus lourde. C'est seulement l'accroissement énorme des forces productives atteint grâce à la grande industrie qui permet de répartir le travail sur tous les membres de la société sans exception, et, par là, de restreindre le temps de travail de chacun de telle manière que tous aient assez de temps libre pour prendre part aux affaires générales — théoriques et pratiques, — de la société. C'est donc maintenant seulement que toute classe dominante et exploiteuse est devenue superflue, ou plutôt est devenue un obstacle à l'évolution sociale, et c'est aussi maintenant seulement qu'elle sera inexorablement supprimée, eût-elle encore en mains la « force immédiate ».

ENGELS : *le Bouleversement de la science par Monsieur Eugène Dühring*, p. 172-174. Ring Verlag, Zurich, 1934. (Edit. all.)  
Edit. Costes, t. II, p. 66-69.



*L'Introduction à une critique de l'économie politique, à laquelle Marx fait allusion dans sa préface à la Contribution à la critique de l'économie politique (1859), a été retrouvée dans les manuscrits de Marx et publiée pour la première fois par Kautsky dans la revue Die Neue Zeit en 1903. Dans les dernières pages de l'introduction, Marx soulève une série de problèmes historiques et sociologiques (rôle intermédiaire du mythe pour l'art, rapports inégaux entre le développement de la production matérielle et le développement de la production artistique, valeur permanente de l'art grec) qu'il est nécessaire de résoudre pour élaborer une esthétique et une sociologie de l'art basées sur le matérialisme dialectique.*

## 5

### Le développement de l'art.

Pour l'art, on sait que des périodes de floraison déterminées ne sont aucunement en rapport avec le développement général de la société, ni, par conséquent, avec la base matérielle, l'ossature, en quelque sorte, de son organisation. Par exemple, les Grecs comparés aux modernes, ou encore Shakespeare. En ce qui concerne certains genres de l'art, par exemple l'épopée, il est admis qu'ils ne peuvent jamais être produits sous leur forme classique, faisant époque dans le monde, dès que la production artistique comme telle apparaît ; donc que dans le domaine de l'art lui-même, certaines manifestations importantes ne sont possibles qu'à un degré inférieur du développement de l'art. Si cela est vrai du rapport des différents genres de l'art dans le domaine de l'art lui-même, il est moins étonnant qu'il en soit de même du rapport du domaine total de l'art avec le développement général de la société. La difficulté ne consiste que dans la formulation générale de ces contradictions. Dès qu'on les spécifie, elles s'expliquent.

Prenons, par exemple, le rapport de l'art grec et puis de l'art de Shakespeare avec le temps présent. On sait que la mythologie grecque n'a pas été seulement l'arsenal de l'art grec, mais son terrain. La conception de la nature et des rapports sociaux, qui repose au fond de l'imagination grecque et, par suite, de [l'art] grec, est-elle compatible avec les machines à filer automatiques, les chemins de fer, les locomotives et le télégraphe électrique? Qu'est-ce que Vulcain auprès de Roberts



et C°, Jupiter auprès du paratonnerre et Hermès auprès du Crédit mobilier ? Toute mythologie dompte et domine et façonne les forces de la nature dans l'imagination et par l'imagination : elle disparaît donc lorsqu'on parvient à les dominer réellement. Que devient Fama au regard de Printing-house-square<sup>1</sup> ? L'art grec suppose la mythologie grecque, c'est-à-dire la nature et les formes sociales elles-mêmes façonnées déjà d'une manière inconsciemment artistique, par la fantaisie populaire. Ce sont là ses matériaux. Non pas une mythologie quelconque, c'est-à-dire non pas une transformation inconsciemment artistique quelconque de la nature (cette dernière comprenant ici tout ce qui est objet, donc aussi la société). La mythologie égyptienne ne pouvait être jamais le terrain ou le sein maternel de l'art grec. Mais, en tout cas, il fallait *une* mythologie. En aucun cas, par conséquent, [l'art grec ne pouvait naître dans] un développement social qui exclut tout rapport mythologique avec la nature, ou tout rapport à tendance mythologique, donc qui demande à l'artiste une imagination indépendante de la mythologie.

D'un autre côté : Achille est-il possible avec la poudre et le plomb ? Ou, en général, l'Illiade est-elle possible avec la presse d'imprimerie ou même la machine à imprimer ? Les chants et les légendes et la Muse ne disparaissent-ils pas nécessairement avec la barre du typographe, par conséquent les conditions nécessaires de la poésie épique ne s'évanouissent-elles pas ?

Mais la difficulté ne consiste pas à comprendre que l'art grec et l'épopée sont liés à certaines formes du développement social. La difficulté consiste à comprendre qu'ils nous procurent encore des jouissances esthétiques et passent à certains égards pour norme et pour modèles inaccessibles.

Un homme ne peut redevenir un enfant sans tomber en enfance. Mais ne se réjouit-il pas de la naïveté de l'enfant, et ne doit-il pas lui-même aspirer à reproduire, à un niveau supérieur, sa vérité ? Est-ce que, dans la nature enfantine, le caractère propre de chaque époque ne revit pas dans sa vérité naturelle ? Pourquoi l'enfance sociale de l'humanité, au plus beau de son épanouissement, n'exercerait-elle pas, comme une phase à jamais disparue, un éternel attrait ? Il y a des enfants mal élevés et des enfants vieillots. Beaucoup de peuples anciens appartiennent à cette catégorie. Les Grecs étaient des enfants normaux. L'attrait que nous trouvons dans leur art n'est pas en

1. L'imprimerie du journal *The Times*.



contradiction avec le faible développement de la société où il a grandi. Il est plutôt son résultat et il est plutôt lié indissolublement à ce fait que les conditions sociales inachevées où cet art est né et où seul il pouvait naître, ne pourront jamais plus revenir.

MARX : *Contribution à la critique de l'économie politique*, p. 246-248. Ring Verlag, Zurich, 1934. (Edit. all.)  
Edit. Giard et Brière, p. 350-352.

*En s'appuyant sur les recherches du savant américain Lewis Morgan, qui avait découvert à sa manière, quarante ans après Marx, la conception matérialiste de l'histoire, Engels étudie dans l'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat (1884) le développement de la société primitive jusqu'à l'apparition des classes et de l'Etat. Pour la quatrième édition parue en 1891, Engels écrit une préface où il passe en revue les historiens de la famille qui n'apparaissent qu'après 1860.*

## 6

### Le passage au droit patriarcal d'après la tragédie antique.

L'histoire de la famille date de 1861, de la publication du *Droit matriarcal* de Bachofen<sup>1</sup>. L'auteur y pose les affirmations suivantes : 1. L'humanité a d'abord vécu dans des rapports sexuels étrangers à toute règle, qu'il désigne par le terme peu adéquat d'hétaïrisme ; 2. De tels rapports excluant toute paternité certaine, la filiation ne pouvait être comptée qu'en ligne féminine — selon le droit matriarcal — et c'est ce qui se

1. BACHOFEN Johann-Jakob (1815-1887). — Savant allemand qui étudia le premier l'évolution de la famille dans la période préhistorique.



produisit originairement chez tous les peuples de l'antiquité ; 3. En conséquence, on accordait aux femmes en tant que mères, seuls auteurs certains de la jeune génération, un haut degré de respect et de considération, allant, selon la conception de Bachofen, jusqu'à une complète domination des femmes (gynécocratie) ; 4. Le passage à la monogamie, où la femme appartenait exclusivement à un seul homme, impliquait la violation d'un antique commandement religieux (à savoir la violation du droit traditionnel des autres hommes à la même femme), violation qui devait être expiée ou dont la tolérance devait être rachetée par la femme en se donnant pour un temps limité.

Bachofen trouve les preuves de ces propositions dans une infinité de passages de la littérature classique de l'antiquité, recueillis avec une application extrême. L'évolution de l'« hététaïrisme » à la monogamie, et du matriarcat au patriarcat, s'accomplit, d'après lui, notamment chez les Grecs, par suite d'un développement des idées religieuses, de l'introduction de nouvelles divinités, représentant la conception nouvelle, dans le groupe des divinités anciennes, incarnant la conception ancienne, de sorte que celle-ci se trouve de plus en plus refoulée à l'arrière-plan par celle-là. Ce n'est donc pas le développement des conditions matérielles d'existence des êtres humains, mais bien le reflet religieux de ces conditions dans les cerveaux de ces mêmes êtres qui, selon Bachofen, a produit les modifications historiques dans la situation sociale réciproque de l'homme et de la femme. D'après cela, Bachofen présente l'*Orestie* d'Eschyle<sup>1</sup> comme le tableau dramatique de la lutte entre le droit matriarcal à l'agonie et le droit patriarcal naissant et victorieux à l'époque héroïque<sup>2</sup>. Clytemnestre, pour l'amour de son amant Egisthe, a tué son mari Agamemnon revenant de la guerre de Troie ; mais Oreste, fils de Clytemnestre et d'Agamemnon, venge la mort de son père en tuant sa mère. Il est poursuivi pour ce fait par les Erinnyes, protectrices démoniaques du droit matriarcal, d'après lequel le meurtre d'une mère est le plus grave, le plus inexpiable des crimes. Mais Apollon qui, par son oracle, a provoqué Oreste à cet acte, et Athéné, appelée comme juge, — les deux divinités qui représentent ici l'ordre nouveau, celui du droit patriarcal, — le protègent ; Athéné entend les deux parties. Tout le litige

1. ESCHYLE (525-456 av. J.-C.). — Auteur dramatique grec. Ses œuvres principales sont *les Perses*, *Prométhée enchaîné* et la trilogie de l'*Orestie*, dont Bachofen étudie les personnages.

2. Au IX<sup>e</sup> siècle avant J.C.



se résume brièvement dans le débat qui a lieu alors entre Oreste et les Erinnyes. Oreste s'appuie sur ce que Clytemnestre a commis un double forfait en tuant son époux *à elle* et son père *à lui*. Pourquoi donc les Erinnyes l'ont-elles poursuivi, lui, et non elle, qui est bien plus coupable ? La réponse est frappante :

« Elle n'était pas *unie par les liens du sang* à l'homme qu'elle a tué. »

Le meurtre d'un homme non consanguin, même quand il est l'époux de la meurtrière, est expiable, il ne regarde pas les Erinnyes : seule rentre dans leur fonction la poursuite du meurtre entre consanguins, et, d'après le droit matriarcal, c'est le meurtre de la mère qui est le plus grave, le plus inexpiable. Alors Apollon intervient comme défenseur d'Oreste ; Athéné fait voter les aréopagites — les échevins d'Athènes ; les voix sont en nombre égal pour l'acquittement et pour la condamnation ; Athéné alors, en qualité de présidente, vote pour Oreste et l'acquitte. Le droit patriarcal a vaincu le droit matriarcal ; les « Dieux de jeune race », comme ils sont désignés par les Erinnyes elles-mêmes, l'emportent sur celles-ci, qui, finalement, se laissent, elles aussi, persuader d'entrer au service du nouvel ordre de choses.

Cette interprétation nouvelle, mais juste, de l'*Orestie*, est un des plus beaux et des meilleurs passages de tout le livre, mais elle prouve aussi que Bachofen croit aux Erinnyes, à Apollon et à Athéné, au moins autant qu'en son temps Eschyle ; il croit, en effet, que ces divinités ont accompli, aux temps héroïques de la Grèce, ce miracle de renverser le droit matriarcal par le droit patriarcal. Il est clair qu'une semblable conception, où la religion est tenue pour le levier déterminant de l'histoire du monde, doit finalement aboutir au pur mysticisme. Aussi est-ce un travail rebutant et pas toujours profitable que l'étude, d'un bout à l'autre, du gros in-quarto de Bachofen. Tout cela, d'ailleurs, ne diminue pas son mérite de pionnier ; le premier, il a remplacé la phrase sur les temps primitifs inconnus où régnait la promiscuité sexuelle, par la preuve que la littérature classique de l'antiquité nous présente en foule des traces d'après lesquelles, avant la monogamie, il a effectivement existé, chez les Grecs et les Asiatiques, un état de choses où non seulement un homme avait des relations sexuelles avec plusieurs femmes, mais encore une femme avec plusieurs hommes, sans pécher contre les mœurs. Il a prouvé que cette coutume ne disparut pas sans laisser des traces dans un abandon temporaire de leur corps, par lequel les femmes



devaient racheter leur droit à un mariage unique; que, par suite, la descendance ne pouvait primitivement être comptée qu'en ligne féminine, de mère à mère; que cette validité exclusive de la filiation féminine s'est conservée longtemps encore au sein de l'époque de la monogamie, avec une paternité assurée ou tout au moins reconnue; enfin que cette situation primitive des mères, en tant que seuls auteurs certains de leurs enfants, leur assurait à elles, et par suite aux femmes en général, une condition sociale plus élevée qu'elles n'en ont jamais occupé depuis. Ces principes, Bachofen ne les a pas, il est vrai, énoncés aussi clairement, — le mysticisme de ses conceptions l'en empêchait. Mais il les a démontrés, et cela équivalait, en 1861, à une révolution complète.

ENGELS : *l'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat*, préface à la quatrième édition, p. 32-35. Ring Verlag, Zurich 1934. (Edit. all.)  
Edit. Costes, 1931, p. XV-XX.

*Dans le dernier paragraphe de la préface qu'il a écrite pour l'édition italienne du Manifeste du Parti communiste, préface datée de Londres, le 1<sup>er</sup> février 1893, Engels rappelle que les époques de transition sont favorables à l'éclosion des génies littéraires.*

## 7

### Dante.

Le *Manifeste* rend pleinement justice à l'action révolutionnaire que le capitalisme a exercée dans le passé. La première nation capitaliste a été l'Italie. La fin du moyen âge féodal, l'avènement de l'ère capitaliste moderne sont marqués par une figure colossale; un Italien, Dante, est à la fois le dernier poète du moyen âge et le premier poète moderne. Aujourd'hui, comme en 1300, une nouvelle ère historique se présente. L'Italie nous donnera-t-elle un nouveau Dante, qui



marquera l'heure de la naissance de cette nouvelle ère prolétarienne ?

ENGELS : *Manifeste du Parti communiste*. Préface à l'édition italienne. Milan, Office de la critique sociale, 1893.

*En avril 1841 — un demi-siècle avant ses lignes sur Dante — le jeune Engels, qui signe Friedrich Oswald dans la revue Telegraph für Deutschland, écrit un article à la mémoire du poète Immermann où il marque combien sont complexes les écrivains des périodes de transition.*

## 8

### A propos de Corneille et de Shakespeare.

Il semblera toujours factice de faire jaillir Corneille du moyen âge romantique et de prétendre que Shakespeare doit au moyen âge plus que la matière brute qu'il y trouva.

ENGELS : « A la mémoire d'Immermann », *Œuvres*, t. II, p. 116. (Edit. all.)

*Après les journées de mars 1848, un parlement national allemand fut élu et se réunit à Francfort-sur-le-Main. Engels l'appelle, dans un article de la New-York Tribune du 27 février 1852, une « assemblée de vieilles femmes » qui « avait plus peur du moindre mouvement populaire que de toutes les conspirations réactionnaires des gouvernements allemands pris ensemble ».*



*Cette assemblée de poltrons et de bavards sanctionna le partage de la Pologne. Marx et Engels, dans la Nouvelle Gazette rhénane qu'ils éditent à Cologne, consacrent, du 7 août au 6 septembre 1848, une série d'articles aux débats de l'assemblée sur la Pologne. A propos de l'occupation de la Pologne par la Russie des tsars, Marx et Engels rappellent l'histoire de la Provence qui connut au moyen âge une civilisation brillante et raffinée et qui fut écrasée par les Français du Nord, relativement arriérés, et par leurs rois despotes (Louis XI).*

## 9

### La poésie provençale du moyen âge.

La nation de la France méridionale, appelée ordinairement nation provençale, n'avait pas seulement atteint au moyen âge un « développement précieux », elle se trouvait même à la tête du développement européen. Et d'abord, de toutes les nations nouvellement apparues, elle possédait une langue cultivée. Son art poétique servait de modèle alors inaccessible à tous les peuples romans, voire aux Allemands et aux Anglais. Pour le raffinement des mœurs chevaleresques, elle rivalisait avec les Castillans, les Français du Nord et les Normands anglais; pour l'industrie et le commerce, elle ne le cédait en rien aux Italiens. Ce n'est pas seulement « une phase de la vie du moyen âge » qu'elle a développée « jusqu'à sa forme la plus brillante », elle a même jeté un reflet de l'antiquité grecque au cœur du plus profond moyen âge.

MARX et ENGELS : *Œuvres posthumes de Karl Marx, Frédéric Engels et Ferdinand Lassalle*, éditées par Mehring, t. III, p. 172. (Edit all.)

*En 1873, Engels put se mettre, comme il le désirait de longue date, à l'étude de la dialectique dans les sciences naturelles. La multitude de ses travaux l'en avait empêché jusque-là et il ne put, au milieu de ses occupations, mettre*



*la dernière main à son ouvrage. Ses manuscrits ont été publiés par l'Institut Marx-Engels en 1927. Le passage sur la Renaissance figure dans la préface à la Dialectique de la nature, écrite par Engels en 1880.*

*Les mots entre crochets sont des variantes, des annotations ou des ratures d'Engels.*

## 10

### La Renaissance.

L'étude moderne de la nature, — la seule qui soit arrivée à un développement scientifique, systématique, complet, contrairement aux intuitions géniales des philosophes de la nature dans l'antiquité et aux découvertes des Arabes, d'une très haute importance, mais sporadiques et demeurées le plus souvent sans résultat, — l'étude moderne de la nature date, comme toute l'histoire moderne, de cette puissante époque que nous autres Allemands appelons, d'après le malheur national <sup>1</sup> qui nous a frappés alors, la Réforme, les Français la Renaissance et les Italiens le *Cinquecento*, et qu'aucun de ces noms n'exprime parfaitement. C'est l'époque qui commence avec la dernière moitié du XV<sup>e</sup> siècle. La royauté, s'appuyant sur les bourgeois des villes, brisa la puissance de la noblesse et fonda les grandes monarchies, basées principalement sur la nationalité, monarchies (sous la protection desquelles...) au sein desquelles se développèrent les nations européennes modernes et la société bourgeoise moderne ; et tandis que la bourgeoisie et la noblesse se combattaient ardemment, la guerre des paysans allemande annonça prophétiquement les futures luttes de classes, en faisant apparaître sur la scène non seulement les paysans révoltés — cela n'était déjà plus nouveau, — mais, derrière eux, les embryons du prolétariat actuel, le drapeau rouge à la main et le cri de communauté des biens aux lèvres. Dans les manuscrits sauvés après la chute de Byzance, dans les statues antiques déterrées des ruines de Rome, un monde nouveau, l'antiquité grecque, apparut à l'Occident étonné ; devant ces figures lumineuses [classiques (?) plastiques] s'évanouirent les fantômes du moyen âge ; l'Italie connut un

1. « le malheur national » : souligné au crayon, probablement d'une main étrangère.



incroyable épanouissement de l'art qui apparut comme un reflet de l'antiquité classique et qui ne devait jamais plus atteindre un pareil éclat. En Italie, en France, en Allemagne, une littérature nouvelle se créa, la première littérature moderne ; peu après, l'Angleterre et l'Espagne connurent leur époque littéraire classique. Les limites du vieil *orbis terrarum* furent brisées, la terre fut, à vrai dire, alors seulement découverte et les bases jetées pour le commerce mondial ultérieur et pour le passage de l'artisanat à la manufacture, qui, à son tour, servit de point de départ à la grande industrie moderne. La dictature spirituelle de l'Eglise fut brisée ; les peuples germaniques, dans leur majorité, la rejetèrent de façon directe et se rallièrent au protestantisme, tandis que chez les peuples romans prenait de plus en plus racine un esprit optimiste de libre examen, emprunté aux Arabes et nourri de la philosophie grecque nouvellement découverte, qui préparait ainsi le matérialisme du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Ce fut le plus grand bouleversement progressif que l'humanité ait connu jusque-là, une période qui avait besoin de géants et qui créa des géants, géants de la pensée, de la passion et du caractère, géants par leur universalité et leur savoir. Les hommes qui fondèrent la domination moderne de la bourgeoisie étaient tout, sauf des bourgeois bornés. Au contraire, ils étaient plus ou moins imprégnés du caractère aventureux de l'époque. Il n'y avait alors presque pas d'homme de valeur qui ne fit de longs voyages, qui ne parlât quatre à cinq langues, qui n'excellât dans plusieurs branches [et pas seulement dans les domaines théoriques, mais aussi dans la vie pratique. Presque tous les savants de cette époque vivent dans...]. Léonard de Vinci a été non seulement un grand peintre, mais aussi un grand mathématicien, un mécanicien et un ingénieur à qui les différentes branches de la physique doivent des découvertes importantes ; Albert Dürer a été peintre, graveur sur cuivre, sculpteur, architecte ; en outre, il trouva un système de fortifications qui contient déjà certaines idées reprises beaucoup plus tard par Montalembert et la fortification allemande moderne. Machiavel fut homme d'Etat, historien, poète et en même temps le premier écrivain militaire, digne de ce nom, des temps modernes. Luther a non seulement nettoyé les écuries d'Augias de l'Eglise, mais aussi celles de la langue allemande, il a créé la prose allemande moderne et composé le texte et la musique de l'hymne victorieux devenu la *Marseillaise* du XVI<sup>e</sup> siècle. Les maîtres de cette époque n'étaient pas encore asservis à la division du travail dont les influences limitatives, unilatérales, se font si souvent sentir chez leurs suc-



cesseurs. Mais ce qui les caractérise par excellence, c'est que presque tous ils plongent dans le mouvement de leur époque, se mêlent constamment à la lutte pratique, prennent parti et mènent le combat, l'un par la parole et l'écrit, l'autre par l'épée, certains par les deux à la fois. De là cette plénitude et cette force de caractère qui en font des hommes complets. Les savants de cabinet forment l'exception : ce sont ou bien des gens de deuxième ou de troisième ordre, ou des philistins prudents qui ne veulent pas se brûler les doigts (comme Erasme).

ENGELS : Ancienne préface à la *Dialectique de la nature*, 1880. *Marx-Engels Archiv*, t. II, p. 239-240. (Edit. all.)

*Karl Heinzen (1809-1880), publiciste démocrate, avait, dans la Deutsche Brüsseler Zeitung, attaqué les communistes. Engels, puis Marx, lui répondent dans le même journal et dénoncent le caractère antihistorique et antiéconomique de ses conceptions politiques et sociales. Pour Heinzen, la monarchie n'est due qu'à une aberration séculaire de l'esprit humain et toute la question sociale se ramène à ce dilemme : monarchie ou République.*

*Marx donne, en octobre et novembre 1847, dans la Deutsche Brüsseler Zeitung, une série d'articles sous le titre général : La critique moralisante et la morale critique. Contribution à l'histoire de la culture allemande. Contre Karl Heinzen. Dans son premier article du 28 octobre 1847, Marx voit dans les écrits de Heinzen une résurrection de la littérature des rustres du XVI<sup>e</sup> siècle.*

## 11

### La littérature des malotrus.

Un peu avant et pendant l'époque de la Réforme, il s'est formé chez les Allemands un genre de littérature dont le nom à lui seul est frappant — la littérature des *malotrus*. Aujourd'



d'hui, nous allons vers une époque de bouleversements, analogue à celle du xvi<sup>e</sup> siècle. Il n'y a rien d'étonnant à ce que, chez les Allemands, la littérature des malotrus surgisse à nouveau. L'intérêt pour le développement historique surmonte aisément le dégoût esthétique que cette sorte d'exercices littéraires provoque et provoquait déjà aux xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles, même chez les personnes d'un goût peu développé.

Plate, vantarde, pleine de rodomontades et de fanfaronnades<sup>1</sup>, prétentieusement grossière dans l'attaque, hystériquement sensible à la grossièreté des autres ; brandissant l'épée et gesticulant avec un gaspillage inouï de forces, pour la laisser retomber à plat ; prêchant constamment la morale et la violant constamment ; mélangeant de la façon la plus comique le pathétique et le vulgaire ; préoccupée seulement de la chose elle-même et la manquant continuellement ; opposant avec la même présomption la semi-éducation livresque, petite-bourgeoise à la sagesse populaire et ce qu'on appelle le « bon sens commun » à la science ; débordant à l'infini avec on ne sait quelle légèreté satisfaite ; donnant une forme plébéienne à un contenu petit-bourgeois ; luttant contre la langue littéraire, afin de lui donner, pour ainsi dire, un caractère purement corporel ; laissant volontiers apparaître à l'arrière-plan la personne physique de l'écrivain qui brûle d'exécuter quelque tour de force, de montrer ses larges épaules, d'étirer publiquement ses membres ; vantant l'esprit sain dans le corps sain ; inconsciemment infectée par les querelles les plus subtiles et la fièvre physique du xvi<sup>e</sup> siècle ; enchaînée dans des notions dogmatiques étroites, faisant appel, contre l'idée, à une pratique mesquine ; tempêtant contre la réaction, réagissant contre le progrès ; dans son incapacité de dépeindre l'adversaire sous un jour ridicule, le couvrant, d'une façon ridicule, de toute une gamme d'injures ; Salomon et Marcolph, Don Quichotte et Sancho Pança, l'idéaliste et le boutiquier dans la même personne ; une forme grossière d'indignation, une forme de grossièreté indignée ; et, planant sur tout cela, la conscience honnête de l'homme de bien content de lui-même, — telle était la littérature des malotrus du xvi<sup>e</sup> siècle. Si notre mémoire ne nous abuse, l'esprit populaire lui a érigé un monument lyrique dans la chanson de *Heinecke, le vaillant gars*. Monsieur Heizen a le mérite d'être un des restaurateurs de la littérature

---

1. Littéralement : à la manière de Thraso. (Thraso est un personnage hâbleur et fanfaron d'une comédie de Térence.)



des malotrus et d'apparaître sous ce rapport, comme une des hirondelles allemandes du printemps des peuples qui approche.

MARX : « La critique moralisante et la morale critique », t. VI, p. 298-299. (Edit. all.)

## 12

### Robinson Crusôé et le capitalisme naissant.

Les robinsonades n'expriment aucunement, comme les historiens de la culture se l'imaginent, une simple réaction contre des excès de raffinement et un retour à une vie primitive mal comprise. Pas plus que ne repose sur un pareil naturalisme le *Contrat social* de Rousseau, qui met en rapports et en communication, au moyen d'une convention, des sujets indépendants par nature. C'est là l'apparence, et l'apparence esthétique seulement, des petites et des grandes robinsonades. Elles sont plutôt une anticipation de la « société bourgeoise », qui se préparait depuis le xvi<sup>e</sup> siècle, et qui, au xviii<sup>e</sup> siècle, marchait à pas de géant à sa maturité. Dans cette société de libre concurrence, l'individu apparaît comme détaché des liens de la nature, etc., qui, aux époques antérieures de l'histoire, font de lui une partie intégrante d'un conglomerat humain déterminé, délimité. Pour les prophètes du xviii<sup>e</sup> siècle qui portent sur leurs épaules Smith et Ricardo, cet individu du xviii<sup>e</sup> siècle — le produit, d'une part, de la dissolution des formes de la société féodale et, d'autre part, des forces productives nouvellement développées depuis le xvi<sup>e</sup> siècle — se présente comme un idéal dont l'existence appartient au passé. Non pas comme un résultat historique, mais comme le point de départ de l'histoire. Parce que cet individu semblait conforme à la nature et qu'il répondait à leur conception de la nature humaine, il n'apparaissait pas comme se formant historiquement, mais comme posé par la nature. Cette illusion a été jusqu'ici particulière à chaque nouvelle époque. Steuart<sup>1</sup> qui se place, à certains égards, en opposition avec le xviii<sup>e</sup> siècle et, en tant

1. STEUART James (1712-1780). — Economiste anglais dont l'enseignement est, selon Marx, l'expression rationnelle du mercantilisme.



qu'aristocrate, davantage sur un terrain historique, a évité cette niaiserie.

MARX : *Contribution à la critique de l'économie politique*, p. 216. Ring Verlag. Zurich 1934. Edit. Giard et Brière, p. 305-306.

## 13

### Avec le marché mondial apparaît une littérature universelle.

L'ancien isolement local et national où chacun se suffisait à lui-même, fait place à des relations universelles, à une interdépendance universelle des nations. Et ce qui est vrai pour la production matérielle s'applique à la production intellectuelle. Les œuvres d'une nation deviennent la propriété commune de toutes les nations. L'étroitesse d'esprit et l'exclusivisme nationaux deviennent de plus en plus impossibles, et des nombreuses littératures nationales et locales se forme une littérature universelle.

MARX et ENGELS : *Manifeste du Parti communiste. Œuvres*, t. VI, p. 529. (Edit. all.) Bureau d'Éditions, p. 17.

*Dans un article paru dans l'hebdomadaire anglais The Northern Star, le 18 décembre 1847, et en allemand dans la Deutsche Brüsseler Zeitung, le 30 décembre 1847, Engels critique le discours nationaliste prononcé par le démocrate petit-bourgeois Louis Blanc au banquet de Dijon.*

## 14

### Les précurseurs du XVIII<sup>e</sup> siècle français.

Si la France, à la fin du siècle dernier, a donné un glorieux exemple au monde entier, nous ne pouvons passer sous silence le fait que l'Angleterre, cent cinquante ans plus tôt,



a donné cet exemple, et cela à une époque où la France n'était même pas préparée à le suivre. Et, en ce qui concerne les idées, ces idées précisément que les philosophes français du XVIII<sup>e</sup> siècle, — Voltaire, Rousseau, Diderot, d'Alembert et d'autres, — ont tant popularisées, où ont-elles été conçues, ces idées, sinon en Angleterre? Ne laissons jamais pâlir la mémoire de Milton, le premier défenseur du régicide, d'Algernon Sydney, de Bolingbroke et de Shaftesbury<sup>1</sup>, devant l'éclat de leurs successeurs français.

ENGELS : « Reform Movement in France. — Banquet of Dijon ». *Œuvres*, t. VI, p. 367 et 375. (Edit. all.)

## 15

### L'idéologie de la bourgeoisie ascendante.

Nous savons maintenant que ce règne de la raison ne fut autre chose que le règne idéalisé de la bourgeoisie ; que la justice éternelle trouva sa réalisation dans la justice bourgeoise ; que l'égalité eut son aboutissant dans l'égalité civile devant la loi ; que ce qui fut proclamé comme l'un des droits essentiels ce fut la propriété bourgeoise ; et que l'Etat selon la raison, le « contrat social » de Rousseau, naquit et ne pouvait naître à la vie que sous la forme d'une République démocratique bourgeoise. Pas plus que tous leurs devanciers, les grands penseurs du XVIII<sup>e</sup> siècle ne pouvaient dépasser les limites que leur avait fixées leur époque.

ENGELS : *le Bouleversement de la science par Monsieur Eugène Dühring*, p. 2. Ring Verlag, Zurich, 1934. (Edit. all.)  
Edit. Costes, t. I, p. 2-3.

1. SYDNEY Algernon (1622-1683). — Homme politique anglais, républicain, membre du tribunal qui condamna à mort le roi Charles I<sup>er</sup> (1649).

BOLINGBROKE (1678-1751). — Homme d'Etat anglais, auteur d'ouvrages politiques et philosophiques.

SHAFTESBURY comte de (1671-1713). — Philosophe anglais, ami de Locke, dont il se sépara sur plusieurs points. Siégea à la Chambre des communes et à la Chambre des lords.



## 16

## Diderot et Rousseau dialecticiens.

Cependant, à côté et à la suite de la philosophie française du XVIII<sup>e</sup> siècle, la philosophie allemande moderne était née et avait trouvé sa conclusion en Hegel. Son plus grand mérite fut le retour à la dialectique, comme à la forme supérieure de la pensée. Les philosophes grecs de l'antiquité étaient tous, de naissance, par nature, des dialecticiens, et l'esprit le plus universel d'entre eux, Aristote, a déjà étudié les formes les plus essentielles de la pensée dialectique. La philosophie moderne, au contraire, bien que la dialectique y ait eu aussi de brillants représentants (par exemple Descartes et Spinoza), fut, de plus en plus engagée, surtout par suite de l'influence anglaise, dans le mode de pensée dit métaphysique, qui domine aussi presque exclusivement chez les Français du XVIII<sup>e</sup> siècle, tout au moins dans leurs travaux spécialement philosophiques. En dehors de la philosophie proprement dite, ceux-ci étaient également fort capables de donner des chefs-d'œuvre de dialectique ; nous rappellerons seulement le *Neveu de Rameau*, de Diderot, et le *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, de Rousseau.

ENGELS : *le Bouleversement de la science par Monsieur Eugène Dühring*, p. 2. Ring Verlag, Zurich, 1934. (Edit. all.)  
Edit. Costes, p. 6-7.

*Des écrivains français, c'est Diderot et Balzac que Marx et Engels préfèrent. Marx, retraçant à grands traits dans la Sainte Famille l'histoire du matérialisme français, rappelle son influence sur Fourier et sur Owen et dit que « le communisme développé date lui-même directement du matérialisme français ». A côté de la philosophie allemande et de l'économie politique anglaise, c'est le socialisme utopique français, et à travers lui le matérialisme français du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui est la troisième source du marxisme. « Dans sa forme théo-*



rique, il [le socialisme moderne] apparaît à ses débuts comme une continuation plus poussée, qui veut être plus conséquente, des principes établis par les grands encyclopédistes français du XVIII<sup>e</sup> siècle. » (ENGELS : le Bouleversement de la science par Monsieur Eugène Dühring, p. 1, édit. all.) Diderot, le matérialiste et le réaliste, peut, à juste titre, être considéré comme un précurseur.

## 17

### Le Neveu de Rameau.

Je trouve aujourd'hui *by accident*<sup>1</sup> deux *Neveu de Rameau* à la maison et je t'en envoie un exemplaire. Le chef-d'œuvre unique va de nouveau te procurer du plaisir.

...Plus amusant que le commentaire de Hegel est celui de Monsieur Jules Janin dont tu trouveras un extrait dans l'appendice du volume. Ce *cardinal de la mer*<sup>2</sup> déplore dans le *Rameau* de Diderot l'absence de pointe morale, aussi a-t-il réglé l'affaire en découvrant que toute l'absurdité de *Rameau* vient de son dépit de n'être pas « un gentilhomme né »... De Diderot à Jules Janin, voilà ce que les physiologues appellent la *metamorphosis*<sup>3</sup> régressive. L'esprit français avant la Révolution française et sous Louis-Philippe !

MARX : Lettre à Engels du 15 avril 1869. *Correspondance*, t. IV, p. 183-184. (Edit. all.)

Engels publie, dans l'organe social-démocrate allemand *Volksstaat*, n° 7, 1874, un article intitulé : « Programme des réfugiés blanquistes de la Commune », où il dénonce les conceptions politiques, les méthodes conspiratives, la phra-

---

1. Par hasard.  
2. En français dans le texte.  
3. Métamorphose.



*séologie outrancière et l'athéisme verbal des blanquistes. Tout en critiquant leur programme, Engels en souligne l'importance, car « c'est le premier manifeste où les ouvriers français adhèrent au programme actuel du communisme allemand ».*

*Les ouvriers allemands social-démocrates ont rompu avec Dieu, ils vivent dans le monde réel, ils sont des matérialistes. Il devrait en être de même pour les ouvriers français. S'il n'en était pas ainsi, que faudrait-il faire ?*

## 18

### La littérature matérialiste du XVIII<sup>e</sup> siècle, apogée de la littérature française.

Il n'y aurait rien de plus simple que d'organiser la diffusion en masse, parmi les ouvriers, de la magnifique littérature matérialiste française du siècle dernier, où le génie français, pour la forme aussi bien que pour le contenu, a atteint son point culminant dans le passé. Cette littérature — si l'on prend en considération le niveau de la science à l'époque — se trouve, aujourd'hui encore, à un niveau infiniment élevé au point de vue du contenu, et, au point de vue de la forme, elle n'a pas été surpassée jusqu'à ce jour.

ENGELS : « Programme des réfugiés blanquistes de la Commune », *Volkstaat*, n<sup>o</sup> 7, 1874.

*Engels, dans un article du Telegraph für Deutschland (février 1840), intitulé : « Signes rétrogrades du temps », montre comment, dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle, et notamment en France, les idées réactionnaires reviennent à l'assaut et comment les ombres du passé se refusent à mourir.*



## 19

### Le théâtre classique français utilisé par la réaction.

Victor Hugo vint, Alexandre Dumas vint, et avec eux le troupeau de leurs imitateurs ; la monstruosité des Iphigénie et des Athalie céda la place à la monstruosité d'une Lucrece Borgia, à l'engourdissement succéda une fièvre chaude ; on prouva que les classiques français avaient plagié les anciens, — et voici qu'apparaît Mlle Rachel et tout est oublié, Hugo et Dumas, Lucrece Borgia et les plagiats ; Phèdre et le Cid se promènent à pas comptés sur la scène, en débitant des alexandrins bien tournés, Achille parade avec ses allusions à Louis le Grand, et Ruy Blas et Mademoiselle de Belle-Isle<sup>1</sup> osent à peine sortir des coulisses pour se réfugier aussitôt dans des fabriques allemandes de traduction et sur des scènes nationales allemandes. Ce doit être un sentiment bienheureux pour un légitimiste, en écoutant les pièces de Racine, de pouvoir oublier la Révolution, Napoléon et la grande semaine ; la gloire de *l'ancien régime*<sup>2</sup> surgit du sol, le monde se couvre de tapisseries de haute lice, Louis l'absolu se promène en veste de brocart et en perruque à queue à travers les allées taillées de Versailles, et l'éventail tout-puissant d'une maîtresse régit la cour heureuse et la France malheureuse.

ENGELS : « Signes rétrogrades du temps ». *Œuvres*, t. II, p. 64. (Edit. all.)

## 20

### La littérature allemande avant Lessing.

Si un Allemand jette un coup d'œil en arrière sur son histoire, il trouvera uné des causes principales de la lenteur de son développement politique, ainsi que de l'état misérable

1. Ce sujet est aussi rococo. (*Note d'Engels.*)

2. En français dans le texte.



de la littérature avant Lessing, dans les « *écrivains compétents* ». Les érudits professionnels, patentés, privilégiés, les docteurs et autres pontifes<sup>1</sup>, les écrivains d'université sans caractère des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, avec leurs perruques raides, et leur pédanterie distinguée, et leurs dissertations microscopiques, ils se sont interposés entre le peuple et l'esprit, entre la vie et la science, entre la liberté et l'homme. Ce sont les écrivains *incompétents* qui ont créé notre littérature. De *Gottsched*<sup>2</sup> ou de *Lessing*. — choisissez vous-même l'auteur « compétent » et l'auteur « incompetent » !

MARX : « Les débats de la 6<sup>e</sup> Diète rhénane ». *Œuvres*, t. I, p. 225-226. (Edit. all.)

## 21

### L'importation de la littérature française en Allemagne.

La littérature socialiste et communiste de la France qui, née sous la pression d'une bourgeoisie dominante, est l'expression littéraire de la révolte contre cette domination, fut introduite en Allemagne au moment où la bourgeoisie commençait sa lutte contre l'absolutisme féodal.

Philosophes, demi-philosophes et beaux esprits allemands se jetèrent avidement sur cette littérature, mais ils oublièrent qu'avec l'importation de la littérature française en Allemagne, il n'y avait pas eu importation simultanée des conditions sociales de la France. Par rapport aux conditions sociales allemandes, cette littérature française perdit toute signification pratique immédiate et prit un caractère purement littéraire. Elle ne devait apparaître que comme une spéculation oiseuse

---

1. Jeu de mots intraduisible en français.

2. GOTTSCHED (1700-1766). — Ecrivain, poète et critique officiel allemand, « épurateur » de la langue, admirateur et imitateur de Boileau, il s'efforça d'introduire la tragédie classique en Allemagne.



sur la vraie société, sur la réalisation de la nature humaine. Ainsi, pour les philosophes allemands du XVIII<sup>e</sup> siècle, les revendications de la première Révolution française n'étaient que les revendications de la « raison générale » en général, et les manifestations de la volonté de la bourgeoisie révolutionnaire française n'exprimaient à leurs yeux que les lois de la volonté pure, de la volonté telle qu'elle doit être, de la volonté véritablement humaine.

Le travail exclusif des gens de lettres allemands, ce fut de mettre à l'unisson les nouvelles idées françaises et leur vieille conscience philosophique, ou plutôt de s'appropriier les idées françaises en les appropriant à leur philosophie.

Ils se les approprièrent comme on fait d'une langue étrangère, par la traduction.

On sait comment les moines recouvrirent d'une insipide hagiographie catholique les manuscrits où se trouvaient consignées les œuvres classiques de l'antiquité païenne. Les gens de lettres allemands procédèrent inversement à l'égard de la littérature française profane. Ils glissèrent leurs insanités philosophiques sous l'original français. Par exemple, sous la critique française des fonctions de l'argent, ils écrivirent : « Aliénation de la nature humaine », et sous la critique française de l'Etat bourgeois, ils écrivirent : « Suppression de la suprématie de l'universalité abstraite », etc...

Cette substitution de leur phraséologie philosophique aux développements français, ils la baptisèrent : « Philosophie de l'action », « Socialisme vrai », « Science allemande du socialisme », « Justification philosophique du socialisme », etc.

De cette façon, on émascula complètement la littérature socialiste et communiste française. Et comme, entre les mains des Allemands, elle cessait d'être l'expression de la lutte d'une classe contre une autre, les Allemands se félicitèrent de s'être élevés au-dessus de l'étroitesse française, d'avoir défendu, au lieu de vrais besoins, le besoin de vérité, et au lieu des intérêts du prolétariat, les intérêts de l'être humain, de l'homme en général, de l'homme qui n'appartient à aucune classe, ni même à la réalité, et qui n'existe que dans le ciel embrumé de la fantaisie philosophique.

...Pour les gouvernements absolus d'Allemagne, avec leur cortège de prêtres, de pédagogues, de hobereaux et de bureau-



crates, ce socialisme servit d'épouvantail rêvé contre la bourgeoisie montante et menaçante.

MARX et ENGELS : *Manifeste du Parti communiste*. Œuvres, t. VI, p. 549-551. (Edit. all.)  
Bureau d'Edit., p. 36-37.

*Engels, dans The Northern Star, organe chartiste publié à Londres, fait paraître trois lettres consacrées à la situation en Allemagne. La première, celle du 25 octobre 1845, montre le marasme de ce pays dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'enthousiasme factice des classes moyennes pour les idées de la Révolution française et le caractère réactionnaire de la « glorieuse guerre de libération » de 1813-1814 et de 1815.*

## 22

### La littérature allemande à la fin du dix-huitième siècle.

Telle était la situation de l'Allemagne vers la fin du siècle dernier. Ce n'était qu'une masse en putréfaction et en dégoûtante décomposition. Personne ne se sentait à l'aise. Le commerce, les échanges, l'industrie et l'agriculture du pays étaient réduits à presque rien ; la paysannerie, les commerçants et les industriels supportaient le double joug d'un gouvernement sanguinaire et du mauvais état du commerce ; la noblesse et les princes trouvaient que leurs revenus, malgré ce qu'ils extorquaient à ceux qui leur étaient soumis, n'arrivaient pas au niveau de leurs dépenses croissantes ; tout allait mal et un mécontentement général régnait dans le pays. Il n'y avait ni instruction, ni moyens d'agir sur l'esprit des masses, ni liberté de la presse, ni esprit public, il n'y avait même pas de relations commerciales importantes avec les autres pays, — rien que de l'ignominie et de l'égoïsme, — un esprit boutiquier bas, rampant, misérable, avait pénétré tout le peuple. Tout était pourri, chancelant, prêt à crouler, et il n'y avait pas le moindre espoir d'un changement favorable, pas même assez de force



dans la nation pour balayer les cadavres empoisonnés d'institutions mortes.

Le seul espoir d'un avenir meilleur apparaissait dans la littérature du pays. Cette époque honteuse au point de vue politique et social fut, en même temps, la grande époque de la littérature allemande. Autour de 1750 sont nés tous les grands esprits de l'Allemagne, les poètes Goethe et Schiller, les philosophes Kant et Fichte et, presque vingt ans plus tard, le dernier grand métaphysicien allemand, Hegel. Chaque œuvre remarquable de ce temps est pénétrée d'un esprit de défi et de révolte contre toute la société allemande telle qu'elle existait alors. Goethe écrivait *Götz von Berlichingen*, hommage dramatique rendu à la mémoire d'un révolté. Schiller, dans les *Brigands*, célébrait un généreux jeune homme, qui déclare une guerre ouverte à toute la société. Mais c'étaient là leurs œuvres de jeunesse; avec l'âge ils perdirent tout espoir; Goethe se limita à des satires extrêmement aiguës, et Schiller aurait sombré dans le désespoir, s'il n'avait trouvé un refuge dans la science, et en particulier dans la grande histoire de la Grèce antique et de Rome. Ces deux hommes peuvent être pris comme exemples pour le reste. Même les esprits les plus forts et les meilleurs de la nation avaient perdu tout espoir dans l'avenir de leur pays.

ENGELS : « *The state of Germany* », *Œuvres*, t. IV, 482-483. (Edit, all.)

*Karl Grün, l'un des principaux représentants du « vrai » socialisme, avait fait paraître, en 1846, un livre: Sur Goethe du point de vue humain, où, en petit bourgeois borné, il admire les côtés les plus faibles et les plus mesquins du poète, où il découvre le « contenu humain de Goethe ». Engels consacre au livre de Grün six feuilletons dans la Deutsche Brüsseler Zeitung (21 novembre 1847-9 décembre 1847). Il appartenait à M. Grün, s'écrie Engels, de faire de Goethe un disciple de Feuerbach et un « vrai » socialiste!*

*Engels donne la caractéristique de Goethe dans son troisième feuilleton, du 28 novembre 1847.*



## 23

## Goethe et la misère allemande.

Dans ses œuvres, Goethe se comporte de deux façons par rapport à la société allemande de son temps. Tantôt, il lui est hostile; il cherche à fuir ce qui le rebute, comme dans *l'Iphigénie* et en général pendant son voyage en Italie, il se révolte contre elle sous les traits de Goetz, Prométhée et Faust, sous ceux de Méphistophélès il déverse sur elle sa moquerie la plus amère. Tantôt, par contre, il la traite de façon amicale, il « se fait » à elle, comme dans la plupart de ses douces *Xénies* et dans de nombreux écrits en prose, il la fête comme dans les *Mascarades*, bien mieux, il la défend contre le mouvement historique qui l'assiège, comme notamment dans tous les ouvrages où il lui arrive de parler de la Révolution française. Ce ne sont pas seulement quelques aspects de la vie allemande qu'apprécie Goethe à l'encontre d'autres qui lui répugnent. Plus souvent, ce sont des états d'esprit différents par lesquels il passe; c'est en lui une lutte continuelle entre le poète génial que dégoûte la *misère*<sup>1</sup> de son entourage et le fils circonspect de M. le conseiller de Francfort ou le conseiller privé de Weimar qui se voit obligé de conclure un armistice avec elle et de s'y habituer. C'est ainsi que Goethe est tantôt colossal, tantôt puéril; tantôt un génie altier, moqueur, qui méprise le monde, tantôt un philistin précautionneux, satisfait, étroit. Goethe lui-même fut incapable de vaincre la *misère* allemande; c'est elle au contraire qui l'a vaincu, et cette victoire de la *misère* sur le plus grand des Allemands est la meilleure preuve qu'on ne saurait aucunement en venir à bout « de l'intérieur ». Goethe était trop universel, d'une nature trop active, il était trop charnel pour chercher, comme Schiller, le salut contre la *misère* dans une fuite vers l'idéal de Kant; il était trop clairvoyant pour ne pas voir que cette fuite se réduisait finalement à troquer la *misère* de la platitude contre la *misère* de l'emphase. Son tempérament, ses forces, toute la direction de son esprit le destinaient à la vie pratique, et la vie pratique qu'il trouvait devant lui était misérable. Dans ce dilemme : exister dans un monde qu'il ne pouvait que mépriser, et être néanmoins enchaîné à ce monde comme

---

1. En français dans le texte.



au seul où il pouvait manifester son activité, c'est dans ce dilemme que Goëthe s'est trouvé continuellement, et plus il vieillissait, plus le poète formidable, de *guerre lasse*<sup>1</sup>, s'effaçait derrière le ministre insignifiant de Weimar. Nous ne reprochons pas à Goëthe, à la façon de Bœrne<sup>2</sup> et de Menzel<sup>3</sup>, de n'avoir pas été un libéral, mais d'avoir pu être parfois aussi un philistin ; non pas d'avoir été incapable d'aucun enthousiasme pour la liberté allemande, mais d'avoir sacrifié son sens esthétique plus juste, qui parfois se manifestait, à sa crainte de petit bourgeois devant tout mouvement historique important de l'époque ; non pas d'avoir été un courtisan, mais d'avoir pu, à une époque où Napoléon nettoyait les grandes écuries d'Angias allemandes, s'occuper, avec un sérieux solennel, des affaires minuscules et des *menus plaisirs*<sup>1</sup> d'une des cours allemandes les plus minuscules. Nous ne lui faisons pas, en général, de reproches d'un point de vue moral ou d'un point de vue de parti, mais tout au plus d'un point de vue esthétique et historique ; nous ne mesurons pas Goëthe ni à une échelle morale, ni à une échelle politique, ni à une échelle « humaine ». Nous ne pouvons nous attarder à analyser les rapports de Goëthe avec toute son époque, avec ses précurseurs littéraires et ses contemporains, ni son évolution, ni son attitude dans la vie. Nous nous bornons donc simplement à constater le fait.

ENGELS : « Karl Grün : Sur Goëthe du point de vue humain », *Œuvres*, t. VI, p. 56-58. (Edit. all.)

---

1. En français dans le texte.

2. BŒRNE Louis (1786-1837). — Publiciste démocrate allemand, vint en 1819 chercher en France un refuge contre les persécutions. Il fut à Paris longtemps l'ami de Heine. Ses œuvres : *Tableaux de Paris*, *Lettres sur Paris* obtinrent un grand succès auprès des démocrates français et allemands.

3. MENZEL Wolfgang (1793-1873). — Ecrivain et critique allemand Abandonne, à partir de 1826, les idées libérales de sa jeunesse et passe au conservatisme.



## 24

## Goethe vu par Grün.

## I

L'« homme » a raison <sup>1</sup>. Il n'est pas fait pour les aventures galantes avec de belles femmes, il n'a jamais spéculé sur la séduction ni sur l'adultère, il n'est pas un « libertin », mais un homme de conscience, un petit bourgeois allemand rempli d'honneur et de vertu. Il est

*le marchand pacifique  
Fumant sa pipe au fond de sa boutique!  
Il craint sa femme et son ton arrogant;  
De la maison il lui laisse l'empire,  
Au moindre signe obéit sans mot dire,  
Et vit ainsi, cocu, battu, content.*

PARNY <sup>2</sup>: *Goddam!* chant troisième <sup>3</sup>.

Il nous faut faire encore une remarque. Si dans les lignes précédentes nous avons considéré Goethe d'un côté seulement, la faute en revient à Monsieur Grün. Il ne représente nullement Goethe de son côté colossal. Sur toutes les choses où Goethe fut véritablement grand et génial, il glisse rapidement, comme sur les élégies romaines du « libertin » Goethe, ou bien il déverse sur elles un large torrent de banalités qui prouve seulement que sur ce sujet il ne sait rien dire. Par contre, il recherche, avec un zèle qui ne lui est pas habituel, tout ce qu'il y a de philistin, de petit-bourgeois, de mesquin, il le réunit, il l'exagère selon toutes les règles littéraires et se réjouit chaque fois qu'il peut appuyer sa propre stupidité sur l'autorité de Goethe que, pour comble, il déforme souvent.

...L'apologie de Monsieur Grün, le chaleureux remerciement qu'il balbutie à l'adresse de Goethe pour chaque expression de l'esprit philistin, voilà la vengeance la plus amère que

1. Engels ridiculise Grün qui, à propos du roman de Goethe : *Les Affinités électives*, proclame que Goethe n'a rien d'un libertin.

2. PARNY Evariste (1753-1814). — Poète français, né à la Réunion, auteur des *Elégies* et de la *Guerre des dieux*, où il tourne en dérision le christianisme. Il appartient à cette noblesse libérale, sceptique et frondeuse, acquise aux idées nouvelles, qui annonce l'approche de la Révolution. Les vers cités par Engels le sont en français.

3. PARNY : *Œuvres complètes*, t. II, p. 172. Paris 1831.



l'histoire outragée pouvait faire subir au plus grand poète allemand.

ENGELS : « Karl Grün : Sur Goethe du point de vue humain ». *Œuvres*, t. VI, p. 69-71. (Edit. all.)

## II

A propos<sup>1</sup> de Grün, — je vais remanier l'article sur le *Goethe* de Grün, le réduire à une demi-feuille ou à trois quarts de feuille et le mettre au point pour notre publication, si cela te convient ; réponds-moi bientôt là-dessus. Le livre est par trop caractéristique. Grün célèbre toutes les idées de *philistin* de Goethe comme idées *humaines*, il fait de Goethe, Francfortois et *fonctionnaire*, l'« homme vrai », tandis qu'il néglige ou salit même tout ce qu'il y a en lui de colossal et de génial. A tel point que ce livre prouve de la façon la plus brillante que *l'homme = le petit bourgeois allemand*.

ENGELS : Lettre à Marx du 15 janvier 1847. *Œuvres, Correspondance*, t. I, p. 65. Edit. all. *Correspondance*, t. I, p. 99-100. Edit. Costes.

*Dans son Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande, paru en 1888, Engels expose les rapports entre le marxisme et la philosophie hégélienne.*

*Le premier chapitre est consacré à l'évolution de la pensée allemande de Hegel à Feuerbach. Engels indique, en particulier, la contradiction profonde entre le système idéaliste de Hegel à tendance conservatrice et sa méthode dialectique révolutionnaire.*

---

1. En français dans le texte.



## 25

**Les contradictions de Goethe.**

Les nécessités intérieures du système suffisent, par conséquent, pour expliquer comment on a pu aboutir à une conclusion politique très modérée au moyen d'une méthode de pensée profondément révolutionnaire. La forme spécifique de cette conclusion provient d'ailleurs du fait que Hegel était allemand, et qu'il portait derrière la tête, tout comme son contemporain Goethe, un morceau de natte de philistin. Goethe comme Hegel étaient, chacun dans son genre, des Zeus olympiens, mais ni l'un ni l'autre ne dépouillèrent complètement le philistin allemand.

ENGELS : *Ludwig Feuerbach*, p. 20. Verlag für Literatur und Politik. (Edit. all.)

MARX-ENGELS : *Etudes philosophiques*, p. 15-16. E.S.I.

*Durant son séjour à Paris, Marx écrit, en 1844, de nombreuses études sur des sujets philosophiques et économiques, demeurées à l'état de manuscrits fragmentaires.*

*Pour la première fois, Marx aborde les problèmes économiques et il le fait d'un point de vue matérialiste.*

*Dans son étude : l'Argent, il montre, sous le régime de la propriété privée, la toute-puissance de l'argent et ses conséquences sociales : l'exploitation et la dégradation des hommes.*

## 26

**Shakespeare et Goethe sur l'argent.**

Shakespeare décrit très bien la nature de l'argent. Pour le comprendre, commençons d'abord par l'explication du passage de Goethe <sup>1</sup>.

1. Marx fait allusion à deux passages de *Faust* et de *Timon d'Athènes* qu'il a cités plus haut.



Ce qui existe pour moi par l'argent, ce que je peux payer, c'est-à-dire ce que l'argent peut acheter, je le suis, moi, le possesseur de l'argent même. Aussi grande est la force de l'argent, aussi grande est ma force. Les vertus de l'argent sont mes vertus et ma puissance, — celles de son possesseur. Ce que je suis et ce que je *peux* n'est donc aucunement déterminé par mon individu. Je suis laid, mais je peux m'acheter la femme *la plus belle*. Donc, je ne suis pas *laid*, car l'effet de la *laidetur*, sa force repoussante, est annihilé par l'argent. Je suis — mon individu est — *boiteux*, mais l'argent me procure 24 pieds ; je ne suis donc pas *boiteux* ; je suis un homme mauvais, malhonnête, sans conscience, sans esprit, mais l'argent est honoré, donc son possesseur l'est également. L'argent est le plus grand bien, donc son possesseur est bon ; l'argent m'épargne d'ailleurs la peine d'être malhonnête ; je suis donc présumé être honnête ; je suis *dépourvu d'esprit*, mais l'argent est le véritable esprit de toutes choses, comment son possesseur serait-il dépourvu d'esprit ? Et puis, il peut s'acheter des gens spirituels, et celui qui tient les gens spirituels, n'est-il pas plus spirituel que le plus spirituel ? Moi, qui, grâce à l'argent, peux *tout ce à quoi* aspire un cœur humain, n'ai-je pas en ma possession toutes les richesses humaines ? Mon argent ne transforme-t-il pas toutes mes insuffisances en leur contraire ?

Si l'argent est le lien qui m'attache à la vie humaine, à la société, à la nature et à l'homme, l'argent n'est-il pas le lien de tous les liens ? Ne peut-il dénouer et nouer tous les liens ? N'est-il point, par conséquent, en même temps la source générale de toute division ? Il est la véritable *monnaie divisionnaire*, ainsi que le véritable *moyen de liaison*, la force galvanochimique de la société.

Shakespeare relève surtout deux particularités de l'argent :

1. Il est la divinité visible, la transformation de toutes les vertus humaines et naturelles en leur contraire, la confusion et la falsification générales des choses ; il réconcilie les inconciliables ;

2. Il est la prostituée universelle, l'entremetteur universel des hommes et des peuples.



## 27

L'amour chevaleresque  
et le mariage bourgeois dans la littérature.

La première forme qui apparaisse historiquement de l'amour sexuel en tant que passion, passion dévolue à tout être humain (au moins des classes dirigeantes), en tant que forme supérieure de l'instinct sexuel, — ce qui constitue précisément son caractère spécifique, — cette première forme, l'amour chevaleresque du moyen âge, ne fut pas du tout un amour conjugal. Bien au contraire. Dans sa physionomie classique, chez les Provençaux, elle vogue à pleines voiles vers l'adultère et c'est lui qu'exaltent leurs poètes. La fleur des poèmes d'amour provençaux, ce sont les *Albas*<sup>1</sup>, en allemand les *Tagelieder*<sup>2</sup>. Ces poèmes dépeignent, avec des couleurs ardentes, comment le chevalier est couché dans le lit auprès de sa belle — la femme d'un autre — tandis que dehors se tient celui qui fait le guet et qui l'appelle dès que la première aube (*alba*) se lève, afin qu'il puisse s'échapper sans être vu; la scène de la séparation forme alors le point culminant du poème. Les Français du Nord, de même que nos braves Allemands, adoptèrent ce genre poétique avec la manière d'amour chevaleresque qui y correspondait, et notre vieux Wolfram von Eschenbach<sup>3</sup> a laissé sur ce thème attrayant trois magnifiques *Tagelieder* que je préfère à ses trois longs poèmes héroïques.

Le mariage bourgeois, de nos jours, est de deux sortes. Dans les pays catholiques, ce sont, comme auparavant, les parents qui procurent au jeune fils de bourgeois la femme qu'il lui faut, et la conséquence naturelle de cela, c'est que se déploie pleinement la contradiction qu'enferme la monogamie: exubérance de l'hétairisme du côté de l'homme, exubérance de l'adultère du côté de la femme. L'Eglise catholique n'a sans doute aboli le divorce que parce qu'elle s'est convaincue que, contre l'adultère comme contre la mort, il ne croît pas d'herbe

---

1. Aubades.

2. Chants du matin.

3. Wolfram von ESCHENBACH. — Auteur des trois poèmes héroïques : *Parzival*, *Wilhelm von Oranse* et *Titurel*. Avec lui la poésie chevaleresque atteint en Allemagne son point culminant au début du XIII<sup>e</sup> siècle.



curative. Dans les pays protestants, au contraire, il est de règle que l'on accorde au fils de bourgeois plus ou moins de liberté pour se chercher une femme de sa classe; il en résulte qu'une certaine dose d'amour peut exister dans le mariage et que, par convenance, elle est toujours supposée, ce qui répond bien à l'hypocrisie protestante. Ici l'hétaïrisme de l'homme est moins poussé et l'adultère de la femme y est moins la règle. Mais comme dans toute espèce de mariage les êtres humains restent ce qu'ils étaient avant de se marier, et comme les bourgeois des pays protestants sont pour la plupart des philistins, cette monogamie protestante n'aboutit, dans la moyenne des cas les plus favorables, qu'à la mise en commun d'un ennui de plomb que l'on désigne sous le nom de bonheur domestique. Le meilleur miroir de ces deux méthodes de mariage est le roman, le roman français pour la manière catholique, le roman allemand pour la manière protestante. Dans chacun des deux, l'homme « gagne son lot » : dans le roman allemand, pour le garçon, la jeune fille; dans le roman français, pour le mari, les cornes. Lequel des deux est le plus attrapé? La question reste ouverte. C'est pourquoi aussi l'ennui du roman allemand inspire aux bourgeois français la même horreur qu'au philistin allemand l'« immoralité » du roman français. Dans ces derniers temps<sup>1</sup> toutefois, depuis que « Berlin devient une capitale mondiale », le roman allemand commence à pousser des incursions un peu moins timides dans l'hétaïrisme et l'adultère, bien connus là-bas depuis bien longtemps.

ENGELS : *l'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat*, p. 55-57. Ring Verlag, Zurich. (Edit. all.)

Edit. Costes, p. 72-74.

## 28

### La comédie, dernière phase d'une forme historique.

L'histoire ne fait rien à moitié, et elle traverse beaucoup de phases quand elle veut conduire une vieille forme sociale

1. Vers 1880.



au tombeau. La dernière phase d'une forme historique, c'est sa comédie. Les dieux de la Grèce, une première fois tragiquement blessés à mort dans le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle, eurent à subir une seconde mort comique dans les *Dialogues* de Lucien<sup>1</sup>. Pourquoi cette marche de l'histoire? Pour que l'humanité se sépare *joyeusement* de son passé.

MARX : *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel. Œuvres*, t. I, p. 611. (Edit. all.)

MARX : *Œuvres philosophiques*, t. I, p. 90-91.

*Au lendemain du coup d'Etat de Louis-Napoléon Bonaparte, Marx commence un article, destiné à une revue de son ami Weydemeyer où il analyse les événements qui viennent de se produire. Le 18-Brumaire de Louis Bonaparte (1852), tableau de la France au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, démasque impitoyablement les illusions démocratiques et petites-bourgeoises. Les pages fameuses du début montrent comment, au cours de l'histoire, les forces sociales de l'avenir se dégagent du passé en se servant des traditions littéraires et artistiques.*

## 29

### Utilisation des vieilles formes artistiques et littéraires pour les luttes nouvelles.

Hegel fait quelque part cette remarque que tous les grands événements et personnages historiques se répètent pour ainsi dire deux fois. Il a oublié d'ajouter : la première fois comme

---

1. LUCIEN, écrivain et philosophe grec du I<sup>er</sup> siècle, auteur des *Dialogues des morts* et *De la Manière d'écrire l'histoire*. Son scepticisme et son ironie expriment la décadence de la civilisation antique.



tragédie, la seconde fois comme farce. Caussidière<sup>1</sup> pour Danton, Louis Blanc<sup>2</sup> pour Robespierre, la Montagne de 1848 à 1851 pour la Montagne de 1793 à 1795, le neveu pour l'oncle. Et nous constatons la même caricature dans les circonstances où parut la deuxième édition du 18-Brumaire.

Les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas arbitrairement, dans les conditions choisies par eux, mais dans des conditions directement données et héritées du passé. La tradition de toutes les générations mortes pèse d'un poids très lourd sur le cerveau des vivants. Et même quand ils semblent occupés à se transformer eux-mêmes et à transformer les choses, à créer de l'inédit, c'est précisément à ces époques de crise révolutionnaire qu'ils évoquent craintivement les esprits du passé, qu'ils leur empruntent leurs noms, leurs mots d'ordre, leurs costumes, pour apparaître sur la nouvelle scène de l'histoire sous ce déguisement respectable et avec ce langage emprunté. C'est ainsi que Luther prit le masque de l'apôtre Paul, que la Révolution de 1789 à 1814 se drapa successivement dans le costume de la République romaine, puis dans celui de l'Empire romain, et que la Révolution de 1848 ne sut rien faire de mieux que de parodier tantôt 1789, tantôt la tradition révolutionnaire de 1793 à 1795. C'est ainsi que le débutant qui apprend une nouvelle langue la retraduit toujours dans sa langue maternelle, mais il ne réussit à s'assimiler l'esprit de cette nouvelle langue et à s'en servir librement que quand il arrive à la manier sans se rappeler sa langue maternelle, et qu'il parvient même à oublier cette dernière.

L'examen de ces conjurations des morts de l'histoire révèle immédiatement une différence éclatante. Camille Desmoulins, Danton, Robespierre, Saint-Just, Napoléon, les héros, de même que les partis et la masse de la vieille Révolution française, accomplirent dans le costume romain et en se servant d'une phraséologie romaine, la tâche de leur époque, à savoir la libération et l'instauration de la société *bourgeoise* moderne. Les uns brisèrent en morceaux les institutions féodales et coupè-

---

1. CAUSSIDIÈRE Marc (1809-1861). — Homme politique. Ancien artisan lyonnais. Participa à l'insurrection lyonnaise d'avril 1834 et à celles de février et de juin 1848.

2. BLANC Louis (1811-1882). — Ecrivain, historien petit-bourgeois. Partisan de réformes sociales réalisées dans le cadre de la démocratie bourgeoise, il réprouve l'insurrection de juin 1848, comme il condamne plus tard la Commune de Paris.



rent les têtes féodales, qui avaient poussé sur ces institutions. L'autre, Napoléon, créa à l'intérieur de la France les conditions grâce auxquelles on pouvait désormais développer la libre concurrence, exploiter la propriété parcellaire du sol et utiliser les forces productives industrielles libérées de la nation, tandis qu'à l'extérieur, il balaya partout les institutions féodales, dans la mesure où cela était nécessaire pour créer à la société bourgeoise en France l'entourage dont elle avait besoin sur le continent européen. La nouvelle forme de société une fois établie, disparurent les colosses antédiluviens et, avec eux, la Rome ressuscitée, — les Brutus, les Gracchus, les Publicola, les tribuns, les sénateurs et César lui-même. La société bourgeoise, dans sa sobre réalité, s'était créé ses véritables interprètes et porte-parole dans la personne des Say, des Cousin, des Royer-Collard, des Benjamin Constant et des Guizot; ses véritables capitaines siégeaient derrière les comptoirs, et la « tête de lard » de Louis XVIII était sa tête politique. Complètement absorbée par la production de la richesse et par la lutte pacifique de la concurrence, elle avait oublié que les spectres de l'époque romaine avaient veillé sur son berceau. Mais si peu héroïque que soit la société bourgeoise, l'héroïsme, l'abnégation, la terreur, la guerre civile et les guerres extérieures n'en avaient pas moins été nécessaires pour la mettre au monde. Et ses gladiateurs trouvèrent dans les traditions strictement classiques de la République romaine les idéaux et les formes d'art, les illusions dont ils avaient besoin pour se dissimuler à eux-mêmes le contenu étroitement bourgeois de leurs luttes et pour maintenir leur enthousiasme au niveau de la grande tragédie historique. C'est ainsi qu'à une autre étape de développement, un siècle plus tôt, Cromwell et le peuple anglais avaient emprunté à l'Ancien Testament le langage, les passions et les illusions nécessaires à leur révolution bourgeoise. Lorsque le véritable but fut atteint, c'est-à-dire lorsque fut réalisée la transformation bourgeoise de la société anglaise, Locke <sup>1</sup> évinça Habacuc <sup>2</sup>.

La résurrection des morts, dans ces révolutions, servit par conséquent à magnifier les nouvelles luttes, non à parodier les anciennes, à exagérer dans l'imagination la tâche à accomplir,

1. LOCKE John (1622-1704). — Philosophe sensualiste anglais. Auteur de *l'Essai sur l'entendement humain*. Il exerça une grande influence sur les philosophes français du XVIII<sup>e</sup> siècle, notamment sur Helvétius, Montesquieu et Rousseau.

2. HABACUC (VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.). — Un des douze petits prophètes hébreux.



non à se soustraire à sa solution en se réfugiant dans la réalité, à retrouver l'esprit de la révolution, non à évoquer de nouveau son spectre.

MARX : *le 18-Brumaire de Louis Bonaparte*,  
p. 21-23. Verlag für Literatur und Politik,  
Vienne, 1927. (Edit. all.)  
E.S.I., p. 23-25.

## 30

### Les emprunts du présent au passé.

Tu as démontré que l'approbation du testament romain *originaliter*<sup>1</sup> (et dans la mesure où les conceptions des juristes entrent en considération) repose sur une conception erronée. Mais il ne s'ensuit nullement que le testament dans sa forme *moderne* — quelles qu'aient été les erreurs des juristes modernes dans l'interprétation du droit romain pour mener à bien leurs constructions — soit le testament romain *mal compris*. Sans cela, on pourrait dire que toute acquisition d'une période antérieure, appropriée par une période ultérieure, est l'*ancien mal compris*. Il est certain, par exemple, que les trois unités telles que les conçoivent les auteurs dramatiques sous Louis XIV reposent sur le drame grec mal compris (et sur Aristote qui les a exposées). D'autre part, il est aussi certain qu'ils comprenaient les Grecs de la façon justement qui répondait à leurs propres besoins artistiques, et voilà pourquoi ils s'en tinrent longtemps encore au drame appelé « classique », après que Dacier<sup>2</sup> et d'autres eurent interprété pour eux, de manière exacte, Aristote. Il est également sûr que toutes les Constitutions modernes reposent en grande partie sur la Constitution anglaise *mal comprise* et qu'elles reprennent comme essentiel ce qui apparaît comme une altération de la Constitution anglaise — et ce qui, maintenant encore, n'existe de façon formelle que *per abusum*<sup>3</sup> en Angleterre, — par exemple ce qu'on appelle un *Cabinet* responsable. La forme

1. A l'origine.

2. DACIER André (1657-1722). — Philologue français, traducteur et commentateur d'Horace, d'Aristote, de Sophocle, de Plutarque, etc. Marx fait allusion aux remarques critiques de Dacier sur la *Poétique* d'Aristote (1692).

3. Par abus.



mal comprise est précisément la plus répandue et à un certain degré de développement de la société, applicable à un *use*<sup>1</sup> général.

MARX : Lettre à Lassalle du 28 juillet 1861, dans  
FERDINAND LASSALLE : *Lettres et écrits posthumes*, t. III, p. 375. Stuttgart, 1922. (Edit. all.)

## 31

### Monsieur Dühring fait table rase du passé.

Pour le côté esthétique de l'éducation, Monsieur Dühring aura tout à refaire à neuf. La poésie, telle qu'elle exista jusqu'ici, ne vaut rien pour cela. Là où toute religion est interdite, « l'imagerie mythologique ou religieuse », en honneur chez les poètes anciens, ne saurait plus, cela va sans dire, être tolérée à l'école. Même « le mysticisme poétique que Gœthe, par exemple, a fort cultivé », est à rejeter. Monsieur Dühring devra donc se résoudre à nous fournir lui-même ces chefs-d'œuvre poétiques « qui répondront aux exigences supérieures d'une imagination réconciliée avec la raison » et qui représenteront l'idéal véritable, « la perfection du monde ». Puisse-t-il ne pas nous les faire attendre. La commune économique ne peut conquérir le monde que quand elle marchera au pas de charge de l'alexandrin réconcilié avec la raison.

ENGELS : *le Bouleversement de la science par Monsieur Eugène Dühring*, troisième partie, chap. V, p. 316, Ring Verlag, Zurich 1934. (Edit. all.)  
Edit. Costes, t. III, p. 114-115.

---

1. Usage.



### III. — Contre l'idéalisme petit-bourgeois

#### 1

#### Les écrivains petits-bourgeois.

Il ne faudrait pas partager cette conception bornée que la petite bourgeoisie a pour principe de vouloir faire triompher un intérêt égoïste de classe. Elle croit, au contraire, que les conditions *particulières* de sa libération sont les conditions *générales* en dehors desquelles la société moderne ne peut être sauvée et la lutte des classes évitée. Il ne faut pas s'imaginer non plus que les représentants démocrates sont tous des *shopkeepers*<sup>1</sup> ou qu'ils s'enthousiasment pour ces derniers. Ils peuvent, par leur culture et leur situation personnelle, être séparés d'eux par un abîme. Ce qui en fait les représentants de la petite bourgeoisie, c'est que leur cerveau ne peut dépasser les limites que le petit bourgeois ne dépasse pas lui-même dans sa vie, et que, par conséquent, ils sont théoriquement poussés aux mêmes problèmes et aux mêmes solutions, auxquels leur intérêt matériel et leur situation sociale poussent pratiquement les petits bourgeois. Tel est, d'une façon générale, le rapport qui existe entre les *représentants politiques et littéraires* d'une classe et la classe qu'ils représentent.

MARX: *le 18-Brumaire de Louis Bonaparte*, p. 51-52. Verlag für Literatur und Politik, Vienne, 1927. (Édit. all.)  
E.S.I., p. 57-58.

*Les élections de 1884 avaient été marquées par une progression des social-démocrates. Intellectuels et littérateurs petits-bourgeois, attirés par le succès, venaient nombreux au*

1. Boutiquiers.



socialisme, avec leurs habitudes, leurs goûts et leurs préjugés. Déjà, en 1878, l'ouvrage d'Engels contre Dühring, représentant du socialisme petit-bourgeois, avait suscité les clameurs indignées de ces éléments. Engels ne cessa de les combattre, tournant en dérision les étudiants ratés qui considèrent l'université bourgeoise comme l'École de Saint-Cyr du socialisme, leur donnant droit au grade d'officier dans l'armée révolutionnaire. Engels voit dans cet afflux d'intellectuels et de littérateurs un danger d'opportunisme pour le parti prolétarien.

## 2

### Le Parti ouvrier et les littérateurs.

Toutes ces immondices, nous les devons principalement à Liebknecht<sup>1</sup>, avec sa faiblesse pour les raisonneurs instruits et pour les gens avec des situations bourgeoises, ce par quoi on peut épater le philistin. Il ne résiste pas à un littérateur ou à un marchand qui fait de l'œil au socialisme. Ce sont là justement, en Allemagne, les gens les plus dangereux, et Marx et moi n'avons cessé de les combattre depuis 1845. Puisqu'on les a admis dans le Parti, où ils se poussent partout aux premières places, il faut s'efforcer de les rabaisser sans cesse, parce qu'ils opposent à tout instant leur point de vue petit-bourgeois à celui des masses prolétariennes ou parce qu'ils peuvent falsifier celui-ci. Cependant, je suis convaincu que Liebknecht, quand il faudra vraiment se décider, se rangera à nos côtés et affirmera par-dessus le marché qu'il l'avait toujours dit et que nous l'avions empêché de frapper plus tôt. Il est bon en attendant qu'il ait reçu un petit avertissement.

ENGELS : Lettre à Bebel du 22 juin 1885. MARX-  
ENGELS : *Lettres à A. Bebel, W. Liebknecht,  
K. Kautsky et autres*, t. I, p. 396. (Edit. all.)

---

1. LIEBKNECHT Wilhelm (1826-1900). — Fondateur, avec Auguste Bebel, de l'organisation ouvrière marxiste, connue sous le nom d'Organisation d'Eisenach (congrès d'Eisenach, 1869). Il lutta contre les lassalliens jusqu'à la fusion des deux organisations au congrès de Gotha (1875). De ce compromis sortit la social-démocratie allemande dont il fut l'un des chefs jusqu'à sa mort.



## 3

**Rien n'est assez bon pour les ouvriers.**

Vous qui avez déjà fait réellement quelque chose, vous avez dû certainement remarquer combien petit est le nombre des jeunes littérateurs adhérant au Parti qui se donnent la peine d'étudier l'économie, l'histoire de l'économie et l'histoire du commerce, de l'industrie, de l'agriculture, des formations sociales... On dirait parfois que ces messieurs croient que c'est toujours assez bon pour les ouvriers. Si ces messieurs savaient que Marx considérait que ses meilleures choses n'étaient pas encore assez bonnes pour les ouvriers et qu'il regardait comme un crime d'offrir aux ouvriers quelque chose d'inférieur à tout ce qu'il y a de mieux !...

ENGELS: Lettre à Conrad Schmidt du 5 août 1890.  
(Texte fourni par l'Institut Marx-Engels-Lénine.)

MARX-ENGELS : *Etudes philosophiques*, p. 148-149. E.S.I.

Szeliga (1816-1900), jeune-hégélien du groupe des frères Bauer, avait fait, dans l'*Allgemeine Literaturzeitung* (Berlin, juin 1844), l'éloge des *Mystères de Paris*, roman d'Eugène Sue<sup>1</sup> en dix volumes (1842-1843), qui venait de remporter un immense succès.

Eugène Sue prétendait plonger dans les bas-fonds les plus ténébreux de la société, en révéler les hontes et les crimes, débrider toutes les plaies, découvrir la cause des maux dont souffrait l'humanité. Rodolphe, prince de Gerolstein, rencontre, dans un bouge de Paris, une jeune prostituée, Fleur de Marie, qui n'est autre que sa fille naturelle. Il la défend contre le Chourineur, forçat libéré et souteneur. Puis il

1. SUE Eugène (1804-1857). — Ecrivain et journaliste, auteur de nombreux romans populaires, notamment les *Mystères de Paris* (10 volumes, 1842-1843) et le *Juif errant* (10 volumes, 1844-45). Evolué, à partir de 1840, vers un socialisme sentimental. Elu député en 1850, émigré en Angleterre après le coup d'Etat du 2 décembre.



*s'occupe du relèvement de la prostituée et de la rééducation du souteneur, il fait crever les yeux au « Maître d'école », l'un des persécuteurs de Fleur de Marie, et oblige le notaire, qui l'a dépouillée, à léguer sa fortune à une banque des pauvres. Fleur de Marie, installée par les soins de Rodolphe dans une ferme modèle et confiée à un prêtre, entrera au couvent où elle meurt. La vertu récompensée, le vice puni, la rédemption par le perfectionnement individuel — c'est-à-dire la soumission à l'ordre établi — la charité prêchée aux exploités et la pureté morale aux exploités, voilà l'insipide et niaise pastorale qui devait remédier et mettre fin à la lutte des classes!*

*Dans ce roman de l'idéalisme petit-bourgeois, Szeliga saluait la révélation des mystères de la société et déclarait que la solution philanthropique apportée par Eugène Sue était en réalité une solution « spéculative ».*

*Marx montre ironiquement que « le mystère de la construction spéculative » et les Mystères de Paris s'inspirent des mêmes conceptions générales et des mêmes méthodes. L'esthétique spéculative n'opère qu'avec des abstractions et des mystifications: Eugène Sue, lui aussi, transforme les caractères vivants en allégories et il croit résoudre les antagonismes sociaux par l'affirmation dogmatique de l'honnêteté et de la vertu. Marx s'élève contre les déformations d'Eugène Sue qui donne une image erronée de la vie, étrangère à la réalité, et contre les déformations de Szeliga qui transforme en « mystères » les plus banales vérités.*

## 4

### Falsification des types et des rapports sociaux.

De son métier, le Chourineur était boucher. Diverses colisions font de cet enfant de la nature aux instincts violents, un assassin. Rodolphe le rencontre par hasard, juste à l'instant où il maltraite Fleur de Marie. Rodolphe applique à l'habile bretteur quelques coups de poings magistraux et imposants sur la tête. Rodolphe s'assure ainsi le respect du Chourineur. Plus tard, à la taverne des escarpes, le bon naturel du Chourineur se révèle. Rodolphe lui dit : « Tu as toujours du cœur et de l'honneur! ». Il lui insuffle par ces mots le respect de soi-même. Le Chourineur est amendé ou, pour parler comme Monsieur Szeliga, transformé en un « être moral ». Rodolphe le prend sous sa protection. Suivons la nouvelle éducation du Chourineur dirigée par Rodolphe.



*Premier stade.* La première leçon que reçoit le Chourineur est une leçon d'hypocrisie, de perfidie, de trahison et de *dissimulation*. Rodolphe utilise le Chourineur moralisé tout à fait comme *Vidocq* utilisait les criminels après les avoir moralisés : il en fait un *mouchard*<sup>1</sup> et un *agent provocateur*<sup>1</sup>. Il lui conseille d'avoir l'air devant le Maître d'école<sup>2</sup> d'avoir changé de principes, de proposer au Maître d'école un coup à faire et de l'attirer ainsi dans un piège tendu par Rodolphe. Le Chourineur a l'impression qu'on veut abuser de lui pour une farce<sup>1</sup>. Il proteste contre la proposition de jouer le rôle du *mouchard* et de l'*agent provocateur*. Rodolphe persuade aisément cet enfant de la nature, par la « pure » *casuistique* de la critique critique, qu'un mauvais coup n'est pas un mauvais coup quand on le fait pour des raisons « bonnes et morales ». *Agent provocateur*, le Chourineur, sous les dehors de la camaraderie et de la confiance, pousse son ancien compagnon à sa perte. Pour la première fois de sa vie, il commet une *infamie*.

*Deuxième stade.* Nous retrouvons le Chourineur comme *garde-malade*<sup>1</sup> de Rodolphe qu'il a sauvé de la mort.

Le Chourineur est devenu un être *moral tellement convenable* que, quand David, le docteur nègre, lui propose de s'asseoir sur le plancher, il refuse, de peur de salir le tapis. Il est en même temps trop *timide* pour s'asseoir sur une chaise. Il renverse d'abord la chaise le dossier par terre, et s'assied ensuite sur les pieds antérieurs de la chaise. Il ne manque pas de s'excuser toutes les fois qu'il appelle Monsieur Rodolphe, à qui il a sauvé la vie, son « ami » ou *Monsieur* au lieu de *Monsieur*<sup>1</sup>.

Dressage merveilleux de l'enfant brutal de la nature ! Le Chourineur nous fait connaître le mystère le plus intime de sa transformation critique quand il avoue à Rodolphe qu'il éprouve pour lui l'*attachement*<sup>1</sup> d'un *bouledogue* pour son maître. « Je me sens pour vous comme qui dirait l'*attachement* d'un *bouledogue* pour son maître<sup>1</sup> ». L'ancien boucher s'est changé en chien. A partir de ce moment, toutes ses qualités vont se réduire à la qualité du chien, le pur *dévouement*<sup>1</sup> à son maître. Son indépendance, son individualité vont complètement disparaître. Mais à l'exemple des mauvais peintres qui sont obligés de munir leur tableau d'une étiquette pour dire ce qu'il

1. En français dans le texte.

2. Bandit échappé du bagne, qui s'est défiguré pour se rendre méconnaissable.



signifie, Eugène Sue mettra dans la bouche du *bouledogue*<sup>1</sup> le Chourineur une étiquette avec cette protestation perpétuelle : « Les deux mots : tu as du cœur et de l'honneur, ont fait de moi un *homme*. » Jusqu'à son dernier souffle, le Chourineur trouvera le mobile de ses actes non dans son individualité humaine, mais sur cette étiquette. Comme preuve de son amendement moral il fera de multiples réflexions sur sa propre excellence et sur la perversité d'autres individus, et toutes les fois qu'il lance des aphorismes moraux, Rodolphe lui dira : « J'aime t'entendre *parler ainsi*. » Le Chourineur n'est pas devenu un bouledogue ordinaire, mais un *bouledogue moral*.

*Troisième stade.* Nous avons déjà admiré la *distinction petite-bourgeoise* qui a remplacé le sans-gêne *grossier*, mais *hardi* du Chourineur. Nous apprenons maintenant que, comme il convient à un « *être moral* », il s'est assimilé la démarche et le maintien du *petit bourgeois*.

« *A le voir marcher... on l'eût pris pour le bourgeois le plus inoffensif du monde*<sup>1</sup>. »

Le contenu que Rodolphe donne à cette vie réformée suivant les principes de la critique est plus triste encore que la forme. Il expédie le Chourineur en Afrique pour « donner en spectacle au monde incrédule l'exemple vivant et salutaire du repentir ». Ce n'est plus sa propre nature humaine que le Chourineur représentera désormais, mais un dogme chrétien.

*Quatrième stade.* La métamorphose critico-morale a fait du Chourineur un homme calme, prudent, qui établit sa conduite selon les règles de la crainte et de l'expérience.

« *Le Chourineur* », nous apprend Murph qui, dans son indiscrete simplicité, vend toujours la mèche, « *n'a pas dit un mot de l'exécution du Maître d'école, de peur de se trouver compromis*<sup>1</sup> ».

Le Chourineur sait donc que l'exécution du *Maître d'école* fut un acte contraire à la loi. Il n'en souffle mot, de peur de se compromettre. *Sage Chourineur!*

*Cinquième stade.* Le Chourineur a poussé assez loin sa métamorphose morale pour prendre conscience de son attitude *de chien*, sous une forme civilisée, à l'égard de Rodolphe. Il dit à *Germain*, après l'avoir arraché à la mort :

« J'ai un protecteur qui est pour moi ce que le bon Dieu est pour les bons prêtres...; c'est à se jeter à genoux devant lui. » Et, dans sa pensée, il est agenouillé devant son Dieu. « Oui, continue-t-il en s'adressant à *Germain*, Monsieur Ro-

1. En français dans le texte.



dolphe vous protège. Quand je dis monsieur... c'est Monseigneur... que je devrais dire..., mais j'ai l'habitude de l'appeler Monsieur Rodolphe, et il me le permet. »

« Splendide réveil et épanouissement! », s'écrie Szeliga dans une extase critique!

*Sixième stade.* Le Chourineur termine dignement sa carrière de pur *dévouement*<sup>1</sup> et son rôle de bouledogue moral, en se faisant finalement transpercer à mort pour Monseigneur. A l'instant où le Squelette menace le prince de son couteau, le Chourineur arrête le bras de l'assassin. Le Squelette le traverse de son couteau. Mais, au moment de mourir, le Chourineur dit à Rodolphe: « J'avais raison de dire qu'un ver de terre [un bouledogue<sup>2</sup>] comme moi pouvait être quelquefois utile à un grand seigneur comme vous. »

A cette déclaration digne d'un chien, qui résume tout le cours de la vie critique du Chourineur en une *seule* épigramme, l'étiquette qu'il a dans la bouche ajoute :

« Nous sommes quittes, Monsieur Rodolphe. Vous m'avez dit que j'avais du cœur et de l'honneur. »

Et monsieur Szeliga de s'écrier de toutes ses forces : « Quel mérite pour Rodolphe d'avoir rendu le Chourineur à l'humanité (?) ! »

MARX : *la Sainte Famille, Œuvres*, t. III, p. 340-343. (Edit. all.)

*Œuvres philosophiques*, t. III, p. 40-45. Edit. Costes, 1928.

## 5

### L'idéalisation bourgeoise des types.

Le mystère de la Rigolette *non* spéculative, Eugène Sue le fait énoncer par Murph. Elle est « une fort jolie *grisette*<sup>1</sup> ». Eugène Sue a peint en elle le caractère aimable, humain de la grisette parisienne. Mais, par dévotion pour la bourgeoisie et par une emphase qui lui est particulière, il lui a fallu idéaliser la grisette *au point de vue moral*. Il lui a fallu briser le point saillant dans la vie et le caractère de Rigolette : son mépris du mariage légal, ses relations naïves avec l'*étudiant*<sup>1</sup> ou l'*ouvrier*<sup>1</sup>. C'est précisément par ces relations qu'elle forme un contraste vraiment humain avec l'épouse hypocrite, au cœur

1. En français dans le texte.

2. Mot ajouté par Marx au texte de Sue.



fermé et égoïste, du bourgeois, avec tout le milieu bourgeois, c'est-à-dire avec tout le milieu officiel.

MARX: *la Sainte Famille*, Œuvres t. III, p. 247-248. (Edit. all.)

Œuvres philosophiques, t. II, p. 134. Edit. Costes.

## 6

### Abstraction et réalité.

Si jusqu'ici Monsieur Szeliga a dissous les rapports réels, comme, par exemple, le droit et la civilisation, dans la catégorie du mystère et a, de cette façon, fait « du mystère » la substance, il s'élève maintenant seulement à la hauteur vraiment spéculative, *hégélienne*, et transforme « le mystère » en un sujet autonome qui *s'incarne* dans des conditions et des personnes réelles et qui se manifeste dans des comtesses, des marquises, des grisettes, des portiers, des notaires, des charlatans, ainsi que par des intrigues d'amour, des bals, des portes de bois, etc. Après avoir tiré du monde réel cette catégorie, « le mystère », il tire de cette catégorie le monde réel.

MARX: *la Sainte Famille*, Œuvres, t. III, p. 231. (Edit. all.)

Œuvres philosophiques, t. II, p. 105. Edit. Costes.

*Le mouvement de la Jeune Allemagne, qui se développa surtout de 1831 à 1835, groupait des écrivains — Karl Gutzkow (1811-1878), Henri Laube (1806-1884), Théodore Mundt (1808-1861), Ludolf Wienbarg (1802-1872) — qui reprochaient au romantisme d'opposer l'art à la vie et d'idéaliser le passé: eux se targuaient de traduire dans leurs œuvres les aspirations nouvelles de leur époque et prétendaient transformer la société par la littérature.*

*Les écrivains de la Jeune Allemagne se réclamaient de Bérne, démocrate et républicain allemand, et d'Henri Heine, alors dans toute sa ferveur saint-simonienne.*

*Ce mouvement littéraire, d'un éclat tout superficiel, s'appuyait sur la bourgeoisie libérale allemande, impatiente*



*d'acquérir une importance politique et sociale en rapport avec le rôle économique qu'elle commençait à jouer. Mais, aussi hésitant, aussi faible, aussi timoré que la classe dont il était l'émanation, ce mouvement, qui avait fulminé contre le despotisme et la réaction et vibré aux idées venues de France, s'effondra à la première menace du gouvernement prussien. Les interdictions de vente par le Landtag unifié, les poursuites judiciaires et les condamnations, éteignirent vite ce beau feu. Le 1<sup>er</sup> janvier 1836, par la plume de Laube (« Programme » de la Gazette de minuit), la Jeune Allemagne déclarait que la littérature ne devait pas servir à des fins politiques!*

*Du 25 octobre 1851 au 22 décembre 1852 parurent en anglais, sous la signature de Marx, dans la New-York Tribune, journal démocratique bourgeois d'Amérique, vingt articles d'Engels, réunis plus tard en volume sous le titre: Révolution et contre-révolution en Allemagne.*

*Dans le deuxième article de cette série, Engels décrit les rapports sociaux et les luttes politiques en Prusse à la veille de la révolution de 1848.*

## 7

### La « Jeune Allemagne ».

La littérature allemande, elle aussi, subissait l'influence de l'excitation politique que les événements de 1830 avaient répandue dans toute l'Europe. Un constitutionnalisme mal assimilé, voire un républicanisme moins assimilé encore, voilà ce que prêchaient presque tous les écrivains de l'époque. Ce fut plus ou moins la mode, surtout parmi les littérateurs de second plan, de suppléer à la médiocrité de leurs productions par des allusions politiques, certaines d'attirer l'attention. La poésie, le roman, la critique, le drame, en un mot toute la production littéraire, étaient remplis jusqu'au bord de ce qu'on appelait la « tendance », c'est-à-dire manifestait plus ou moins timidement un esprit d'opposition<sup>1</sup>. Et pour mettre

1. C'est la même pensée qu'Engels aurait exprimée au sujet de Jules Vallès dans une lettre à Bernstein du 17 août 1884. N'ayant pas retrouvé, malgré nos recherches à l'Institut Marx-Engels-Lénine, le passage en question, nous le reproduisons à titre indicatif.

« Il n'y a pas lieu que vous fassiez tant de compliments à Vallès. C'est un lamentable phraseur littéraire, ou plutôt littéaturisant, qui ne représente absolument rien par lui-même, qui, faute de talent, est passé aux plus extrémistes et est devenu un écrivain « tendancieux » pour placer de cette manière sa mauvaise littérature. »



le comble à cette confusion des idées qui régnait en Allemagne après 1830, il se mêlait à ces éléments d'opposition politique des réminiscences universitaires mal assimilées de philosophie allemande et des bribes mal comprises de socialisme français, particulièrement de saint-simonisme, et la clique d'écrivains qui dissertaient sur ce fouillis d'idées hétérogènes, s'intitulait présomptueusement la « Jeune Allemagne » ou l'« Ecole moderne ». Depuis lors, ils se sont repentis de leurs péchés de jeunesse, mais ils n'ont pas amélioré leur style.

ENGELS : « L'Etat prussien », *New-York Tribune* du 28 octobre 1851.

ENGELS : *Révolution et contre-révolution en Allemagne*, p. 23-24. E.S.I., 1935.

*Les nombreux poètes du « vrai » socialisme, qui a joué un rôle en Allemagne jusqu'en 1848, voulaient résoudre le problème social par la « rééducation » des capitalistes et leur transformation en « philanthropes socialistes », tout le mal venant, selon eux, de la mauvaise volonté des riches et du caractère immoral de l'argent. De là leurs appels pathétiques et interminables aux industriels et aux financiers qu'ils supplient « d'avoir pitié du pauvre ». L'incompréhension des conditions économiques et sociales et un idéalisme petit-bourgeois les poussent à verser dans l'idylle sentimentale et l'utopie réactionnaire, à exalter les vertus de la famille, les mœurs patriarcales et villageoises, le mode de production artisanal.*

*Contre le livre de Beck<sup>1</sup>, Lieder vom armen Mann<sup>2</sup>, Engels publie dans la Deutsche Brüsseler Zeitung deux feuillets, les 12 et 16 septembre 1847.*

## 8

### La poésie du « vrai » socialisme.

Les *Chants du pauvre* commencent par un chant à une maison riche.

1. BECK Karl (1817-1879). — Poète social, l'un des représentants les plus typiques du « vrai » socialisme.

2. *Chants du pauvre*.



*A la maison Rothschild.*

Pour éviter tout malentendu, le poète appelle Dieu « SEIGNEUR » et la maison Rothschild *Seigneur*.

Dès le début, il exprime cette illusion petite-bourgeois, à savoir que l'or « règne selon les caprices des Rothschild » ; illusion qui entraîne toute une série de fausses conceptions sur le pouvoir de la maison Rothschild.

Ce n'est pas l'abolition du pouvoir réel des Rothschild, des rapports sociaux sur lesquels il repose qu'exige le poète ; il souhaite seulement un exercice humain de ce pouvoir. Il déplore que les banquiers ne soient pas des philanthropes socialistes, des rêveurs, des bienfaiteurs de l'humanité, mais simplement des banquiers. Beck chante la lâche *misère*<sup>1</sup> petite-bourgeoise, le « pauvre », le *pauvre honteux*<sup>1</sup> avec ses désirs pauvres, pieux et inconséquents, le « petit homme » sous toutes ses formes, non le prolétaire fier, menaçant et révolutionnaire. Les menaces et les reproches que Beck profère contre la maison Rothschild agissent sur le lecteur, malgré toutes les bonnes intentions de l'auteur, de façon plus burlesque encore qu'un sermon de capucin. Ils viennent d'une illusion puéride sur le pouvoir des Rothschild, d'une ignorance complète de la liaison entre ce pouvoir et les rapports existants, d'une erreur profonde sur les moyens que les Rothschild doivent employer pour devenir une puissance et pour le demeurer. La pusillanimité et l'incompréhension, une sentimentalité de femme, une médiocrité petite-bourgeoise piteuse, plate et insipide, telles sont les muses de cette lyre qui s'efforcent en vain de paraître terribles. Elles ne sont que ridicules.

...L'apothéose de Laffitte<sup>2</sup> que Beck oppose à Rothschild révèle jusqu'à quel point Beck reste prisonnier des illusions petites-bourgeoises :

*Dicht rankt sich an deine beneideten Hallen  
Ein heiliggesprochenes Bürgerhaus*<sup>3</sup>,

c'est-à-dire la maison de Laffitte. Le petit bourgeois enthousiasmé est fier du caractère bourgeois de sa maison en face du palais envié qu'est l'hôtel Rothschild. Son idéal, le Laffitte de son imagination, doit naturellement vivre dans de modestes conditions bourgeoises : l'hôtel Laffitte se ratatine jusqu'aux

1. En français dans le texte.

2. LAFFITTE Jacques (1767-1844). — Banquier libéral, joua un rôle de premier plan lors de la révolution de juillet 1830. Avec son ministère 1830-1831, c'est le parti du « mouvement » qui est au pouvoir.

3. Tout près de ton palais envié.

Se trouve une maison bourgeoise bénie.



dimensions d'une maison de bourgeois allemand. Laffitte lui-même est représenté comme un patriarche, un cœur pur; on le compare à Mucius Scaevola; il aurait sacrifié sa fortune pour mettre sur le bon chemin les *hommes* et le siècle (peut-être Beck songe-t-il au *Siècle de Paris*?) Il appelle Laffitte un enfant rêveur et, finalement, un mendiant. L'image de ses obsèques est touchante:

*Es ging im Leichenzuge mit  
Gedämpften Schritts die Marseillaise*<sup>1</sup>.

Aux côtés de la *Marseillaise*, venaient les voitures de la famille royale et, immédiatement après, Monsieur Sauzet<sup>2</sup>, Monsieur Duchâtel<sup>3</sup> et tous les *ventrus*<sup>4</sup> et les *lous-cerviers*<sup>4</sup> de la Chambre des députés.

Mais à quel point la *Marseillaise* a-t-elle dû *assourdir* ses pas, quand, après la révolution de Juillet, Laffitte conduisit triomphalement son compère, le duc d'Orléans, à l'Hôtel de ville et prononça ces paroles frappantes : *Maintenant, le règne des banquiers va commencer.*

ENGELS : « Le socialisme allemand en vers et en prose ». *Œuvres*, t. VI, p. 33-36. (Edit. all.)

## 9

### Le chant du tambour.

Dans ce poème, notre poète socialiste montre de nouveau comment, enfermé dans l'horizon borné de la médiocrité du petit bourgeois allemand, il est continuellement poussé à gâter le faible effet qu'il produit.

Un régiment défile au son du tambour. Le peuple appelle les soldats à faire cause commune avec lui. On se réjouit de voir que le poète a enfin pris courage. Mais, hélas ! nous apprenons finalement qu'il s'agit seulement d'une fête de l'empereur et que l'appel du peuple n'est que la secrète improvisation rêveuse, lors de la revue, d'un jeune homme. D'un lycéen probablement.

1. La *Marseillaise*, d'un pas assourdi  
Suivait le funèbre cortège.

2. SAUZET Jean Pierre Paul (1800-1876). — Avocat et homme politique orléaniste, président de la Chambre des députés sous Louis-Philippe.

3. DUCHATEL Charles (1803-1867). — Homme politique orléaniste, ministre de l'Intérieur au moment de la révolution de février 1848.

4. En français dans le texte.



*So träumt ein Jungling, dem's Herze brennt*<sup>1</sup>.

Tandis que le même sujet avec le même point culminant, traité par Heine, aurait été une satire amère sur le peuple allemand, il n'y a chez Beck qu'une satire sur le poète lui-même qui s'identifie avec le jeune homme, rêveur impuissant. Chez Heine, les rêveries du bourgeois auraient été intentionnellement poussées jusqu'aux nues pour les laisser ensuite, non moins intentionnellement, retomber au niveau de la réalité ; chez Beck, c'est le poète lui-même qui s'associe à ces fantaisies et qui, naturellement, subit aussi les dommages quand il retombe dans le monde de la réalité. Chez le premier, le bourgeois se sent indigné par l'audace du poète, chez le second il se tranquillise en constatant son affinité d'âme avec lui. L'insurrection de Prague lui offrait cependant l'occasion de reproduire des choses tout autres que cette farce.

ENGELS : « Le socialisme allemand en vers et en prose », *Œuvres*, t. VI, p. 42. (Edit aU.)

*Parmi les socialistes français qui jouèrent un rôle dans la révolution de 1848, Louis Blanc (1811-1882) représente la tendance la plus modérée, proche du radicalisme petit-bourgeois de Ledru-Rollin. Partisan de l'intervention de l'État, organisateur des ateliers nationaux, président de la Commission du Luxembourg, il s'efforce d'endiguer le mouvement ouvrier pour le détourner de ses objectifs de classe. Réformiste sans réformes, déclamateur sans talent, conspirateur sans connaissances ni méthode, il reste, en juin 1848 comme en mai 1871, l'adversaire de la révolution.*

## 10

### Louis Blanc, orateur et historien.

*Louise*<sup>2</sup> n'improvise jamais. Il écrit ses discours mot à mot sur le papier et les apprend *par cœur* devant le miroir.

1. C'est ainsi que rêve un jeune homme au cœur ardent.

2. Louis Blanc.



Ledru<sup>1</sup> [Rollin], de son côté, improvise toujours et, dans les cas importants, seulement, se sert de quelques notes *matter of fact*<sup>2</sup>. Sans tenir compte de leurs différences extérieures, Louise est absolument incapable, pour cela, de produire le moindre effet *aux côtés* de Ledru[-Rollin]. Aussi tout prétexte lui est-il bon pour se soustraire à la comparaison avec ce dangereux rival !

Quant à ses travaux historiques, il les fait comme A. Dumas ses feuilletons. Il étudie seulement le matériel pour le chapitre suivant. De cette façon paraissent des livres comme *l'Histoire de dix ans*<sup>3</sup>. D'une part, Cela donne à son récit une certaine fraîcheur. Car tout ce qu'il raconte est, pour lui, au moins aussi nouveau que pour le lecteur, et, d'autre part, l'ensemble est faible.

MARX : Lettre à Engels, du 23 février 1851. *Correspondance*, t. I, p. 152. (Edit. all.)

## 11

### Victor Hugo et Proudhon, historiens du Deux Décembre.

Parmi les ouvrages qui, à peu près à la même époque, traitaient le même sujet, deux seulement méritent d'être mentionnés : *Napoléon le Petit*, de Victor Hugo, et le *Coup d'Etat*, de Proudhon.

Victor Hugo se contente d'invectives amères et spirituelles contre l'auteur responsable du coup d'Etat. L'événement lui-même lui apparaît comme un éclair dans un ciel serein. Il n'y voit que le coup de force d'un individu. Il ne se rend pas compte qu'il le grandit ainsi, au lieu de le diminuer, en lui attribuant une force d'initiative personnelle sans exemple dans l'histoire. Proudhon, lui, s'efforce de représenter le coup d'Etat comme le résultat d'un développement historique antérieur. Mais, sous sa plume, l'histoire du coup d'Etat se transforme en une apologie du héros du coup d'Etat. Il tombe ainsi dans l'erreur que commettent nos historiens soi-disant *objectifs*. Quant à moi, je montre, par contre, comment la *lutte des classes* en France créa des circonstances et une situation

1. LEDRU-ROLLIN Alexandre Auguste (1807-1874). — Leader du radicalisme petit-bourgeois en France. Membre du gouvernement provisoire en 1848, chef de l'opposition en 1849, émigré sous l'Empire.

2. D'un caractère de fait.

3. En français dans le texte.



telles qu'elles permirent à un personnage médiocre et grotesque de faire figure de héros.

MARX : *le 18-Brumaire de Louis Bonaparte*, p. 17-18. Verlag für Literatur und Politik, Vienne, 1927. (Edit. all.)  
E.S.I., p. 20-21.

*Dans le livre I du Capital (chap. XXIV), Marx prend à partie Jérémie Bentham (1748-1832), philosophe et économiste bourgeois, qu'il compare à l'écrivain Martin Tupper (1818-1889).*

*Nous avons choisi la traduction de Roy, révisée par Marx, parce que ce passage nous y a paru plus détaillé que dans la version allemande. L'édition française du Capital, Marx l'a déclaré, possède une valeur scientifique indépendante.*

*Le second des deux textes reproduits ci-dessous est une note qui se rapporte au premier.*

## 12

### Deux philistins anglais : Jérémie Bentham et Martin Tupper.

#### I

Mais Bentham, l'oracle philistin du dix-neuvième siècle, a élevé ce préjugé<sup>1</sup> au rang d'un dogme. Bentham est parmi les philosophes ce que son compatriote Martin Tupper est parmi les poètes. Le lieu commun raisonneur, voilà la philosophie de l'un et la poésie de l'autre.

#### II

Jérémie Bentham est un phénomène anglais. Dans aucun pays, à aucune époque, personne, pas même le philosophe allemand Christian Wolf, n'a tiré autant de parti du lieu commun.

1. Bentham prétend que le salaire doit rester fixe, dans les limites prescrites par la nature et qu'il n'appartient pas au capitaliste de transgresser.



Il ne s'y plaît pas seulement, il s'y pavane. Le fameux principe d'utilité n'est pas de son invention. Il n'a fait que reproduire sans esprit l'*esprit* d'Helvétius et d'autres écrivains français du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Pour savoir, par exemple, ce qui est utile à un chien, il faut étudier la nature canine, mais on ne saurait déduire cette nature elle-même du principe d'utilité. Si l'on veut faire de ce principe le critérium suprême des mouvements et des rapports humains, il s'agit d'abord d'approfondir la nature humaine en général et d'en saisir ensuite les modifications propres à chaque époque historique. Bentham ne s'embarrasse pas de si peu. Le plus sèchement et le plus naïvement du monde, il pose comme homme-type le petit bourgeois moderne, l'épicier, et spécialement l'épicier anglais. Tout ce qui va à ce drôle d'homme-modèle et à son monde est déclaré utile en soi et par soi. C'est à cette aune qu'il mesure le passé, le présent et l'avenir. La religion chrétienne, par exemple, est utile. Pourquoi ? Parce qu'elle réproouve au point de vue religieux les mêmes méfaits que le code pénal réprime au point de vue juridique. La critique littéraire, au contraire, est nuisible, car c'est un vrai trouble-fête pour les honnêtes gens qui savourent la prose rimée de Martin Tupper. C'est avec de tels matériaux que Bentham, qui avait pris pour devise: *nulla dies sine linea*<sup>1</sup>, a empilé des montagnes de volumes. C'est la sottise bourgeoise poussée jusqu'au génie<sup>2</sup>.

MARX : *le Capital*, édition Lachâtre, p. 267.  
Edit. Costes, t. IV, p. 67.

*Dans une lettre adressée à Victor Adler (1852-1918), fondateur et chef de la social-démocratie autrichienne, le 10 août 1892, Engels juge Renan, dont ailleurs (Contribution à l'histoire du christianisme primitif, étude parue dans la revue le Devenir social, 1896) il appelle les Origines du christianisme « un roman ecclésiastique ».*

1. Pas de jour sans écrire une ligne.

2. Dans l'édition allemande du *Capital*, Marx écrit à cet endroit : « Si j'avais le courage de mon ami H. Heine, j'appellerais Monsieur Jérémie le génie de la sottise bourgeoise. »



# 13

## Renan, romancier ecclésiastique.

Maintenant, je m'occupe du christianisme primitif ; je lis Renan et la Bible ; Renan est effroyablement plat, mais en tant que laïque, il est beaucoup plus pénétrant que nos théologiens allemands. En général, son livre est un roman... On peut l'utiliser comme source historique, de même qu'on peut utiliser les romans d'Alexandre Dumas père pour l'époque de la Fronde. J'y ai trouvé entre autres des passages effroyables. Il plagie les Allemands sans aucune vergogne.

ENGELS : Lettre à Victor Adler du 10 août 1892.  
(Texte fourni par l'Institut Marx-Engels-Lénine.)



## IV. — Contre le romantisme

En décembre 1836, trois mois après son entrée à l'Université de Berlin, Marx envoie à Jenny von Westphalen, à laquelle il s'était secrètement fiancé pendant les vacances de 1836 à Trèves, trois cahiers de poésies. A la fin du semestre universitaire, en février-mars 1837, il remplit un nouveau cahier de vers qu'il adresse à son père pour son 55<sup>e</sup> anniversaire. Quelque temps après, Marx, qui a dix-neuf ans, juge sévèrement, dans une lettre à son père du 10 novembre 1837, ces essais de jeunesse imprégnés d'un romantisme à la mode, contre lequel il s'élèvera si âprement plus tard.

Les trois premiers cahiers de poésies de Marx ont été perdus. L'Institut Marx-Engels-Lénine a réussi à retrouver le cahier de 1837 qui contient d'ailleurs une partie des poèmes inclus dans les premiers manuscrits.

### 1

#### Marx poète critiqué par lui-même.

Dans l'état d'esprit où je me trouvais, la poésie lyrique devait nécessairement constituer le premier objet de mon étude, ou, tout au moins, le plus agréable et le mieux indiqué; comme le voulaient ma situation et toute mon évolution antérieure, elle fut purement idéaliste. Je fis tout mon ciel et mon art d'un au-delà aussi lointain que mon amour. Un réel qui s'estompe et se dissipe à l'infini, des accusations contre les temps présents, des sentiments vagues et confus, une absence totale de naturel, des constructions dans les nuages, une opposition absolue entre l'idéal et la réalité, de la rhétorique et des raisonnements tenant lieu d'inspiration poétique, avec cependant une certaine chaleur de sentiments et un certain effort vers l'envolée lyrique : voilà ce qui caractérise toutes les poésies des trois premiers cahiers que reçut de moi Jenny. L'ampleur de ces aspirations vagues et sans bornes qui se manifestent sous les formes les plus variées, *s'étale dans ces poèmes au lieu de s'y concentrer*<sup>1</sup>.

1. Marx oppose ici : *Dichten* à *Breiten*, faisant un jeu de mots intraduisible en français.



...A la fin de ce semestre, je recherchai de nouveau la danse des Muses et la musique des satyres, et, dans le dernier cahier que je vous ai envoyé, l'idéalisme luit à travers un humour forcé (*Skorpion et Félix*), ou encore à travers un drame fantastique et manqué (*Oulanem*), jusqu'à ce que, enfin, il se transforme entièrement et se rallie à une formule d'art pur, le plus souvent à propos de sujets sans inspiration et d'idées sans élan.

Et cependant ces derniers poèmes sont les seuls qui m'aient fait entrevoir soudain, comme par l'effet d'une baguette magique — ah! ce coup m'a tout d'abord bouleversé, — le royaume de la vraie poésie, pareil à quelque lointain palais féerique, et toutes mes créations tombèrent en poussière<sup>1</sup>.

MARX : Lettre à Henri Marx, du 10 novembre 1837. *Œuvres*, t. I<sup>2</sup>, p. 214-218. (Edit. all.)

## 2

### Les méfaits du romantisme.

Nous ne sommes pas surpris de rencontrer un des aspects actuellement nombreux du principe chrétien chevaleresque, moderne féodal, en un mot du principe romantique.

Ces messieurs, parce qu'ils ne veulent pas reconnaître la liberté comme un don naturel dû à la lumière générale de la raison, mais comme un présent surnaturel d'une constellation particulièrement favorable des astres, parce qu'ils considèrent la liberté seulement comme le *fait individuel* de certaines personnes et de certaines classes, sont obligés, pour être conséquents, de subordonner la raison et la liberté générales aux *mauvais desseins* et aux chimères de « *systèmes logiquement ordonnés* ». Pour sauver les libertés particulières des privilégiés, ils proscrivent la liberté générale de la nature humaine. Mais comme la mauvaise engeance du XIX<sup>e</sup> siècle et la propre conscience du chevalier moderne, infectée par ce siècle, ne peuvent comprendre ce qui en soi est incompréhensible, parce que dépourvu de tout sens, à savoir comment des déterminations intérieures, essentielles, générales peuvent être attachées

1. Les poésies de Marx, son drame *Oulanem* et quelques chapitres de *Skorpion et Félix*, roman humoristique, figurent au tome I<sup>er</sup> des *Œuvres* éditées par l'Institut Marx-Engels-Lénine.



à certains individus humains par des contingences extérieures, accidentelles, particulières, sans être liées à l'essence de l'homme, ni à la raison en général, sans être par conséquent communes à tous les individus, ils cherchent nécessairement refuge dans le *miraculeux* et le *mystique*. Comme, de plus, la situation *véritable* de ces messieurs dans l'Etat moderne ne correspond nullement à l'idée qu'ils se font de leur situation, parce qu'ils vivent dans un monde situé *en dehors de la réalité*, et que, par conséquent, *l'imagination* leur tient lieu de tête et de cœur, ils se raccrochent nécessairement, n'étant pas satisfaits de la pratique, à la théorie, mais à une *théorie de l'au-delà*, à la *religion*, qui, toutefois, entre leurs mains, acquiert une amertume polémique, imprégnée de tendances politiques, et devient seulement, de façon plus ou moins consciente, un voile sacré pour cacher des désirs très profanes, mais en même temps fantastiques.

MARX : « Les débats de la 6<sup>e</sup> Diète rhénane » ;  
*Ceuvres*, t. I, p. 198-199. (Edit. all.)

### 3

#### Censure et romantisme.

Dans la nouvelle instruction <sup>1</sup> sur la censure s'exprime une tout autre profondeur, on peut dire le *romantisme* de l'esprit. Alors que l'ancien édit sur la censure exige des cautions extérieures, prosaïques, pouvant donc être définies par la loi, garanties qui permettent même l'agrément du rédacteur indésirable, l'instruction, au contraire, enlève à l'éditeur d'un journal *toute volonté propre* et ordonne à la prudence préventive du gouvernement, à la grande prévoyance et à la profondeur intellectuelle des autorités de baser leurs décisions sur des qualités intérieures, subjectives, extérieurement indéterminables. Mais si l'imprécision, la délicatesse intime et l'emphase subjective du *romantisme* se transforment en quelque chose de *purement*

---

1. Alors que l'ancien édit sur la censure du 18 octobre 1819 mettait en cause non le rédacteur, mais ses écrits dont répondait la caution en argent déposée par l'éditeur du journal, l'instruction du 24 décembre 1841 se préoccupait non des écrits, mais de la personne du rédacteur. Outre la caution en argent de l'éditeur, elle exigeait du rédacteur une triple garantie : capacité littéraire, caractère, situation sociale. En fait, le censeur se guidait sur la situation sociale, ce qui fait dire à Marx que « la garantie idéale se transforme en situation très réelle et individuelle ».



*extérieur*, dans le sens seulement que la contingence extérieure apparaît non plus dans sa précision et ses limites prosaïques, mais dans une gloire merveilleuse, une profondeur et une splendeur imaginaires, — l'instruction elle aussi n'échappera que difficilement à cette *destinée romantique*.

... Auparavant l'instruction entrait en conflit avec l'*édit sur la censure* à cause de son *orthodoxie* ; maintenant, c'est à cause de son *romantisme*, qui est toujours, en même temps, de la poésie *tendancieuse*. La *caution d'argent*, qui est une garantie proprement dite, prosaïque, devient une garantie idéale, et cette garantie idéale se transforme en situation très réelle et *individuelle*, qui acquiert une signification magique et fictive.

MARX : « Remarques sur la nouvelle instruction prussienne relative à la censure. » *Œuvres*, t. I, p. 168-170. (Edit. all.)

Edit. Costes, *Œuvres philosophiques*, t. I, p. 151-155.

*La Situation de la classe laborieuse en Angleterre, ouvrage écrit par Engels de novembre 1844 à mars 1845 et paru en juin 1845 à Leipzig, donne un aperçu des conditions d'existence du prolétariat dans le pays le plus évolué de l'époque. Cette étude économique constitue une étape décisive dans le développement d'Engels vers le socialisme scientifique, tandis que la pensée de Marx y aboutissait à travers la philosophie.*

*Dans le tableau qu'il brosse de l'Angleterre, Engels parle de l'attitude pseudo-révolutionnaire d'une partie de la noblesse. Cette « fronde » anticapitaliste d'éléments aristocratiques réactionnaires, qualifiée par le Manifeste du Parti communiste de « socialisme féodal », groupait un certain nombre de « tories humanitaires », parmi lesquels Disraëli, constitués en parti de la « Jeune Angleterre ».*



## 4

## La « Jeune Angleterre » et Thomas Carlyle.

Les intentions de la « Jeune Angleterre » consistent en une restauration de l'ancienne « *merry England* <sup>1</sup> » avec ses côtés brillants et sa féodalité romantique; ce but est bien entendu irréalisable et même risible, c'est un défi à tout le développement historique, mais la bonne intention, le courage de s'élever contre l'ordre établi et les préjugés existants, et de reconnaître la bassesse de l'ordre établi valent déjà quelque chose. — Tout à fait isolé se dresse le germano-anglais *Thomas Carlyle* qui, tory, à l'origine, va plus loin que les précédents. Il va plus profondément à la cause du désordre social que tout autre bourgeois anglais et réclame l'organisation du travail. J'espère que Carlyle, qui a trouvé la bonne voie, sera en mesure de la suivre. Mes vœux et ceux de beaucoup d'Allemands l'accompagnent !

(*Note de 1892.*) Mais la révolution de Février a fait de lui un réactionnaire complet ; le juste courroux contre les philistins s'est transformé en un dépit de philistin aigri contre la vague historique qui l'a jeté à la côte.

ENGELS : *la Situation de la classe laborieuse en Angleterre. Œuvres*, t. IV, p. 278. (Edit. all.)  
Edit. Costes, t. II, p. 273, note.

*Thomas Carlyle (1795-1881), écrivain anglais, connu surtout pour son ouvrage: les Héros et le culte des héros et son Histoire de la Révolution française, a fustigé violemment le capitalisme, mais d'un point de vue réactionnaire. A la bourgeoisie cupide, à l'aristocratie oisive, il oppose « la vraie aristocratie » et le « culte des héros ». Sa conception idéaliste de l'histoire, conçue comme une « usine inépuisable de biographies », tend à substituer à l'analyse réaliste des faits le parti pris et l'apologie, l'exaltation du moyen âge et l'éloge des vertus féodales. Le romantisme petit-bourgeois de Carlyle contient des éléments de critique révolutionnaire qu'a relevés*

1. Joyeuse Angleterre.



*Engels, notamment dans la Situation de la classe laborieuse en Angleterre; mais, comme le montre Engels dans ses articles, il est surtout, et de plus en plus, réactionnaire, considérant les différences de classe comme des différences de nature, vantant l'excellence du fouet pour maintenir dans l'asservissement les prolétaires et travaillant, à travers les imprécations et les anathèmes contre l'égoïsme bourgeois, à l'apothéose des bourgeois en tant qu'individus forts. Pour briser le mouvement révolutionnaire des masses, il compte sur l'avènement de puissantes personnalités.*

*Engels a consacré deux articles à Carlyle. Le premier, paru dans les Annales franco-allemandes (Paris, 1844), a été écrit sur le livre de Carlyle : Passé et présent, paru à Londres en 1843.*

## 5

### La conception du monde de Carlyle.

Un résidu de romantisme tory et certaines vues humanitaires de Goethe d'un côté, l'Angleterre sceptique et empirique de l'autre, voilà les facteurs qui suffisent à déduire toute la conception de Carlyle.

...Carlyle se plaint du vide et de l'inanité de l'époque, de la décomposition intérieure de toutes les institutions sociales. Sa plainte est fondée, mais les plaintes seules n'y font rien ; pour remédier au mal, il faut en rechercher la cause ; et si Carlyle l'avait fait, il aurait trouvé que cette dissolution et cette inanité, ce « manque d'âme », cette irrégion et cet « athéisme » ont pour cause la religion elle-même.

...Parce que nous savons que tout ce mensonge et cette immoralité viennent de la religion, que l'hypocrisie religieuse, la théologie, sont le prototype de tous les autres mensonges et hypocrisies, nous sommes en droit d'englober sous le terme de théologie tout le mensonge et l'hypocrisie du présent, comme cela fut fait pour la première fois par Feuerbach et B. Bauer. Que Carlyle lise leurs écrits, s'il veut savoir d'où vient l'immoralité qui empeste tous nos rapports.

Une nouvelle religion, un culte panthéiste des héros, un culte du travail doivent être créés ou attendus ; impossible ; toutes les possibilités de la religion sont épuisées...

ENGELS : « La situation en Angleterre. *Passé et Présent* de Carlyle », *Œuvres*, t. II, p. 424-426. (Edit. all.)



*La révolution de 1848 et les journées de Juin déterminèrent un tournant dans la pensée de nombreux idéologues bourgeois. C'est ainsi que les tendances réactionnaires de Carlyle s'accrochèrent encore. Revenant à Carlyle qui venait de publier ses Pamphlets du dernier jour: le Temps présent et Prisons modèles, Engels écrivit une étude pour la Nouvelle Revue rhénane, périodique que Marx et Engels, alors à Londres (1850), faisaient éditer à Hambourg. La Nouvelle Revue rhénane n'eut qu'une brève existence: quatre cahiers de février à avril 1850 et un numéro double en novembre 1850.*

## 6

### Thomas Carlyle et le culte des héros.

Thomas Carlyle est le seul écrivain anglais sur lequel la littérature allemande ait exercé une influence directe et très importante. Ne serait-ce que par politesse, un Allemand ne peut laisser passer ses œuvres sans leur accorder son attention.

Nous avons vu par le dernier ouvrage de Guizot<sup>1</sup>, comment les capacités de la bourgeoisie sont considérées sur leur fin. Dans les deux brochures de Carlyle que nous avons sous les yeux, nous assistons au déclin du génie littéraire, devant les luttes historiques devenues extrêmement aiguës, auxquelles il essaie d'opposer ses inspirations méconnues, immédiates, prophétiques.

Thomas Carlyle a le mérite de s'être dressé, par ses écrits, contre la bourgeoisie, et cela à une époque où les conceptions, les goûts et les idées de celle-ci régentaient entièrement la littérature anglaise officielle, et il l'a fait d'une façon parfois révolutionnaire. Ainsi, dans son *Histoire de la Révolution française*, dans son apologie de Cromwell, dans son pamphlet sur le chartisme, dans *Past and Present*<sup>2</sup>. Mais dans tous ces écrits, la critique du présent est étroitement liée à une apothéose extraordinairement peu historique du moyen âge, très fréquente d'ailleurs chez les révolutionnaires anglais, par exemple chez Cobbett<sup>3</sup> et chez une partie des chartistes. Tan-

1. Il s'agit du livre de Guizot : *Pourquoi la révolution d'Angleterre a-t-elle réussi ?* (Paris 1850), dont Marx et Engels font l'analyse dans la *Nouvelle Revue rhénane*. Marx et Engels terminent l'article sur le livre de Guizot par ces mots : « En fait, non seulement les rois s'en vont, mais aussi les capacités de la bourgeoisie s'en vont. » (Les mots en italique sont en français dans le texte.)

2. *Passé et présent*.

3. COBBETT William (1762-1835). — Publiciste anglais, d'abord conservateur, devenu ensuite le leader le plus en vue du mouvement chartiste.



dis que dans le passé, il admire tout au moins les époques classiques d'une certaine phase sociale, le présent le désespère et l'avenir l'épouvante. Là où il reconnaît, ou va même jusqu'à glorifier la révolution, elle se concentre pour lui dans un individu isolé, un Cromwell ou un Danton. C'est à eux qu'il consacre ce culte des héros, proclamé dans ses *Lectures on Heroes and Hero-Worship*<sup>1</sup> comme le seul refuge hors du présent saturé de désespoir, comme la nouvelle religion.

Le style de Carlyle est comme ses idées. C'est une réaction directe, violente contre le style maniéré des bourgeois anglais modernes, dont la platitude emphatique, la prolixité prudente et l'ennui confus, sentimental et moralisateur — primitivement inventé par les cockneys instruits, — a contaminé toute la littérature anglaise. Carlyle, par contre, a traité la langue anglaise comme une matière tout à fait brute qu'il avait entièrement à refondre. Des tournures et des mots vieilliss furent ressuscités; d'autres furent inventés d'après le modèle allemand, spécialement d'après Jean-Paul<sup>2</sup>. Le style nouveau était souvent grandiloquent et de mauvais goût, mais souvent brillant et toujours original. Sous ce rapport également, les *Latter-Day Pamphlets*<sup>3</sup> accusent un singulier recul.

Il est d'ailleurs significatif que, de toute la littérature allemande, l'esprit qui a exercé le plus d'influence sur Carlyle a été non point Hegel, mais le pharmacien littéraire Jean-Paul.

Le culte du génie que Carlyle partage avec Strauss<sup>4</sup> a été, dans les brochures en question, abandonné par le génie. Il ne reste plus que le culte.

...On voit que le « noble » Carlyle prend pour point de départ une conception entièrement panthéiste. Tout le processus historique est déterminé non point par l'évolution même des masses vivantes dépendant, bien entendu, de conditions déterminées, mais à leur tour historiquement créées et changeantes ; il est régi par une loi de la nature, éternelle, invariable pour tous les temps, une loi dont il s'écarte aujourd'hui et dont il se rapproche demain, et dont la connaissance exacte

---

Condamné à plusieurs reprises pour délits de presse, il fut obligé de s'enfuir aux Etats-Unis. Député à la Chambre des communes en 1832, il y mena la lutte pour les idées démocratiques.

1. *Les Héros et le culte des héros.*

2. RICHTER Jean-Paul (1763-1825). — Poète et romancier allemand, auteur des romans *Hespérus et la Vie de Quintus Fixlein.*

3. *Pamphlets du dernier jour.*

4. STRAUSS David Frédéric (1808-1874). — Théologien et historien de la religion de l'école hégélienne. Auteur d'une *Vie de Jésus* (1835) où il réfute la version des Evangiles. Rompt, plus tard, avec le christianisme et avec la religion en général.



décide de tout. Cette connaissance exacte de la loi éternelle de la nature est la vérité éternelle, tout le reste est faux. Cette conception ramène toutes les contradictions réelles entre les classes, si différentes selon les différentes époques, à une seule contradiction éternelle entre ceux qui ont trouvé la loi éternelle de la nature, et agissent conformément à cette loi, c'est-à-dire les sages et les nobles, et ceux qui déforment cette loi et agissent contrairement à elle, c'est-à-dire les sots et les coquins. La différence des classes qui s'est développée historiquement, devient ainsi une différence naturelle qu'on doit accepter et vénérer comme une partie de la loi éternelle de la nature, en rendant hommage aux nobles et aux sages de la nature : c'est le culte du génie. Toute la conception du processus historique se réduit à de plates trivialités dues à la sagesse des illuminés et des francs-maçons du siècle passé, à la morale simpliste de la *Flûte enchantée* et à un saint-simonisme infiniment déchu et banalisé. Et voici que se pose naturellement la vieille question de savoir qui donc doit gouverner : question discutée, à profusion, avec platitude et importance, et résolue enfin dans ce sens que ce sont les nobles, les sages et les initiés qui doivent gouverner ; d'où cette conclusion qui s'impose spontanément : on doit gouverner beaucoup, vraiment beaucoup ; on ne saurait jamais trop gouverner, car le gouvernement est la révélation et l'affirmation continuelles de la loi de la nature en face de la masse. Mais comment découvrir les nobles et les sages ? Ce n'est pas un miracle surnaturel qui les révèle ; il faut les chercher. Nous retrouvons ici les différences de classes historiques transformées en différences purement naturelles. Le noble est noble parce qu'il est sage, parce qu'il est initié. Il faut donc le chercher parmi les classes qui détiennent le monopole de l'instruction, c'est-à-dire parmi les classes privilégiées ; et ce seront ces mêmes classes qui auront à le trouver dans leur sein, qui auront à se prononcer sur son droit d'aspirer au titre de noble et de sage. Les classes privilégiées deviennent ainsi, sinon nobles et sages d'emblée, tout au moins des classes « articulées » ; tandis que les classes opprimées sont naturellement des classes « muettes et inarticulées », et la domination de classe se trouve ainsi consacrée à nouveau. Toute cette indignation tapageuse se transforme en une reconnaissance légèrement voilée de la domination de classe existante ; si l'on s'afflige et si l'on grogne, c'est seulement parce que les bourgeois ne donnent pas à leurs génies méconnus une place à la tête de la société et, pour des raisons très pratiques, ne font aucune attention aux radoterries chimériques de ces messieurs. Par ailleurs, on voit ici une fois de plus comment les bavardages pompeux se



transforment en leur contraire, comment le noble, l'initié et le sage devient dans la pratique un goujat, un ignorant et un fou : Carlyle nous en offre un exemple frappant.

...L'ère nouvelle, où domine le génie, se distingue donc de l'ancienne principalement par le fait que le fouet s'imagine qu'il est génial. Le génie de Carlyle se distingue de quelque cerbère de prison ou de quelque inspecteur des pauvres par son indignation vertueuse et sa conscience morale qui le poussent à maltraiter les pauvres uniquement pour les élever à son niveau. Nous voyons ici comment, dans sa colère expiatrice, ce génie si affirmatif justifie et exagère fantastiquement les infamies du bourgeois. Si la bourgeoisie anglaise a assimilé les pauvres aux criminels pour décourager le paupérisme, si elle a, en 1833, promulgué une loi contre les pauvres, Carlyle, lui, accuse les pauvres de haute trahison, parce que le paupérisme produit le paupérisme. Comme, auparavant, la classe dont l'histoire avait fait une classe dominante, la bourgeoisie industrielle, participait au génie pour la seule raison qu'elle était classe dominante, de même maintenant, chaque classe est d'autant plus exclue du génie, d'autant plus l'objet de la colère déchaînée de notre réformateur méconnu, qu'elle est davantage opprimée. Il en va ainsi des pauvres. Mais sa colère morale et noble atteint son plus haut point à l'égard des « coquins » tout à fait infâmes et ignobles, c'est-à-dire des criminels. Il s'agit d'eux dans la brochure consacrée aux prisons modèles.

Cette brochure ne se distingue de la première que par sa plus grande fureur, d'autant plus facile qu'elle est dirigée contre ceux que rejette officiellement la société existante, contre des gens tenus sous les verrous; une fureur qui a renoncé jusqu'à la faible pudeur dont se parent encore, pour la forme, les bourgeois ordinaires. De même que dans son premier pamphlet il établit une hiérarchie complète des nobles et se met à la recherche du plus noble parmi les nobles, Carlyle arrange ici une hiérarchie tout aussi complète de coquins et d'infâmes et s'efforce de mettre la main sur le plus méchant des méchants, sur le plus grand coquin de l'Angleterre pour avoir la volupté de le pendre. Supposons qu'il l'attrape et qu'il le pend; un autre devient alors le plus méchant et doit être à son tour pendu, puis un autre à son tour, jusqu'à ce qu'on en arrive aux nobles, puis aux plus nobles et qu'il ne reste plus personne que Carlyle, le plus noble, qui, en poursuivant les coquins, devient l'assassin des nobles, et qui a assassiné aussi chez les coquins ce qu'il y avait de noble; le plus noble des nobles qui devient soudain le plus infâme des coquins, et, comme tel, doit se pendre lui-même. Ainsi seraient résolues



toutes les questions relatives au gouvernement, à l'Etat, à l'organisation du travail, à la hiérarchie des nobles, et la loi éternelle de la nature serait enfin réalisée.

ENGELS : « Thomas Carlyle : Pamphlets du dernier jour. N° 1 : Le temps présent. — N° 2 : Prisons modèles ». Londres, 1850. *Œuvres posthumes de Marx, Engels et Lassalle*, éditées par Mehring, t. III, p. 414-426. (Edit. all.)

## 7

### Les jérémiades du socialisme féodal.

Par leur position historique, les aristocraties française et anglaise se trouvèrent appelées à écrire des pamphlets contre la société bourgeoise moderne. Dans la révolution française de 1830, dans le mouvement anglais pour la réforme, elles avaient succombé une fois de plus sous les coups du parvenu abhorré. Pour elles, il ne pouvait plus être question d'une lutte politique sérieuse. Il ne leur restait plus que la lutte littéraire. Or, dans le domaine littéraire aussi, la vieille phraséologie de la Restauration était devenue impossible. Pour se créer des sympathies, il fallait que l'aristocratie fit semblant de perdre de vue ses intérêts propres et de dresser son acte d'accusation contre la bourgeoisie dans le seul intérêt de la classe ouvrière exploitée. Elle se ménageait de la sorte la satisfaction de chançonner son nouveau maître et d'oser lui fredonner à l'oreille des prophéties plus ou moins grosses de menaces.

Ainsi naquit le socialisme féodal, mélange de jérémiades et de pasquinades, de réminiscences du passé et de menaces de l'avenir. Si parfois sa critique amère, mordante et spirituelle frappait la bourgeoisie au cœur, son impuissance absolue à comprendre la marche de l'histoire moderne l'a constamment couvert de ridicule.

En guise de drapeau, ces messieurs arboraient la besace du mendiant, pour rassembler derrière eux le peuple. Mais dès que le peuple leur emboîtait le pas, il apercevait sur leur derrière les vieux blasons féodaux et se dispersait avec de grands éclats de rire irrévéreux.

Une partie des légitimistes français et la Jeune Angleterre ont le mieux donné au monde ce spectacle.

MARX et ENGELS : *Manifeste du Parti communiste*, *Œuvres*, t. VI, p. 546-547. (Edit. all.)  
Bureau d'Éditions, p. 31-32.



*Marx et Engels, dans un article écrit en commun et publié dans la Nouvelle Revue rhénane (1850), critiquent le romantisme petit-bourgeois de Daumer qui, dans son ouvrage: la Religion du nouveau siècle, s'élève contre la religion traditionnelle et préconise le retour à la nature et le culte de la femme. Cet adversaire du christianisme devait d'ailleurs finir dans la peau d'un cléricel militant.*

« Il serait souhaitable, s'écrient Marx et Engels dans l'article de la Nouvelle Revue rhénane, que l'indolente économie paysanne bavaroise, que ce sol qui fait croître également les curés et les Daumer, soit enfin bouleversé de fond en comble par l'agriculture moderne et les machines modernes. »

## 8

### Le culte de l'idylle paysanne.

Nous voyons ici comment la plate ignorance du fondateur spéculatif de religion se transforme en une lâcheté très prononcée. Monsieur Daumer, devant la tragédie de l'histoire qui, menaçante, marche sur lui, se réfugie au sein de la prétendue nature, c'est-à-dire de la stupide idylle paysanne, et prêche le culte de la femme pour dissimuler sa propre résignation de femme.

MARX et ENGELS : « Daumer. La religion du nouveau siècle ». *Œuvres posthumes de Marx, Engels et Lassalle*, éditées par Mehring, t. III, p. 403. (Edit. all.)

## 9

### L'impuissance littéraire de la petite bourgeoisie.

Le « développement » dont la ruine provoque les jérémiades de Monsieur Daumer, c'est le développement du temps où Nuremberg florissait comme ville libre, où l'industrie de Nuremberg, ce genre hybride entre l'art et le métier, jouait un rôle considérable, c'est le développement de la petite bourgeoisie allemande, développement qui tombe en même temps que décline cette petite bourgeoisie. Si la décadence des classes du passé, par exemple de la chevalerie, a pu fournir matière à de grandioses œuvres d'art tragique, la petite bourgeoisie ne peut naturellement rien donner d'autre que des manifestations impuissantes de sa méchanceté fanatique, que des recueils de



sentences et de dictons à la Sancho Pança. Monsieur Daumer est la continuation sèche, privée de tout humour, de Hans Sachs<sup>1</sup>. La philosophie allemande, se tordant les mains et se lamentant au chevet de son père nourricier, — le petit bourgeois allemand, — voilà le tableau touchant que nous présente la religion du nouveau siècle.

ENGELS : « Daumer. La religion du nouveau siècle ». *Œuvres posthumes de Marx, Engels et Lassalle*, éditées par Mehring, t. III, p. 404. (Edit. all.)

*Les révolutionnaires italiens de 1848 invoquaient, à propos de leurs luttes contre l'Autriche, les « guerres de libération » menées par l'Allemagne en 1813-1815 contre Napoléon. Engels, dans un article de la Deutsche Brüsseler Zeitung (« Un mot à la Riforma », 24 février 1848), rappelle au journal italien la Riforma qu'on ne saurait comparer la lutte émancipatrice et progressive de l'Italie contre l'Autriche aux guerres réactionnaires qui ont abouti aux « traités infâmes de 1815 ». Ces guerres qu'Engels a flétries dans The Northern Star (25 octobre 1845), n'ont fait que renforcer, en Allemagne, l'idéologie des « teutomanes » ; elles ont suscité un romantisme épris de l'antiquité et du moyen âge germaniques et le nationalisme exaspéré et obtus des poètes « patriotiques » (Körner, Arndt, Schenkendorff, Eichendorff, etc.) et des associations d'étudiants (Burschenschaften).*

## 10

### Contre les teutomanes.

Ce sont justement aussi ces journaux, ce sont justement aussi ces enragés mangeurs de Français de 1813 qui poussent maintenant contre les Italiens les mêmes cris qu'ils pou-

---

1. SACHS Hans (1494-1576). — Poète allemand, cordonnier de son métier. Il chanta la sainteté du mariage, fit le panégyrique de Luther dans son poème *le Rossignol de Wittemberg* et termina sa carrière poétique en déplorant la décadence du siècle.



saient naguère contre les Français, chantent les louanges de l'Autriche, de l'Autriche chrétienne et germanique, et prêchent la croisade contre la perfidie welche et la frivolité welche, — car les Italiens sont des Welches au même titre que les Français !

Les Italiens veulent-ils savoir quelle sympathie ils peuvent trouver chez ces grossiers forts en gueule de l'époque de la libération, quelle idée ces fanatiques aux boucles rousses se font de la nation italienne ? Nous citerons seulement la chanson bien connue d'A.A.L. Follen :

*Mag Alles Wunder von dem Lande singen  
Wo Mandoline und Guitarre klingen,  
Im dunkeln Laub die Goldorange glüht;  
Ich lobe mir die deutsche Purpurflaume,  
Und Borstorfs Apfel am belaubten Baume<sup>1</sup>.*

Et cette fureur poétique, d'un homme qui pourtant est toujours sobre, continue à déraisonner. Puis viennent les représentations les plus comiques de bandits, de poignards, de montagnes crachant des flammes, de la perfidie welche, de l'infidélité des femmes italiennes, de punaises, de scorpions, de poison, de serpents, d'assassinats, etc., que cet ami vertueux des prunes voit courir par douzaines sur toutes les routes italiennes, et finalement ce philistin enthousiaste remercie son Dieu de se trouver au pays de l'amour et de l'amitié, des bagarres à coups de pieds d'escabeau, des filles de pasteurs fidèles et aux yeux bleus, de la loyauté et du bien-être, en un mot au pays de la fidélité allemande. Voilà les inventions et les préjugés des héros de 1813 sur l'Italie que, naturellement, ils n'ont jamais vue.

ENGELS : « Un mot à la *Riforma* ». *Œuvres*, t. VI, p. 416. (Edit. all.)

## 11

### Le romantisme réactionnaire.

Il en va de l'histoire humaine comme de la paléontologie. Des choses qui se trouvent sous votre nez ne sont point, par principe, aperçues, même par les esprits les plus éminents, et

1. Que l'on chante les merveilles du pays  
Où l'on entend le son de la mandoline et de la guitare,  
Où l'orange dorée brille dans le feuillage sombre;  
Moi, je chante la prune allemande empourprée  
Et la pomme de Borstorf sur l'arbre couvert de feuilles.



cela à cause de *a certain judicial blindness* <sup>1</sup>. Plus tard, quand vient l'heure, on s'étonne que ce qu'on n'a pas vu auparavant apparaisse partout. La première réaction contre la Révolution française et le progrès qui l'accompagne, a été naturellement de voir tout moyenâgeusement, romantiquement, et même des hommes comme Grimm <sup>2</sup> n'en sont pas exempts. La seconde réaction est — et cela correspond à la direction socialiste, bien que ces savants ne soupçonnent même pas leur affinité avec elle — de regarder par delà le moyen âge vers les époques primitives de chaque peuple. Alors ils sont tout surpris de trouver le plus nouveau dans le plus ancien et même *Egalitarians to a degree* <sup>3</sup> dont frémerait Proudhon.

MARX : Lettre à Engels du 25 mars 1868. *Correspondance*, t. IV, p. 33. (Edit. all.)

*Marx et Engels voyaient dans le romantisme réactionnaire qui exaltait le passé par haine du présent et chantait la gloire de la religion et de la société féodale, l'expression des intérêts de classe de la noblesse, abattue et dépossédée par la Révolution française de 1789. Par sa vie comme par son œuvre, Chateaubriand est le représentant le plus qualifié de ce romantisme réactionnaire.*

## 12

### Chateaubriand écrivain.

#### I

A mes moments perdus je fais maintenant de l'espagnol. J'ai commencé par Calderon ; de son *Magico Prodigioso* — le Faust catholique — Goethe a utilisé non seulement certains passages, mais la disposition de scènes entières pour son *Faust*. Puis j'ai lu — *horribile dictu* — en espagnol, ce qui

1. Un certain aveuglement dû à des préjugés.

2. GRIMM Jacob (1785-1863). — Ecrivain, philologue et archéologue allemand.

3. Des hommes égaux jusqu'à un degré.



m'aurait été impossible en français, *Atala* et *René* de Chateaubriand et quelques extraits de Bernardin de Saint-Pierre.

MARX : Lettre à Engels du 3 mai 1854. *Correspondance*, t. II, p. 28. (Edit. all.)  
Edit. Costes, t. IV, p. 35.

## II

J'ai lu le livre de Sainte-Beuve sur Chateaubriand, un écrivain pour qui j'ai toujours éprouvé de la répulsion. Si l'homme est devenu si célèbre en France, c'est parce qu'à tous les points de vue il est l'incarnation la plus classique de la *vanité*<sup>1</sup> française, et qu'il habille cette *vanité*<sup>1</sup> non dans le costume léger et frivole du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais dans le costume romantique et qu'il la fait se pavaner dans un style nouvellement fabriqué; on trouve chez lui la fausse profondeur, une exagération byzantine, une coquetterie sentimentale, un chatoisement multicolore, *word painting*<sup>2</sup>, le théâtral, le *sublime*<sup>3</sup>, en un mot un fatras de mensonges comme il n'en a jamais existé encore ni dans la forme ni dans le fond.

MARX : Lettre à Engels du 30 novembre 1873.  
*Correspondance*, t. IV, p. 409. (Edit. all.)

## 13

### Chateaubriand, diplomate et historien.

En étudiant le cloaque espagnol, je suis tombé sur les manœuvres de ce digne Chateaubriand, ce fabricant de belle littérature qui allie de la façon la plus répugnante le scepticisme distingué et le voltairianisme du dix-huitième siècle au sentimentalisme distingué et au romantisme du dix-neuvième. Cet alliage ne pouvait manquer de faire époque en France *au point de vue du style*, bien que, même dans le style, le faux saute souvent aux yeux, malgré tous les artifices. Quant à son côté *politique*, le bonhomme s'est révélé dans tout son éclat dans son *Congrès de Vérone*, et la question est simplement de savoir s'il a touché de « l'argent comptant » de la part d'Alexandre Pavlovitch<sup>3</sup> ou s'il s'est laissé acheter

1. En français dans le texte.  
2. Une peinture verbale.  
3. Le tsar Alexandre I<sup>er</sup>.



par de simples *flatteries*<sup>1</sup>, auxquelles ce fat vaniteux était plus sensible que quiconque. Il a reçu *at all instances*<sup>2</sup> de Pétersbourg l'ordre de Saint-André. La *vanitas* de Monsieur le *Vicomte*<sup>1</sup> (?) lui sort par tous les pores, bien qu'il soit en coquetterie tantôt méphistophélique, tantôt chrétienne avec la *vanitatum vanitas*<sup>3</sup>. Tu sais qu'au moment du congrès, Villèle était premier ministre de Louis XVIII et Chateaubriand ambassadeur français à Vérone. Dans son *Congrès de Vérone* — que tu as peut-être lu — il communique les actes, débats, etc. Il commence par une courte histoire de la révolution espagnole de 1820 à 1823. Pour caractériser cette « histoire », il suffit de dire que l'auteur place Madrid sur le Tage (uniquement pour rappeler le dicton espagnol que ce fleuve *cria oro*<sup>4</sup>), et raconte que Riego est allé à la tête de 10.000 hommes (en réalité 5.000) à la rencontre du général Freyre qui se trouvait à la tête de 13.000 hommes; que Riego avait été défait et s'était retiré avec 15.000 hommes. Il le fait battre en retraite non pas sur la Sierra de Ronda, mais sur la Sierra Morena, afin de pouvoir le comparer au héros de la Manche. Je fais remarquer ceci *en passant*<sup>1</sup>, pour caractériser la manière. Presque aucune date n'est exacte.

...Et ce qu'il y a de très amusant, c'est que ce phraseur du *Dieu de Saint-Louis*<sup>1</sup>, qui doit conserver le trône d'Espagne à un *petit-fils de Henri IV*<sup>1</sup>, écrit fort *cavalièrement*<sup>1</sup> au général Guillemot de « ne pas se gêner », et de ne pas craindre, en bombardant Cadix, qu'un boulet vienne frapper Ferdinand VII, etc.

Il reste, en tout cas, à cet *ami intime*<sup>1</sup> des grands Carrel<sup>5</sup>, Lamennais, Béranger, etc., l'honneur d'avoir — avec son ami Alexandre — mijoté pour dix ans en Espagne la plus grande saloperie qu'on y ait jamais vue, et cela au risque de faire sauter ses Bourbons.

Autre trait de ce pèlerin du Saint-Sépulcre : il raconte lui-même dans le *Congrès de Vérone* qu'il a imposé à Louis XVIII et à Villèle, comme ambassadeur à Londres, Polignac<sup>6</sup>, dont ils ne voulaient ni l'un ni l'autre. Plus tard, sous Charles X, alors qu'il était lui-même ambassadeur à

1. En français dans le texte.

2. En tous cas.

3. Vanité des vanités.

4. Roule de l'or.

5. CARREL Armand (1800-1836). — Journaliste libéral français tué en duel par Emile de Girardin.

6. POLIGNAC Jules-Auguste, duc de (1780-1847). — Homme politique,



Rome, il donne brusquement et avec le plus grand éclat sa démission, dès que Polignac devient ministre, parce qu'il déclare que désormais la « liberté » est perdue.

Si tu relis le livre, il n'est guère probable que ton mépris pour les *crapauds*<sup>1</sup> et leurs *grands hommes*<sup>1</sup> diminue.

MARX : Lettre à Engels du 26 octobre 1854. *Correspondance*, t. II, p. 58. (Edit. all.)  
Edit. Costes, t. IV, p. 72.

*Le romantisme féodal se servait parfois, dans sa polémique contre la bourgeoisie libérale, d'arguments qui semblaient plus « matérialistes » que ceux des libéraux. Laver-gne-Peguilhen, dans son livre : les Lois du mouvement et de la production (1838), avait écrit que « la forme de l'économie constituait la base de l'organisation de la société et de l'Etat ». Ce que Laver-gne-Peguilhen et, avec lui, toute l'école historique romantique : Haller, Adam Müller, Marwitz, etc., voulaient démontrer, c'est que la forme véritable et naturelle de l'économie étant la forme féodale, il fallait que le régime politique y correspondît : il était donc nécessaire de revenir à l'Etat féodal des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles!*

*Dans sa lettre à Mehring du 28 septembre 1892, Engels montre que le matérialisme historique de Marx n'a rien de commun avec le pseudo-matérialisme de l'école historique romantique qui ne cache, sous sa phraséologie à prétentions scientifiques, que des conceptions spiritualistes et rétrogrades.*

## 14

### L'école historique romantique. . .

Marx, pendant son séjour à Bonn et à Berlin, avait appris à connaître Adam Müller et la *Restauration*<sup>2</sup> de monsieur de

légitimiste, premier ministre sous Charles X, auteur des ordonnances sur la presse, qui ont déclenché la révolution de juillet 1830.

1. En français dans le texte.

2. Il s'agit de l'ouvrage en six volumes de Charles-Louis de Haller, théoricien réactionnaire et homme politique suisse : *Restauration de la*



Haller; il ne parlait qu'avec passablement de mépris de ce démarquage fade, emphatique, boursoufflé des romantiques français, Joseph de Maistre et de Bonald.

ENGELS : Lettre à Mehring du 28 septembre 1892, *Die Lessing Legende*, p. 440. Stuttgart, 1893. (Edit. all.)

*Marx et Engels ont jugé sévèrement Richard Wagner, « le musicien impérial de Bismarck », auquel ils reprochent d'avoir, dans des buts d'apologétique nationaliste, falsifié la réalité. Dans l'Anti-Dühring, Engels appelle Eugène Dühring « un Richard Wagner philosophique », aussi vaniteux que l'autre.*

## 15

### Richard Wagner et l'histoire primitive.

Dans une lettre du printemps de 1882, Marx s'exprime dans les termes les plus vifs au sujet du texte des *Nibelungen* de Wagner qui faussent complètement les temps primitifs. « A-t-on jamais entendu que le frère embrassât la sœur comme une épousee<sup>1</sup>? » A ces « dieux de luxure » de Wagner qui, à la façon moderne, donnent par un brin d'inceste du piquant à leurs intrigues galantes, Marx répond : « Dans les temps primitifs, la sœur était la femme, et cela était moral ».

ENGELS : *l'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat*, p. 20-21. Ring Verlag, Zurich. (Edit. all.)  
Edit. Costes, p. 24.

---

*science du gouvernement* (1816-1834). Marx cite l'ouvrage et l'auteur en 1842, dans ses articles de la *Gazette rhénane*, sur « Les débats de la 6<sup>e</sup> Diète rhénane ». *Œuvres*, t. I, p. 191 (Edit. all.).

1. Paroles de Siegmund dans les *Nibelungen*.



# 16

## Richard Wagner et la musique de l'avenir.

La question d'Orient (qui se terminera par la révolution en Russie quelle que soit l'issue de la guerre contre la Turquie) et la revue des forces de combat de la social-démocratie devraient suffire à convaincre le philistin allemand cultivé qu'il y a des choses plus importantes dans le monde que Richard Wagner et sa musique de l'avenir.

MARX : Lettre au professeur Freund, du 21 janvier 1877. (Texte fourni par l'Institut Marx-Engels-Lénine.)



## V. — Pour le réalisme

### 1

#### Pas de cothurnes aux pieds ni d'auréole autour de la tête!

Il serait au plus haut point désirable que les hommes qui ont été à la tête du parti du mouvement, aussi bien avant la révolution, dans les sociétés secrètes ou dans la presse, qu'après la révolution, à des postes officiels, soient enfin représentés sous les couleurs sévères de Rembrandt, dans toute leur vitalité. Les descriptions faites jusqu'ici ne peignent jamais ces personnages sous leur aspect réel, mais seulement sous leur aspect officiel, des cothurnes aux pieds et une auréole autour de la tête. De ces portraits raphaéliques et divinisés disparaît toute véracité dans la représentation.

Les deux écrits que nous avons sous les yeux<sup>1</sup> abandonnent, il est vrai, les cothurnes et l'auréole dont jusqu'ici les « grands hommes » de la révolution de Février avaient coutume d'être parés. Ces écrits pénètrent dans la vie privée de ces personnages, ils nous les montrent en négligé, dans l'entourage de tous leurs subalternes de genres très différents. Mais, néanmoins, ils sont tout aussi éloignés d'une représentation réaliste, et fidèle des hommes et des événements.

MARX et ENGELS : article de la *Nouvelle Revue rhénane*, 1850. *Œuvres posthumes de Marx, Engels et Lassalle*, éditées par Mehring, p. 426-427. (Edit. all.)

---

1. A. CHENU : *les Conspirateurs*, Paris 1850 ; LUCIEN DE LA HODDE : *la Naissance de la République en février 1848*, Paris 1850.



## 2

**Shakespeare et la littérature allemande.**

Ce coquin de Roderich Benedix a publié un livre épais et malodorant contre la « shakespeareomanie », où il démontre avec force détails que Shakespeare ne peut être comparé à nos grands poètes, ni même aux poètes modernes. Apparemment, il faut arracher Shakespeare de son piédestal pour y placer le gros postérieur de R. Benedix. Rien que dans le premier acte des *Merry Wives*<sup>1</sup> il y a plus de vie et de réalité que dans toute la littérature allemande; Launce, à lui seul, avec son chien Crab, vaut plus que toutes les comédies allemandes prises ensemble. Par contre, ce lourdaud de Benedix s'étend en raisonnements aussi sérieux que futiles sur la façon gaillarde dont Shakespeare brusque souvent les *dénouements*<sup>2</sup>, et abrège ainsi un bavardage ennuyeux, — bien qu'en vérité indispensable. *Habeat sibi*.

ENGELS : Lettre à Marx, du 10 décembre 1873,  
*Correspondance*, t. IV, p. 413. (Edit. all.)

*La New-York Tribune, créée en avril 1841, organe de la bourgeoisie cultivée qui sympathisait avec les souffrances des masses ouvrières, avait demandé sa collaboration à Marx, en 1851. Engels écrivit, à la place de Marx, une série d'articles sous le titre général : « L'Allemagne, révolution et contre-révolution ». A partir de janvier 1853, Marx put consacrer plus de temps à son travail pour la New-York Tribune. Dans ses lettres, dont quelques-unes firent sensation, il peint la situation sociale de l'Angleterre et flagelle l'hypocrisie de l'oligarchie dirigeante.*

1. Les Joyeuses Commères de Windsor.

2. En français dans le texte.



## 3

## Les réalistes anglais.

La brillante école moderne des romanciers anglais, dont les pages démonstratives et éloqu岸tes ont révélé au monde plus de vérités que tous les politiciens professionnels, publicistes et moralistes pris ensemble, a décrit toutes les couches de la classe moyenne, depuis le rentier « hautement respectable », détenteur de valeurs d'Etat, qui considère avec dédain toutes les affaires, jusqu'au petit boutiquier et au clerc d'avoué. Et comment Dickens et Thackeray, Miss Brontë et Mistress Gaskell les ont-ils dépeints? Pleins de vanité, d'affectation, de tyrannie mesquine et d'ignorance; et le monde civilisé a confirmé leur jugement par une épigramme qui les flagelle et qu'il a attachée à cette classe en disant « qu'elle était servile à l'égard de ses supérieurs, et tyrannique à l'égard de ses inférieurs ».

MARX : « La classe moyenne anglaise », *New-York Tribune* du 1<sup>er</sup> août 1854. (Texte fourni par l'Institut Marx-Engels-Lénine.)

*En 1859, Ferdinand Lassalle fait paraître sa tragédie historique, Franz von Sickingen, qu'il envoie à Marx le 6 mars 1859, avec une note sur l'« idée tragique » (voir l'Annexe II, p. 186), et à Engels le 21 mars.*

*La tragédie qui est, Lassalle le dit expressément, un « drame à tendance », prend pour sujet le soulèvement de la chevalerie contre les princes en automne 1522, — deux ans avant la guerre des paysans (1524-1525). Franz von Sickingen et Ulrich von Hutten s'étaient mis à la tête de la révolte des chevaliers : ils rêvaient de la résurrection d'un Etat médiéval où la noblesse exercerait le pouvoir. Ce mouvement de la petite noblesse appauvrie, — mouvement réactionnaire par ses buts de classe, — n'aurait pu vaincre les princes qu'en s'appuyant sur la bourgeoisie montante et sur les paysans, mais cela était impossible, puisque les chevaliers s'étaient levés justement pour conserver leurs privilèges. La coalition des princes leur infligea une défaite, Sickingen*



fut mortellement blessé et Hutten s'enfuit en Suisse où il mourut bientôt.

« A la suite de cette défaite et de la mort de ses deux chefs, la puissance de la noblesse, en tant que classe indépendante des princes, fut brisée. A partir de cette époque, la noblesse n'agit plus qu'au service et sous la direction des princes. La guerre des paysans qui éclata immédiatement après, l'obligea, davantage encore, à se placer directement ou indirectement sous la protection des princes, et montra, en même temps, que la noblesse allemande préférerait continuer à exploiter les paysans, sous la domination des princes, que renverser les princes et les prêtres, au moyen d'une alliance ouverte avec les paysans émancipés<sup>1</sup>. »

Il semble assez singulier que Lassalle ait choisi deux chefs de la chevalerie vers son déclin, et non les héros plébéiens de la guerre des paysans, pour écrire, comme il le dit lui-même, « le drame de la Révolution ». En outre, Lassalle, contrairement à la réalité historique, a fait de Sickingen et de Hutten, les porte-parole de la bourgeoisie montante, les champions de l'unité politique de l'Allemagne et de la lutte contre la Papauté.

Marx et Engels, qui ne s'étaient pas concertés, dans leurs lettres respectives du 19 avril et du 18 mai 1859, expriment sur l'œuvre de Lassalle une opinion identique.

## 4

### Franz von Sickingen et la réalité historique.

#### I

Je passe maintenant à ton *Franz von Sickingen*. D'abord, je dois louer la composition et l'action, et c'est là plus que tout ce qu'on peut dire de n'importe quel drame allemand contemporain, *In the second instance*<sup>2</sup>, toute attitude de critique prise à part, le drame m'a vivement ému à la première lecture, et l'impression qu'il produira sur les lecteurs dont la sensibilité est plus développée, sera plus forte encore. Et c'est un second point très important. Et maintenant, *the other side of the medal*<sup>3</sup> : premièrement — ceci est purement formel — du moment que tu écrivais en vers, tu aurais pu donner à tes iambes une forme

1. ENGELS : *la Guerre des paysans en Allemagne*. E.S.I., p. 101-102.

2. En second lieu.

3. Le revers de la médaille.



un peu plus artistique. Mais tout compte fait, aussi choqués que puissent être les poètes professionnels de ta négligence, je la considère en fin de compte comme un avantage, car nos épigones poétiques n'ont plus rien gardé qu'une forme soignée. *Deuxièmement* : la collision telle que tu l'as conçue n'est pas seulement tragique, elle est cette même collision tragique qui a justement entraîné à sa perte le parti révolutionnaire de 1848-49. Je ne peux donc qu'approuver au plus haut point l'intention d'en faire le point central d'une tragédie moderne. Mais je me demande si ton sujet était bien désigné pour traduire cette collision?... Balthasar peut sans doute croire que, si Sickingen, au lieu de dissimuler sa révolte sous le masque d'une querelle entre chevaliers, avait hissé le drapeau de la guerre ouverte contre l'empereur et les princes, il aurait vaincu. Pouvons-nous partager cette illusion? Sickingen (et avec lui plus ou moins Hutten) n'a pas succombé à cause de sa ruse. Il a succombé, parce qu'il s'était révolté comme chevalier et représentant d'une classe périssante contre l'existant ou plutôt contre la nouvelle forme de l'existant. Si l'on enlève à Sickingen ce qui appartient à l'individu, avec son éducation particulière, ses dispositions naturelles, etc., nous aurons Gøtz von Berlichingen. Dans celui-ci, individu *piteux*, l'opposition tragique de la chevalerie contre l'empereur et les princes, s'exprime dans sa forme adéquate, et c'est pourquoi Gøthe a eu raison de le choisir pour héros. Dans la mesure où Sickingen, — et en partie Hutten lui-même, bien que, dans son cas, comme dans le cas de tous les idéologues d'une classe, de pareilles formules devraient être sensiblement modifiées — combat les princes (car s'il se dresse contre l'empereur, c'est seulement parce que l'empereur des chevaliers se transforme en empereur des princes), il n'est en fait qu'un Don Quichotte, bien qu'un Don Quichotte historiquement justifié. Qu'il commence sa révolte sous la forme d'une querelle entre chevaliers, cela signifie seulement qu'il la commence en tant que chevalier. Pour la commencer autrement, il aurait dû faire, directement, et dès le début, appel aux villes et aux paysans, c'est-à-dire aux classes dont le développement signifie la négation de la chevalerie.

Si tu voulais donc ne pas réduire simplement ta collision à celle de *Gøtz von Berlichingen*, — et cela n'entraîne pas dans ton plan, — Sickingen et Hutten devaient périr parce que dans leur imagination ils étaient des révolutionnaires (ce qu'on ne peut dire de Gøtz) et, tout comme la noblesse instruite de la Pologne de 1830, ils s'étaient faits d'une part les instruments des idées modernes, et, d'autre part, ils représentaient



en fait l'intérêt d'une classe réactionnaire. Dans ces conditions, les représentants nobles de la révolution, — dont les mots d'ordre d'unité et de liberté cachaient encore le rêve de l'ancien Empire et du droit du plus fort, — n'auraient pas dû absorber toute l'attention au point où ils le font chez toi : les représentants de la paysannerie (ceux-ci surtout) et des éléments révolutionnaires des villes auraient dû constituer un arrière-plan actif important. Tu aurais pu alors exprimer, et à un degré beaucoup plus haut, précisément les idées les plus modernes dans leur forme la plus pure, tandis que maintenant, en dehors de la liberté religieuse, c'est l'unité politique qui reste en fait l'idée principale de ton drame. Tu aurais dû alors, tout naturellement, *shakespeariser* davantage, tandis que maintenant je considère comme ta plus grande faute la *schillérisation*, la transformation des individus en simples porte-parole de l'esprit du siècle. N'es-tu pas, dans une certaine mesure, tombé toi-même, comme ton *Franz von Sickingen*, dans l'erreur diplomatique de donner plus d'importance au conflit qui opposa Luther aux chevaliers qu'à celui qui les opposa à Münzer et aux plébéiens ?

Je regrette, en outre, l'absence de traits caractéristiques dans les caractères. Je fais exception pour Charles V, Balthasar et Richard de Trèves. Et cependant, y eut-il jamais époque aussi riche en caractères fortement marqués que le xvi<sup>e</sup> siècle ? Hutten représente, à mon sens, beaucoup trop exclusivement l'« enthousiasme », ce qui est ennuyeux. N'a-t-il pas été en même temps un homme plein de sel, un véritable démon d'esprit, et n'as-tu pas été par conséquent très injuste envers lui ?

A quel point ton Sickingen lui-même, représenté d'ailleurs aussi beaucoup trop abstraitement, est victime d'une collision indépendante de tous ses calculs personnels, cela ressort de la manière dont il est obligé de prêcher à ses chevaliers l'amitié avec les villes, etc., et d'autre part de la satisfaction qu'il éprouve à exercer lui-même le droit du plus fort sur les villes.

Je te reproche, dans certains passages, de faire réfléchir exagérément tes personnages sur eux-mêmes, ce qui provient de ton penchant pour Schiller. Ainsi, par exemple, à la page 121, quand Hutten raconte à Marie l'histoire de sa vie, il aurait été parfaitement naturel de faire dire à Marie :

Toute la gamme des sensations,  
etc., jusqu'à

Et elle est plus lourde que le poids des années.



Les vers qui précèdent : « On dit », jusqu'à « a vieilli », pourraient alors suivre, mais la remarque : « Il ne faut qu'une nuit à la jeune fille pour devenir femme » (bien qu'elle montre que Marie connaissait l'amour plus que comme une notion abstraite) est tout à fait inutile; et il est absolument inadmissible que Marie commence par la réflexion sur son « âge ». Ce n'est qu'après avoir dit ce qu'elle a raconté en « une heure », qu'elle pourrait résumer son état d'esprit par la réflexion sur son âge. Plus loin, dans les lignes suivantes, les mots « je le considère comme un droit » (le bonheur) me choquent. Pourquoi enlever à Marie la conception naïve du monde qu'elle eut jusqu'alors et la transformer en une doctrine de droit? Peut-être t'exposerai-je une autre fois mon opinion de façon plus détaillée.

Je trouve particulièrement réussie la scène entre Sickingen et Charles V, bien que le dialogue des deux côtés se transforme un peu trop en plaidoirie; ensuite les scènes à Trèves. Les sentences de Hutten sur l'épée sont très belles.

Cela suffit pour cette fois.

Tu as gagné un admirateur ardent de ton drame dans la personne de ma femme. Il n'y a que Marie dont elle ne soit pas contente.

MARX : Lettre à Lassalle du 19 avril 1859.

FERDINAND LASSALLE : *Lettres et écrits posthumes*, t. III, p. 173. Gustav Mayer, Stuttgart, 1922. (Edit. all.)

## II

Vous avez dû être quelque peu étonné de mon silence prolongé, d'autant plus que je vous devais mon appréciation sur votre Sickingen. Mais c'est là précisément ce qui m'a empêché si longtemps de vous écrire. Dans l'appauvrissement aujourd'hui général des belles-lettres, j'ai rarement l'occasion de lire une œuvre de ce genre, et depuis des années il ne m'est arrivé de lire quelque chose dont la lecture ait eu comme résultat un jugement approfondi, une opinion précise et déterminée. Et les barbouillages qui paraissent n'en valent pas la peine. Même les meilleurs romans anglais que je lis encore de temps à autre, comme par exemple ceux de Thackeray, malgré leur importance littéraire et leur signification culturelle et historique incontestable, n'ont jamais pu éveiller en moi cet intérêt. Mon jugement s'est beaucoup émoussé à la suite de cette longue inaction, et il me faut du temps pour me permettre d'exprimer une opinion. Votre *Sickingen* mérite



cependant qu'on l'aborde autrement que toute cette confession littéraire, et c'est pourquoi j'ai pris mon temps. La première et la deuxième lectures de votre drame, national-allemand à tous les points de vue, d'après le sujet et la façon de le traiter, m'ont troublé de telle manière que j'ai dû le mettre de côté pour quelque temps, d'autant plus que dans ces temps misérables mon goût affaibli (je dois le reconnaître à ma honte), m'a réduit à un état où les choses même de peu de valeur, me font à la première lecture une certaine impression.

Pour arriver à un jugement impartial, tout à fait « critique », j'ai donc mis *Sickingen* de côté, ou plus exactement, je l'ai prêté à quelques amis (on trouve encore ici quelques Allemands avec une culture littéraire plus ou moins grande). *Habent sua fata libelli*<sup>1</sup> : quand on les prête on les revoit rarement et je n'ai pu ravoïr mon *Sickingen* que par force. Je peux vous dire qu'à la troisième et à la quatrième lectures, l'impression est restée la même et, dans la conviction que votre *Sickingen* peut supporter la critique, je vous donne mon avis.

Je sais que je ne vous ferai pas un très grand compliment en affirmant qu'aucun poète officiel de l'Allemagne contemporaine ne saurait, même de loin, écrire un pareil drame. C'est pourtant là un fait, et qui caractérise trop bien notre littérature pour qu'on puisse le passer sous silence. Pour aborder immédiatement le côté formel, j'ai été très agréablement surpris par l'habileté avec laquelle se noue l'intrigue et par le caractère dramatique de l'action d'un bout à l'autre. En ce qui concerne la versification, vous vous êtes permis, il est vrai, quelques libertés, mais elles choquent davantage à la lecture que sur la scène. J'aurais voulu lire la pièce pour le théâtre car, telle qu'elle est présentée dans le livre, elle ne peut probablement pas être jouée. J'ai eu ici la visite d'un jeune poète allemand (Karl Siebel<sup>2</sup>), un compatriote et un parent éloigné, qui a assez travaillé pour le théâtre; il se rendra peut-être, comme réserviste de la garde prussienne, à Berlin, et alors, peut-être, me permettrai-je de lui donner un mot pour vous. Il admire beaucoup votre drame, mais il le considère comme tout à fait injouable à cause des trop longs monologues, pendant que les autres acteurs sont obligés, pour ne pas rester là en simples figurants, de répéter deux ou trois fois les mêmes procédés mimiques. Les deux derniers actes prouvent abondamment qu'il vous serait facile de

1. Les livres ont leur destin.

2. SIEBEL Karl (1836-1868).



rendre le dialogue plus vif et plus animé, et comme la même chose peut être faite, me semble-t-il, pour les trois premiers actes à quelques scènes près (ce qui peut arriver dans tous les drames), je suis persuadé que vous le prendrez en considération en remaniant votre drame pour la scène. Le *contenu idéologique* s'en ressentira, bien entendu, mais c'est une chose inévitable, et la synthèse parfaite de la profondeur idéologique, du contenu historique conscient, que vous attribuez à juste titre au drame allemand, et de la vivacité, de l'ampleur de l'action shakespearienne, ne sera sans doute réalisée que dans l'avenir et peut-être même pas par les Allemands. C'est précisément dans cette synthèse que je vois l'avenir du drame. Votre *Sickingen* se trouve dans la bonne voie; les principaux personnages représentent effectivement des classes et des courants déterminés et, par conséquent, des idées déterminées de leur époque, et les mobiles de leurs actes ne sont pas les petites passions individuelles, mais le courant historique qui les porte. Le progrès cependant consisterait en ce que ces mobiles soient poussés au premier plan de façon vivante, active, pour ainsi dire naturelle dans le cours de l'action elle-même, et qu'au contraire les discours d'argumentation (dans lesquels j'ai reconnu d'ailleurs avec plaisir votre ancien talent d'avocat d'assises et de tribun) deviennent de plus en plus inutiles. Vous semblez vous-même vous donner cet idéal pour but, quand vous faites la distinction entre le drame scénique et le drame littéraire; je crois qu'on pourrait, bien que difficilement (car la perfection n'est vraiment pas une petite chose) transformer de cette façon *Sickingen* en un drame scénique. Cela est lié à la manière de caractériser les personnages. Vous avez raison de vous dresser contre la *mauvaise* individualisation répandue aujourd'hui, qui se réduit à de pauvres arguties et est le signe distinctif de la littérature stérile des épigones. Il me semble que l'individu est caractérisé non seulement par *ce qu'il fait*, mais également par *la façon* dont il le fait; et, à ce point de vue, le contenu idéologique de votre drame n'aurait rien perdu si les différents personnages avaient été plus nettement distingués entre eux et opposés les uns aux autres. La manière des *anciens* ne suffit plus de nos jours, et ici, je pense, vous auriez, sans mal, pu tenir compte davantage du rôle joué par Shakespeare dans l'histoire du drame. Mais ce sont là des questions secondaires et je les soulève seulement pour vous montrer que j'ai aussi réfléchi au côté formel de votre drame.

Quant au contenu historique, vous avez montré très clairement, et en indiquant avec juste raison leur développement



ultérieur, les deux côtés du mouvement de l'époque qui vous intéressaient le plus : le mouvement national de la noblesse, représenté par Sickingen, et le mouvement théorique de l'humanisme avec le développement qu'il a reçu dans le domaine théologique et ecclésiastique, la Réforme. Les scènes que j'aime le plus sont les scènes entre Sickingen et l'empereur, entre le légat du pape et l'archevêque de Trèves (en opposant ici le légat laïque avec sa culture étendue, esthétique et classique, théoriquement et politiquement clairvoyant, au prince ecclésiastique borné, vous avez réussi à donner une excellente peinture des caractères individuels, qui, cependant, découle directement du caractère représentatif des deux personnages); dans la scène entre Sickingen et Charles, les caractères ressortent également d'une façon très frappante. En introduisant l'autobiographie de Hutten, que vous avez raison de considérer comme très importante quant à son contenu, vous employez cependant un moyen très risqué d'insérer ce contenu dans votre drame. Très important aussi est l'entretien de Balthasar avec Franz au cinquième acte, où le premier expose à son maître la politique *véritablement révolutionnaire* qu'il aurait dû suivre. Dans la scène suivante se révèle ce qui est vraiment tragique; et, à cause de cette importance, il me semble qu'il aurait fallu l'indiquer davantage dès le troisième acte où les occasions de le faire ne manquent pas. Mais je retombe de nouveau dans les questions secondaires. La situation des villes et des princes de l'époque est également décrite, dans plusieurs passages, avec beaucoup de clarté, et ainsi se trouvent plus ou moins épuisés les éléments *officiels* du mouvement d'alors. Mais ce que vous n'avez pas, à ce qu'il me semble, suffisamment souligné, ce sont ses éléments non officiels, plébéiens et paysans, avec leur expression théorique correspondante. Le mouvement paysan fut à sa manière aussi national, aussi dirigé contre les princes que celui de la noblesse, et l'envergure immense de la lutte, dans laquelle il a succombé, diffère radicalement de la légèreté avec laquelle les nobles, abandonnant Sickingen à son sort, acceptèrent leur rôle historique de courtisans. Même selon votre conception du drame, qui est, à mon avis, comme vous le verrez, un peu trop abstraite, pas assez réaliste, le mouvement paysan me semble mériter plus d'attention; la scène paysanne avec Jos Fritz est sans doute très caractéristique et la personnalité de ce « perturbateur » très bien rendue, elle ne suffit pas cependant à représenter avec assez de poids, en face du mouvement de la noblesse, la montée de l'agitation paysanne déjà très puissante. Selon ma conception du drame qui n'admet pas qu'on oublie le réel pour l'idéal et Shakes-



peare pour Schiller, l'utilisation de cette partie plébéienne de la société d'alors, si étonnamment colorée, aurait apporté des éléments tout à fait nouveaux pour animer le drame, un arrière-plan inappréciable au mouvement national de la noblesse qui se déroule sur l'avant-scène, et aurait pour la première fois fait apparaître sous son véritable jour ce mouvement lui-même. Quels étonnants tableaux de caractères nous offre cette époque de décomposition des rapports féodaux dans la personne de ses rois mendians, de ses lansquenets sans pain, de ses aventuriers de toute espèce, — un véritable arrière-plan à la Falstaff qui, dans un drame historique de ce genre, doit produire plus d'effet encore que chez Shakespeare! De plus, c'est à mon avis cette méconnaissance du mouvement paysan qui vous a conduit à représenter inexactement dans un certain sens, à ce qu'il me semble, le mouvement national de la noblesse lui aussi, et à laisser échapper ce qu'il y eut de véritablement tragique dans le sort de Sickingen. A mon sens, la masse de la noblesse impériale de l'époque n'envisageait nullement une alliance avec la paysannerie, impossible parce qu'elle vivait des revenus touchés grâce à l'oppression des paysans. Une alliance avec les villes aurait été plus possible; mais elle ne se réalisa pas ou seulement de façon très incomplète. Cependant la révolution nationale de la noblesse ne pouvait triompher que par une alliance avec les villes et les paysans, avec ceux-ci surtout; et en cela réside justement, à mon avis, le tragique, à savoir que cette condition essentielle était impossible, que, par conséquent, la politique de la noblesse devait inévitablement être mesquine, qu'au moment même où la noblesse voulut prendre la direction du mouvement national, la masse de la nation, les paysans, protestèrent contre cette direction, et entraînent inévitablement sa chute. Je ne veux pas juger jusqu'à quel point votre supposition que Sickingen entretenait vraiment certains rapports avec les paysans est historiquement juste, ce n'est pas là d'ailleurs l'important. Cependant, si je me souviens bien, les écrits de Hutten dans lesquels il s'adresse aux paysans, laissent de côté la question épineuse de la noblesse et cherchent à diriger la colère des paysans avant tout contre les prêtres. Je ne vous conteste pas le droit de concevoir Sickingen et Hutten comme ayant voulu émanciper les paysans. Ainsi, vous aviez immédiatement la contradiction tragique où ils se trouvaient pris, entre la noblesse d'une part, *résolument opposée à cela*, et les paysans d'autre part. C'est là, à mon avis, la collision tragique entre le postulat historiquement nécessaire et l'impossibilité pratique de sa réalisation. En l'ignorant, vous réduisez l'envergure du conflit tragique à des limites plus étroites, à sa-



voir que Sickingen, au lieu de s'attaquer à la fois à l'Empereur et à l'Empire, se dresse contre un *seul* prince (bien qu'ici aussi, avec un juste sentiment, vous ayez introduit les paysans), et c'est la lâcheté et l'indifférence de la noblesse qui entraînent sa chute. Mais cette attitude de la noblesse aurait été autrement motivée si vous aviez, auparavant déjà, souligné la colère grandissante des paysans et l'état d'esprit devenu incontestablement conservateur de la noblesse à la suite des soulèvements paysans antérieurs et celui du pauvre Conrad<sup>1</sup>. Ce n'est là, d'ailleurs, qu'un des moyens d'introduire dans le drame le mouvement paysan et plébéien, et il en existe au moins une dizaine d'autres également bons ou meilleurs.

Vous le voyez, j'applique une échelle des valeurs très élevée à votre œuvre, elle est même *la plus élevée* possible au point de vue esthétique et historique; et que je sois obligé de le faire pour pouvoir formuler par-ci par-là quelques objections, cela vous prouve le mieux combien je l'apprécie. La critique mutuelle est devenue, depuis des années, dans l'intérêt du parti lui-même, nécessairement aussi franche que possible; par ailleurs, moi et nous tous, nous nous réjouissons toujours à chaque nouvelle confirmation que notre parti, partout où il apparaît, fait preuve de supériorité. Et c'est une pareille confirmation que vous avez apportée cette fois encore.

ENGELS : Lettre à Lassalle du 18 mai 1859. FERDINAND LASSALLE : *Lettres et écrits posthumes*, t. III, p. 179. Gustave Mayer, Stuttgart 1922. (Edit. all.)

*Minna Kautsky (1835-1912), auteur de nombreux romans, mère de Karl Kautsky, avait voulu, après son adhésion au socialisme, aborder les problèmes sociaux dans son œu-*

1. A la fin du xv<sup>e</sup> siècle, deux grandes associations secrètes de paysans et de plébéiens, le *Bundschuh* et le *Pauvre Conrad*, annoncent et préparent la guerre des paysans. Le *Bundschuh*, dont l'influence s'exerça surtout en Alsace et dans le pays de Bade, découvert et écrasé en 1493 et en 1502, se reforme, sous la direction de Jos Fritz, pour être de nouveau décimé en 1513. Le *Pauvre Conrad*, constitué dans le Wurtemberg en 1503 et en liaison avec le *Bundschuh*, organise les insurrections de 1513 et de 1514. Les bourgeois ayant trahi les paysans, leurs alliés, l'insurrection fut écrasée par les princes et les chevaliers.



vre littéraire. Stefan von Grillenhof (1879), le meilleur de ses livres, décrit de façon réaliste les souffrances et les luttes des paysans d'Autriche.

*Les Vieux et les nouveaux*, paru en 1884, à propos duquel Engels envoie sa lettre du 26 novembre 1885, raconte la vie des ouvriers autrichiens dans les mines de sel. Minna Kautsky évoque l'oppression des travailleurs soumis au joug de l'entrepreneur et de l'Eglise, toujours à la merci d'un renvoi possible, privés du droit de lire les journaux et les livres.

Pour l'auteur, l'antagonisme qui oppose « les vieux » aux « nouveaux » n'est pas une manifestation de la lutte des classes, mais la lutte de « deux principes », — la foi, représentée par les vieux, et l'athéisme représenté par les nouveaux. De là, le caractère livresque et schématique du roman qui tend à remplacer les conflits réels par des abstractions.

## 5

### La tendance en littérature.

J'ai lu enfin *les Vieux et les nouveaux*<sup>1</sup> pour l'envoi desquels je vous remercie cordialement. La vie des travailleurs des mines de sel y est dépeinte avec le même art que celle des paysans dans *Stefan*<sup>2</sup>. La plupart des scènes de la société viennoise sont également très belles. Vienne est la seule ville allemande où l'on trouve une société, Berlin n'a que « certains milieux » et, surtout, des milieux incertains, c'est pourquoi l'on n'y trouve matière que pour un roman sur la vie des littérateurs, des fonctionnaires et des acteurs. Vous pouvez mieux que moi juger si, dans cette partie de votre œuvre, l'exposé de l'action ne se développe pas, par endroits, d'une façon un peu trop précipitée; certaines choses qui peuvent nous donner cette impression paraissent toutes naturelles à Vienne, avec son caractère international un peu spécial, saturé d'éléments de l'Europe méridionale et orientale. Je trouve dans les deux milieux dépeints<sup>3</sup> cette force d'individualisation

1. Le roman de Minna Kautsky, *les Vieux et les nouveaux*, fut publié par la revue social-démocrate la *Neue Welt* en 1884, la même année, à Leipzig, en un volume.

2. Le roman de Minna Kautsky, *Stefan von Grillenhof* fut également publié par la revue *Neue Welt* en 1879.

3. L'aristocratie autrichienne et les ouvriers des mines de sel.



des caractères qui vous est habituelle; chacun de ces caractères est un type, mais en même temps un individu distinct, « celui-ci » comme s'exprime le vieil Hegel<sup>1</sup>, et il doit en être ainsi. Cependant, pour être impartial, je dois aussi faire quelques objections, et j'en arrive alors à Arnold. Celui-ci est vraiment trop parfait, et, lorsqu'il périt finalement en tombant d'une montagne, on ne peut concilier cela avec la justice poétique qu'en se disant : il était trop bon pour ce monde. Or, il est toujours mauvais que le poète exalte son propre héros, et il me semble que dans une certaine mesure, vous êtes tombée dans ce travers. Chez Elsa, on trouve encore quelques traits individuels, bien qu'idéalisés aussi, mais chez Arnold la personnalité se dissout encore plus dans le principe.

D'où vient ce défaut, la lecture du roman nous le révèle. Vous éprouviez probablement le besoin de prendre publiquement parti dans ce livre, de proclamer devant le monde entier vos opinions. C'est déjà fait, c'est du passé et vous n'avez plus besoin de le répéter sous cette forme. Je ne suis aucunement adversaire de la poésie de tendance comme telle. Le père de la tragédie, Eschyle, et le père de la comédie, Aristophane, ont été tous deux très nettement des poètes de tendance, de même que Dante et Cervantès, et ce qu'il y a de mieux dans *l'Intrigue et l'amour* de Schiller, c'est qu'il est le premier drame politique allemand de tendance. Les Russes et les Norvégiens modernes, qui donnent des romans excellents, sont tous des poètes de tendance. Mais je crois que la tendance doit ressortir de la situation et de l'action elles-mêmes, sans qu'elle soit explicitement formulée, et le poète n'est pas tenu de donner toute faite au lecteur la solution historique future des conflits sociaux qu'il décrit. D'autant plus que, dans les circonstances actuelles, le roman s'adresse surtout aux lecteurs des milieux bourgeois, c'est-à-dire à des milieux qui ne sont donc pas directement des nôtres, et alors, selon moi, un roman à tendance socialiste remplit parfaitement sa tâche quand, par une peinture fidèle des rapports réels, il détruit les illusions conventionnelles sur la nature de ces rapports, ébranle l'optimisme du monde bourgeois, contraint à douter de la pérennité de l'ordre existant, même si l'auteur n'indique pas directement de solution, même si, le cas échéant, il ne prend pas ostensiblement parti. Votre connaissance exacte et vos descriptions merveilleusement fraîches et vivantes de la paysannerie autrichienne et de la « société » viennoise trouveront là une riche matière, et vous

1. Engels fait allusion à la célèbre formule d'Hegel dans son *Esthétique* : « L'Homme, et cet homme en particulier. »



avez prouvé dans *Stefan* que vous savez traiter vos héros avec cette fine ironie qui témoigne de la maîtrise du poète sur sa création...

ENGELS : Lettre à Minna Kautsky du 26 novembre 1885. MARX-ENGELS : *Lettres à A. Bebel, W. Liebknecht, K. Kautsky et autres*, t. I, p. 413-415. (Edit. all.)

*Marx et Engels avaient la plus vive admiration pour Balzac. Marx, qui fait plusieurs fois allusion à Balzac dans le Capital et dans ses lettres, s'est longtemps proposé de consacrer une étude à l'auteur de la Comédie humaine, mais ses travaux multiples ne lui laissèrent pas le temps d'exécuter ce projet.*

*La lettre d'Engels à Miss Harkness sur Balzac (avril 1888), écrite en anglais, et dont le brouillon seul a été conservé, précise une fois de plus la pensée de Marx et d'Engels sur le réalisme et la tendance en littérature.*

*Margaret Harkness, fille d'un pasteur de Londres, avait adhéré à la Social Democratic Federation, fondée en 1880 par Hyndman. Alors que la Société fabienne, constituée en 1884, n'envisageait dans le socialisme qu'un prolongement de l'idéal démocratique bourgeois, la « Fédération social-démocrate » propageait les conceptions du marxisme. Margaret Harkness publia, sous le pseudonyme de John Low, des nouvelles et des romans d'inspiration socialiste qui connurent, à l'époque, en Angleterre du moins, une assez grande notoriété. Miss Harkness s'était trouvée face à face avec la misère du peuple dans les hôpitaux où elle avait servi comme infirmière, et dans les faubourgs où l'avaient conduite diverses enquêtes sur la main-d'œuvre féminine et l'exploitation des ouvrières. Dans ses livres : *City girl*, 1887 ; *Out of work*, 1888 ; *Captain Lobe*, 1889 ; *Manchester shirtmaker*, 1890 ; *In darkest London*, 1891, elle décrit la souffrance prolétarienne, des sombres fabriques de Manchester au sordide East-End, les drames du chômage, et surtout, thème qui devait tenter une socialiste, le destin des jeunes filles au travail de 8 heures du matin à 7 heures du soir pour des salaires de famine qui variaient, selon les branches d'industrie et la qualification des ouvrières, de 4 à 14 shillings par semaine!*



Dans *City Girl*, Jeune Fille de la ville, elle indique pourquoi l'Armée du salut exerce une influence sur les couches laborieuses les moins éclairées, mais elle n'aperçoit pas le caractère profondément antiprolétarien de cette organisation religieuse, à laquelle, en 1889, elle consacre un livre sympathique (Capitaine Lobe).

Tout en faisant ressortir les mérites de Jeune Fille de la ville, Engels indique à l'auteur ses défauts et la manière de s'en corriger. Par sa sollicitude, il montre le prix qu'il attache à l'éducation des écrivains petits-bourgeois. En même temps, il lui envoie un exemplaire de son Développement du socialisme de l'utopie à la science, pour qu'elle puisse s'assimiler le marxisme et embrasser l'ensemble et la marche des phénomènes sociaux.

## 6

### Balzac.

#### I

Je vous remercie de m'avoir envoyé par l'intermédiaire de monsieur Vizetelly<sup>1</sup> votre *Jeune Fille de la ville*. Je l'ai lue avec le plus grand plaisir et la plus grande avidité. C'est là, en effet, comme le dit mon ami Eichhoff, votre traducteur, un petit chef-d'œuvre; il ajoute, ce qui doit vous satisfaire, que sa traduction s'efforce d'être littérale, car toute omission ou toute tentative de modification ne peut que diminuer la valeur de l'original.

Ce qui me frappe surtout dans votre récit, à côté de sa véracité réaliste, c'est que s'y manifeste l'audace d'un véritable artiste. Non seulement dans la façon dont vous parlez de l'Armée du salut, à la barbe de cette respectabilité hautaine dont la respectabilité apprendra, peut-être pour la première fois, *pourquoi* l'Armée du salut trouve un appui aussi considérable dans les masses populaires. Mais surtout dans la forme simple que vous donnez à la trame de votre livre — à la vieille, très vieille histoire d'une jeune fille prolétarienne, séduite par un homme de la classe moyenne. Un auteur médiocre aurait tenté de dissimuler le caractère banal de la fable en l'encombrant de complications artificielles et d'ornements, ce qui ne l'aurait pas empêché d'être percé à jour. Vous, vous avez senti que vous pouviez vous permettre de raconter une vieille histoire parce que vous étiez capable de la renouveler par la véracité de votre exposé:

1. VIZETELLY Henri (1820-1894). — Editeur, journaliste et écrivain anglais, qui venait d'éditer *Jeune Fille de la ville*.



Votre Mister Grant est un chef-d'œuvre.

Si je trouve quand même quelque chose à critiquer, c'est peut-être uniquement le fait que votre récit n'est pas suffisamment réaliste. Le réalisme, à mon avis, suppose, outre l'exactitude des détails, la représentation exacte des caractères typiques dans des circonstances typiques. Vos caractères sont suffisamment typiques dans les limites où ils sont donnés par vous; mais on ne peut pas dire la même chose des circonstances qui les entourent et les font agir. Dans *Jeune fille de la ville*, la classe ouvrière apparaît comme une masse passive, incapable de s'aider elle-même et n'essayant même pas de le faire. Toutes les tentatives de l'arracher à la misère abrutissante viennent du dehors, d'en haut. [En effet, c'est la classe la plus pauvre, la plus souffrante et la plus nombreuse]<sup>1</sup> de Saint-Simon, [la pauvre classe humiliée] de Robert Owen. Mais si cette description était juste autour de 1800 ou de 1810, à l'époque de Saint-Simon et de Robert Owen, elle ne l'est plus en 1887 pour un homme qui a eu l'honneur de prendre une part des plus active, pendant cinquante ans environ, à la plupart des combats du prolétariat militant [et s'est toujours laissé guider par le principe que la libération de la classe ouvrière devait être l'œuvre de la classe ouvrière elle-même]. La résistance révolutionnaire que la classe ouvrière oppose à l'entourage qui l'opprime, ses tentatives — spasmodiques, à demi-conscientes ou conscientes — d'obtenir ses droits humains, appartiennent à l'histoire et peuvent revendiquer une place dans le réalisme.

Je suis loin de vous reprocher de ne pas avoir écrit un récit purement socialiste, un « roman de tendance », comme nous le disons, nous autres Allemands, où seraient glorifiées les idées politiques et sociales de l'auteur. Ce n'est pas du tout ce que je pense. Plus les opinions [politiques] de l'auteur demeurent cachées et mieux cela vaut pour l'œuvre d'art. Le réalisme dont je parle se manifeste même tout à fait en dehors des opinions de l'auteur. Permettez-moi [de l'illustrer par] un exemple. Balzac, que j'estime être un maître du réalisme infiniment plus grand que tous les Zolas, *passés, présents et à venir*<sup>2</sup>, nous donne dans sa *Comédie humaine* l'histoire la plus merveilleusement réaliste de la *société*<sup>2</sup> française, [spécialement du *monde parisien*<sup>2</sup>], en décrivant sous forme de chronique des mœurs, presque d'année en année, de 1816 à 1848, la pression de plus en plus

1. Les mots entre crochets sont biffés dans le brouillon de la lettre.

2. En français dans le texte.



grande que la bourgeoisie ascendante a exercée sur la noblesse qui s'était reconstituée après 1815 et qui [*tant bien que mal*<sup>1</sup>] dans la mesure du possible redressait le drapeau de la *vieille politesse française*<sup>1</sup>. Il décrit comment les derniers restes de cette société, exemplaire pour lui, ont peu à peu succombé devant l'intrusion du parvenu vulgaire de la finance ou furent corrompus par lui; comment la *grande dame*<sup>1</sup> dont les infidélités conjugales n'avaient été qu'un parfait moyen de s'adapter à la manière dont on avait disposé d'elle dans le mariage, a cédé la place à la bourgeoise qui se procure un mari pour avoir de l'argent ou des toilettes; autour de ce tableau central il groupe toute l'histoire de la société française, où j'ai plus appris, même en ce qui concerne les détails économiques (par exemple la redistribution de la propriété réelle et personnelle après la révolution<sup>2</sup>), que dans tous les livres des historiens, économistes, statisticiens professionnels de l'époque, pris ensemble. Sans doute, en politique, Balzac était légitimiste; sa grande œuvre est une élégie perpétuelle qui déplore la décomposition irrémédiable de la haute société; ses sympathies sont du côté de la classe condamnée à mourir. Mais malgré tout cela, sa satire n'est jamais plus tranchante, son ironie plus amère que quand il fait agir ces aristocrates, ces mêmes hommes et femmes pour lesquels il ressentait une si profonde sympathie. Et [en dehors de quelques provinciaux], les seules hommes dont il parle avec une admiration non dissimulée, ce sont ses adversaires politiques les plus acharnés, les héros républicains du Cloître-Saint-Merri<sup>3</sup>, les hommes qui à cette époque (1830-1836) représentaient véritablement les masses populaires. Que Balzac ait été forcé d'aller à l'encontre de ses propres sympathies de classe et de ses préjugés politiques, qu'il ait *vu* l'inéluctabilité de la chute de ses aristocrates chéris et qu'il les ait décrits comme ne méritant pas un meilleur sort; qu'il n'ait *vu* les vrais hommes de l'avenir que là seulement où l'on pouvait les trouver à l'époque, cela, je le considère comme un des plus grands triomphes du réalisme et l'une des plus grandes particularités du vieux Balzac.

Je dois cependant arguer pour votre défense que nulle part dans le monde civilisé la classe ouvrière ne manifeste

1. En français dans le texte.

2. Ces mots sont placés entre parenthèses chez Engels.

3. La rue du Cloître-Saint-Merri est fameuse par l'insurrection des 5 et 6 juin 1832, à la suite des funérailles du général Lamarque. Victor Hugo a fait de cette insurrection l'un des épisodes principaux des *Misérables*.



moins de résistance active, plus de passivité à l'égard de son destin, que nulle part les ouvriers ne sont plus *hébétés*<sup>1</sup> que dans l'East-End de Londres. Et qui sait si vous n'avez pas eu d'excellentes raisons pour vous contenter, cette fois-ci, de ne montrer que le côté passif de la vie de la classe ouvrière, en réservant le côté actif de cette vie pour un autre ouvrage ?

ENGELS : Lettre à Miss Harkness d'avril 1888.  
(Texte fourni par l'Institut Marx-Engels-Lénine.)

## II

J'ai essayé aussi longtemps que je l'ai pu de garder une bonne opinion du personnage<sup>2</sup>, mais c'est impossible. Que dire d'un monsieur qui, après avoir lu pour la première fois un roman de Balzac (et il s'agissait encore du *Cabinet des antiques* et du *Père Goriot*) en parle d'une façon très hautaine et avec le plus grand mépris comme d'ouvrages communs et d'une banalité extrême...

ENGELS : Lettre à Marx du 4 octobre 1852. *Correspondance*, t. I, p. 405. (Edit. all.)

## III

Je ne puis t'écrire en ce moment que ces quelques lignes, parce que l'agent du propriétaire est ici et que je dois jouer à son égard le rôle de Mercadet dans la comédie de Balzac. *A propos*<sup>1</sup> de Balzac, je te conseille de lire de lui le *Chef-d'œuvre inconnu*<sup>1</sup> et *Melmoth réconcilié*<sup>1</sup>. Ce sont deux petits *chefs-d'œuvre*<sup>1</sup>, pleins d'une délicieuse ironie.

MARX : Lettre à Engels, du 25 février 1867. *Correspondance*, t. III, p. 376. (Edit. all.)  
Edit. Costes, t. IX, p. 136-137.

## IV

Dans le *Curé de village* de Balzac se trouve ce qui suit :  
« Si le produit industriel n'était pas le double en valeur de son prix de revient en argent, le commerce n'existerait pas. » *Qu'en dis-tu?*<sup>3</sup>

MARX : Lettre à Engels du 14 décembre 1868.  
*Correspondance*, t. IV, p. 141. (Edit. all.)

1. En français dans le texte.

2. Il s'agit de Pindar, pseudonyme d'un socialiste russe, qu'Engels qualifie dans la même lettre d'ignorant et de pédant.

3. La citation et les mots de la fin sont en français dans le texte.



## V

C'est ainsi que chez Balzac qui a si profondément étudié toutes les nuances de l'avarice, le vieil usurier Gobseck est déjà tombé en enfance quand il commence à se faire un trésor de marchandises amoncelées.

MARX : *le Capital*, livre I, chap. XXII, en note, p. 524, Dietz, Stuttgart, 1920. (Edit. all.)  
Edit. Costes, t. IV, p. 38.

## VI

Dans une société dominée par la production capitaliste, le producteur non capitaliste lui-même est dominé par les conceptions capitalistes. Dans son dernier roman *les Paysans*, Balzac, remarquable par sa compréhension profonde des rapports réels, décrit avec une très grande justesse comment le petit paysan, afin de conserver la bienveillance de son usurier, exécute gratuitement pour lui toute sorte de travaux, sans se figurer par là lui faire de cadeaux, parce que son propre travail ne lui impose pas de dépense proprement dite. L'usurier, de son côté, fait ainsi d'une pierre deux coups. Il s'épargne le versement d'un salaire et enveloppe de plus en plus étroitement dans les filets de l'usure le paysan ruiné progressivement parce qu'il délaisse le travail sur son propre champ.

MARX : *le Capital*, livre III, chap. I, p. 14, Dietz, Berlin, 1929. (Edit. all.)  
Edit. Costes, t. IX, p. 72.

*La lettre d'Engels à Paul Ernst du 5 juin 1890 sur Ibsen est dirigée contre les applications mécaniques du marxisme en littérature et contre l'éclectisme.*

*Paul Ernst, jeune écrivain austro-allemand qui venait de*



faire représenter avec succès deux drames naturalistes, les Hommes nouveaux et le Grand Péché, avait rallié le socialisme. S'il collaborait à la Scène libre, théâtre et revue, où se retrouvaient naturalistes, expressionnistes et anarchistes, il donnait, dans la Neue Zeit, revue théorique du Parti social-démocrate, des articles de critique littéraire. Ces articles, notamment ceux qu'il consacre aux drames d'Ibsen, révèlent une attitude passive, une façon mécanique d'aborder les problèmes littéraires, absolument opposée à l'esprit du marxisme.

Une controverse, que la Scène libre avait ouverte sur les femmes dans la littérature scandinave, devait fournir à Engels l'occasion de sa lettre. Paul Ernst, écrivant sur « La femme et la question sociale », avait, avec raison, donné le pas aux facteurs sociaux sur les facteurs biologiques. Mais il y faisait preuve de sa passivité et de son fatalisme coutumiers.

L'écrivain impressioniste autrichien Hermann Bahr attaqua violemment Paul Ernst dans un article de la Scène libre du 28 mai 1890, intitulé : « Les épigones du marxisme ». Bahr n'est d'accord ni avec Marx ni avec les épigones. En dehors de l'atavisme (l'homme naturel) et de l'influence du milieu (l'homme économique), il faut, dit-il, tenir compte du facteur biologique. Dans chaque femme on trouve « la troisième femme, la femme telle qu'elle est », la femelle.

Paul Ernst envoya à Engels les deux numéros de la Scène libre qui contenaient son article et celui de Bahr, et le pria, dans une lettre du 31 mai 1890, de se prononcer et de dire si ses vues à lui, Paul Ernst, « coïncidaient avec les vues de Marx ».

Quand il reçut la réponse demandée, il affirma qu'Engels lui avait donné raison. Pour le surplus, il continua à persévérer dans ses erreurs et à falsifier le marxisme. Il adhéra la même année à l'opposition petite-bourgeoise qualifiée par Engels de « révolte d'étudiants et de littérateurs » et s'attira une nouvelle réprimande d'Engels (Berliner Volksblatt, 5 octobre 1890).

Bientôt la plupart des littérateurs qui avaient pénétré dans le Parti l'abandonnèrent pour l'opportunisme avéré ou l'anarchie (1891). Paul Ernst avait, au fond, adopté leur point de vue. Il quitta plus tard le Parti social-démocrate, évolua vers l'idéalisme, s'affirma réactionnaire pendant la guerre de 1914-1918, prêcha le retour à Dieu. Son ancien adversaire Hermann Bahr sombra, lui aussi, dans la mystique religieuse et chauvine.



## 7

**Ibsen et le petit bourgeois allemand.**

Je ne peux malheureusement pas satisfaire votre désir en vous écrivant une lettre que vous pourriez utiliser contre monsieur Bahr. Elle m'entraînerait dans une polémique ouverte avec celui-ci, et je devrais pour cela me voler littéralement du temps. Ce que je vous écris n'est donc destiné qu'à votre usage personnel.

D'ailleurs, ce que vous appelez le mouvement féministe scandinave m'est totalement inconnu; je ne connais que quelques drames d'Ibsen et ne sais absolument pas si et dans quelle mesure Ibsen doit être considéré comme responsable des effusions plus ou moins hystériques des arrivistes bourgeoises et petites-bourgeoises.

D'autre part, le domaine désigné généralement sous le nom de question féminine est trop étendu pour qu'on puisse, dans le cadre d'une lettre, traiter à fond ce sujet ou dire là-dessus quelque chose d'à peu près satisfaisant. Ce qui est sûr, c'est que Marx n'aurait jamais pu « prendre l'attitude » que monsieur Bahr lui attribue. Il n'était pas si fou.

Quant à votre tentative d'expliquer la chose d'une façon matérialiste, je tiens à vous dire, tout d'abord, que la méthode matérialiste se transforme en son contraire si, au lieu de servir de fil conducteur dans les études historiques, elle est appliquée comme un modèle tout préparé sur lequel on taille les faits historiques. Et si monsieur Bahr croit vous avoir pris en faute, il me paraît avoir un tout petit peu raison.

Vous renfermez toute la Norvège, avec tout ce qui s'y passe, dans une catégorie : la petite bourgeoisie, et, sans la moindre hésitation, vous appliquez à cette petite bourgeoisie norvégienne vos idées sur la petite bourgeoisie allemande.

Or, deux faits s'y opposent.

Premièrement : alors que dans toute l'Europe la victoire sur Napoléon marquait la victoire de la réaction sur la révolution et que seulement dans sa patrie française la révolution inspirait encore assez de crainte pour arracher à la Légimité revenue une Constitution bourgeoise libérale, la Norvège trouvait moyen de conquérir une Constitution beaucoup plus démocratique que n'importe quelle Constitution européenne de l'époque.



Et deuxièmement, la Norvège a connu au cours de ces vingt dernières années un essor littéraire comme nul autre pays dans la même période, sauf la Russie. Petits bourgeois ou non, les gens y réalisent davantage qu'ailleurs et marquent de leur empreinte les littératures des autres pays, y compris celle de l'Allemagne.

[Si vous examinez attentivement ces faits, vous devrez reconnaître qu'ils sont incompatibles avec la façon de ranger les Norvégiens dans la classe des petits bourgeois et surtout des petits bourgeois du modèle allemand<sup>1</sup>] ces faits nous obligent, selon moi, à analyser la petite bourgeoisie norvégienne dans ce qu'elle a de particulier.

Vous vous apercevrez alors probablement que nous sommes là en présence d'une différence très importante. En Allemagne, la petite bourgeoisie est le fruit d'une révolution avortée, d'un développement interrompu, refoulé, et doit son caractère spécifique et très prononcé de lâcheté, d'étroitesse, d'impuissance et d'incapacité à la guerre de Trente ans et à la période qui l'a suivie, au cours de laquelle presque tous les autres grands peuples se sont au contraire rapidement développés. Ce caractère lui resta même après que l'Allemagne eut été de nouveau entraînée dans le développement historique; il fut assez accentué pour s'imposer comme type allemand plus ou moins général à toutes les autres classes sociales allemandes, jusqu'au jour où notre classe ouvrière brisa ces bornes étroites. Les ouvriers allemands sont justement d'autant plus violemment « sans patrie » qu'ils se sont entièrement débarrassés de l'étroitesse petite-bourgeoise allemande. La petite bourgeoisie allemande ne constitue donc pas une étape historique normale, mais une caricature poussée à l'extrême, un phénomène de dégénérescence, comme le Juif polonais est une caricature du Juif. [Elle est classique seulement par l'exagération de son caractère petit-bourgeois poussée à l'extrême.] Le petit bourgeois anglais, français, etc. n'est pas du tout au même niveau que le petit bourgeois allemand.

En Norvège, par contre, la petite paysannerie et la petite bourgeoisie, mélangées dans une faible proportion avec la bourgeoisie moyenne — de même qu'en Angleterre et en France au xvii<sup>e</sup> siècle par exemple — représentent depuis plusieurs siècles l'état normal de la société. Ici, il ne s'agit

---

1. Les mots entre crochets sont biffés dans le brouillon d'Engels.



pas d'un retour violent à des conditions surannées par suite de quelque grand mouvement avorté ou d'une guerre de Trente ans. Le pays est demeuré en arrière par suite de son isolement et des conditions naturelles, mais sa situation a toujours correspondu à ses conditions de production, elle a donc été normale. Ce n'est que tout récemment que la grosse industrie, un tout petit peu et de façon sporadique, apparaît dans le pays, mais le levier le plus puissant de la concentration du capital, la Bourse, fait défaut, et, de plus, la puissante extension du commerce maritime agit comme facteur de conservation. Car, tandis que partout ailleurs la vapeur supplante les bateaux à voile, la Norvège développe considérablement sa navigation à voile, et possède, sinon la plus forte, en tous les cas la deuxième flotte à voile du monde, qui appartient surtout à de petits armateurs, comme en Angleterre aux environs de 1720. Cependant, la vieille existence immobile a été mise par là en mouvement, et ce mouvement se traduit aussi dans l'essor littéraire.

Le paysan norvégien n'a jamais connu le *servage*, et cette circonstance donne à tout le développement du pays, comme en Castille, un arrière-plan tout différent. Le petit bourgeois norvégien est le fils du paysan libre, et c'est pourquoi il est un *homme* à côté du misérable philistin allemand. Et de même, la petite bourgeoise norvégienne est infiniment supérieure à l'épouse du philistin allemand. Et quelles que puissent être les faiblesses des drames d'Ibsen, par exemple, ils reflètent sans doute le monde de la petite et de la moyenne bourgeoisie, mais un monde totalement différent du monde allemand, un monde où les gens ont encore du caractère et de l'initiative et agissent d'une façon indépendante, même si leur conduite peut paraître bizarre à un observateur étranger. Je préfère étudier tout cela à fond avant de me prononcer.

Pour revenir à nos moutons, c'est-à-dire à monsieur Bahr, je suis surpris que les gens en Allemagne se prennent tellement au sérieux. La plaisanterie et l'humour semblent être interdits plus que jamais en Allemagne, [même les Juifs semblent faire de leur mieux pour enterrer le plus profondément possible leur humour inné], et l'ennui paraît être devenu un devoir civique. Autrement vous auriez certainement examiné de plus près la « Femme » de monsieur Bahr, dont s'est détaché tout ce qui s'est « développé historiquement ». Or, ce qui s'est développé historiquement, c'est sa peau, qui doit être blanche ou noire, jaune, brune ou rouge — elle ne peut donc pas avoir de peau humaine. Ce qui s'est développé



historiquement, ce sont ses cheveux, frisés et laineux, bouclés ou plats, noirs, roux ou blonds. Des cheveux humains lui sont donc interdits. Que reste-t-il donc encore si vous détachez tout ce qui s'est développé historiquement, peau et cheveux, et si « la Femme elle-même se montre », qu'apparaît-il donc? Simplement la guenon *anthropithec*a, que monsieur Bahr peut prendre dans son lit, « palpable et transparente uniquement », elle et ses « instincts naturels ».

ENGELS : Lettre à Paul Ernst du 5 juin 1890.  
(Texte fourni par l'Institut Marx-Engels-Lénine.)



## VI. — Pour une littérature révolutionnaire

### 1

#### Contre une littérature de soumission.

En lutte contre ces conditions sociales, la critique n'est pas une passion de la tête, elle est la tête de la passion. Elle n'est pas un scalpel, elle est une arme. Son objet est *l'ennemi* qu'elle veut, non point réfuter, mais *anéantir*. Car l'esprit de ces conditions sociales a été réfuté. En soi, ces conditions ne constituent pas des sujets *dignes de retenir l'attention*, mais un *état de fait* aussi méprisable que méprisé. La critique en soi n'a pas besoin de se fatiguer à comprendre cet objet, puisqu'elle est fixée à son égard. Elle ne se donne plus comme une *fin en soi*, mais uniquement comme un *moyen*. Sa passion essentielle est l'*indignation*, sa tâche essentielle la *dénonciation*.

...La critique qui s'occupe de cet objet est une critique dans la *mêlée*, et dans la *mêlée* il ne s'agit pas de savoir si l'adversaire est un adversaire noble, un adversaire de votre rang, un adversaire *intéressant*, il s'agit de l'atteindre. Il s'agit de ne pas laisser aux Allemands un seul instant d'illusion ni de résignation. Il faut rendre l'oppression réelle plus oppressive encore en y ajoutant la conscience de l'oppression, et rendre la honte plus honteuse encore en la livrant à la publicité. Il faut représenter chaque sphère de la société allemande comme la *partie honteuse*<sup>1</sup> de la société allemande, et ces conditions sociales pétrifiées, il faut les forcer à danser, en leur faisant entendre leur propre mélodie ! Il faut appren-

---

1. En français dans le texte.



dre au peuple à être épouvanté de lui-même, afin de lui donner du courage.

MARX : *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel. Œuvres*, t. I, p. 609-610. (Edit. all.)

Edit. Costes, *Œuvres philosophiques*, t. I, p. 87-88-89.

## 2

### La littérature populaire.

Si la critique connaissait mieux le mouvement des classes populaires inférieures, elle saurait que la résistance extrême qu'elles rencontrent dans la vie pratique les modifie chaque jour. La nouvelle littérature en prose ou en vers qui, en Angleterre et en France, vient des classes populaires inférieures, lui prouverait que les classes populaires inférieures savent s'élever intellectuellement sans la protection immédiate du saint Esprit de la critique critique.

MARX : *la Sainte Famille. Œuvres*, t. III, p. 311. (Edit. all.)

Edit. Costes, *Œuvres philosophiques*, t. II, p. 242.

Dans la Situation de la classe laborieuse en Angleterre (1845), Engels ne manque pas de relever les manifestations littéraires de la souffrance et de la révolte prolétariennes. Il cite (p. 177-178, édit. all.) la poésie d'un ouvrier de Birmingham, Edward P. Mead, contre « le roi Vapeur » qui se termine par un appel à l'insurrection :

Et ses intendants furieux, les fiers lords des usines,  
Regorgeant d'or et rouges de sang,  
La colère du peuple doit les abattre,  
Comme le monstre, leur Dieu !



« C'est l'expression exacte du sentiment qui règne parmi les ouvriers », écrit Engels. Plus loin, il parle de Thomas Hood (1799-1845), l'auteur de la Chanson de la chemise.

### 3

#### Thomas Hood.

Thomas Hood, le plus doué de tous les humoristes anglais contemporains et, comme tous les humoristes, rempli de sentiments humains, mais sans aucune énergie intellectuelle, a publié au début de l'année 1844, au moment où la misère des couturières remplissait tous les journaux, une belle poésie : *The Song of the Shirt, la Chanson de la chemise*, qui tira des yeux des filles de la bourgeoisie force larmes de compassion, mais sans utilité. La place me manque pour la reproduire ici ; elle parut d'abord dans le *Punch* et fit ensuite le tour de la presse. La situation des couturières ayant alors été traitée dans tous les journaux, des citations spéciales seraient superflues.

ENGELS : *la Situation de la classe laborieuse en Angleterre. Œuvres*, t. IV, p. 201. (Edit. all.)  
Edit. Costes, t. II, p. 135.

### 4

#### Le prolétariat anglais et la littérature.

Et, chose qui montre à quel point le prolétariat anglais est parvenu à acquérir une culture indépendante, les manifestations les plus importantes de la nouvelle littérature philosophique, politique et poétique sont lues presque exclusivement par des ouvriers. Le bourgeois, esclave du régime social et des préjugés qu'il comporte, tremble et se signe devant tout ce qui est véritablement le point de départ d'un progrès ; le prolétaire a les yeux ouverts là-dessus et l'étudie avec plaisir et succès. Sous ce rapport, les socialistes surtout ont fait infiniment pour la culture du prolétariat, ils ont traduit les matérialistes français *Helvétius, Holbach, Diderot*, etc., et les ont répandus en même temps que les meilleures productions anglaises dans des éditions à bon marché. La *Vie de Jésus* de Strauss et la *Propriété* de Proudhon circulent également seulement parmi les prolétaires. *Shelley*, le génial et



prophétique Shelley, et *Byron*, avec son ardeur sensuelle et son amère satire de la société existante trouvent la plupart de leurs lecteurs parmi les ouvriers ; les bourgeois n'en possèdent que des éditions expurgées, *family editions*, qui sont accommodées au goût de la morale hypocrite du jour. — Les deux plus grands philosophes pratiques des temps derniers, *Bentham* et *Godwin*, sont aussi, ce dernier notamment, la propriété presque exclusive du prolétariat ; bien que *Bentham* ait fait aussi école parmi la bourgeoisie radicale, seuls le prolétariat et les socialistes ont réussi à le développer. Sur ces bases le prolétariat s'est créé une littérature qui lui est propre, constituée surtout par des journaux et des brochures, et dont la valeur dépasse de beaucoup toute la littérature bourgeoise.

ENGELS : *la Situation de la classe laborieuse en Angleterre. Œuvres*, t. IV, p. 227-228. (Edit. all.)

Edit. Costes, t. II, p. 182-184.

L' « Association démocratique ayant pour but l'union et la fraternité de tous les peuples », établie à Bruxelles, envoya, le 28 février 1848, quelques jours après la chute de Louis-Philippe, une adresse au Gouvernement provisoire de la République française, adresse rédigée en français et portant la signature de Karl Marx, son vice-président.

## 5

### Béranger.

A vous, Français, à vous l'honneur, à vous la gloire d'avoir jeté les principaux fondements de cette alliance des Peuples si prophétiquement chantée par votre immortel Béranger.

MARX : *Adresse de l'Association démocratique...*, *Œuvres*, t. VI, p. 654. (Edit. all.)



Marx a exercé, à des degrés divers, une influence profonde sur les quatre poètes révolutionnaires de l'Allemagne du XIX<sup>e</sup> siècle : Heine (1797-1856), Weerth (1821-1856), Freiligrath (1810-1876), Herwegh (1817-1875).

La fille de Marx, *Eléonore Marx-Aveling*, qui a laissé un témoignage émouvant sur les relations entre Marx et Heine, écrit dans ses souvenirs que son père « était un grand admirateur de Heine. Il aimait autant l'homme que ses œuvres et était fort indulgent pour ses faiblesses politiques. Il disait que les poètes sont des originaux, qu'il faut les laisser aller leur chemin à eux, et qu'on ne doit pas leur appliquer la même mesure qu'aux gens ordinaires<sup>1</sup> ».

C'est durant son séjour à Paris (1843-1845) que Marx se lia avec Heine. « Nous n'avons pas besoin de beaucoup de signes pour nous comprendre », écrivait le poète à Marx, au cours d'un voyage qu'il fit en Allemagne en 1844. Quand il fut expulsé, en janvier 1845, Marx, dans la bousculade de son départ précipité pour la Belgique, envoya un mot à Heine : « De tous les gens que je laisse ici, c'est l'abandon de Heine qui m'est le plus pénible. Je voudrais vous emporter dans mes bagages...<sup>2</sup> ».

Plus tard, Marx et Engels ont critiqué les erreurs et les fautes de Heine, la pension servie au poète dans le dénuement par le gouvernement français sous Louis-Philippe (lettre de Marx à Engels du 17 janvier 1855), les défaillances dues à la maladie, sa conversion de 1848, son testament avec « amende honorable devant Dieu et devant les hommes » (lettre de Marx à Engels du 8 mai 1856). Mais ils ont gardé toujours leur admiration pour l'écrivain révolutionnaire dont la création poétique atteignit véritablement son apogée durant cette année 1844 où il fréquenta Marx à Paris. L'âpre et sombre complainte des Tisserands et le poème satirique : *Allemagne. Un conte d'hiver* (1844) marquent les préoccupations sociales du poète qu'attire le communisme :

Ein neues Lied, ein besseres Lied,  
O Freunde, will ich euch dichten!  
Wir wollen hier auf Erden schon  
Das Himmelreich errichten.

1. GRÜNBERG : *Archiv für die Geschichte des Sozialismus und der Arbeiter-bewegung*, t. IV, 1913, p. 215-219.

2. GRÜNBERG : *Archiv...*, t. IX, 1920, p. 132.



*Wir wollen auf Erden glücklich sein  
Und wollen nicht mehr darben;  
Verschlemmen soll nicht der faule Bauch,  
Was fleissige Hände erwarben.*

*Es wächst hienieden Brot genug  
Für alle Menschenkinder,  
Auch Rosen und Myrten, Schönheit und Lust,  
Und Zuckererbsen nicht minder.*

*Ja, Zuckererbsen für jedermann,  
Sobald die Schoten platzen!  
Den Himmel überlassen wir  
Den Engeln und den Spatzen<sup>1</sup>.*

## 6

Henri Heine.

### I

Henri Heine, le plus grand de tous les poètes allemands en vie, a rejoint nos rangs et a publié un volume de poèmes politiques qui contient quelques pièces qui prêchent le socialisme. Il est l'auteur du célèbre *Chant des tisserands silé-*

---

1. Ces strophes sont tirées du poème : *Allemagne. Un conte d'hiver.* (Chap. 1.)

Amis, je veux composer pour vous  
Une nouvelle chanson, une chanson meilleure!  
Nous voulons, sur cette terre déjà,  
Etablir le royaume des cieux.

Nous voulons être heureux sur cette terre,  
Nous ne voulons plus souffrir de la faim ;  
Le ventre paresseux ne doit plus dévorer  
Ce que des mains laborieuses ont amassé.

Il croît ici-bas assez de pain  
Pour tous les enfants des hommes,  
Il y a des roses et des myrtes, de la beauté et de la joie,  
Et aussi des pois sucrés.

Oui, des pois sucrés pour chacun,  
Dès que les cosses éclatent!  
Le ciel, nous l'abandonnons  
Aux anges et aux moineaux.



siens dont je vous donne une traduction prosaïque, mais qui, j'en suis effrayé, sera considéré comme un blasphème en Angleterre... Sur ce chant, qui dans l'original allemand est l'un des poèmes les plus puissants que je connaisse, je prends congé de vous pour cette fois, avec l'espoir de pouvoir bientôt vous parler de nos progrès et de notre littérature sociale.

ENGELS : « *Rapid Progress of Communism in Germany* », 1844. *Œuvres*, t. IV, p. 341-342. (Edit. all.)

## II

Comme en France au XVIII<sup>e</sup> siècle, la révolution philosophique a précédé également, en Allemagne, au XIX<sup>e</sup> siècle, la catastrophe politique. Mais quelle différence dans les deux cas ! Les Français sont en lutte ouverte contre toute la science officielle, contre l'Eglise, souvent même contre l'Etat ; leurs ouvrages sont imprimés de l'autre côté de la frontière, en Hollande ou en Angleterre, et eux-mêmes souvent contraints d'aller faire de temps en temps un tour à la Bastille. Les Allemands au contraire sont professeurs, instructeurs de la jeunesse nommés par l'Etat, leurs écrits reconnus comme manuels d'enseignement officiels, et le système qui couronne tout le développement, celui de Hegel, élevé même en quelque sorte au rang de philosophie officielle de la monarchie prussienne ! Et c'est derrière ces professeurs, derrière ces phrases pédantesques et obscures, ces périodes lourdes et ennuyeuses que la révolution devait se cacher ? Les hommes qui passèrent à l'époque pour les représentants de la révolution, les libéraux, n'étaient-ils pas les adversaires les plus acharnés de cette philosophie qui jetait le trouble dans les cerveaux ? Mais ce que ne virent ni le gouvernement, ni les libéraux, un homme au moins le vit dès 1833 : il est vrai qu'il s'appelait Henri Heine<sup>1</sup>.

ENGELS : *Ludwig Feuerbach*, p. 15-16. Verlag für Literatur und Politik. (Edit. all.)

MARX-ENGELS : *Etudes philosophiques*, p. 10, E.S.I.

1. Heine a écrit dans sa *Contribution à l'histoire de la religion et de la philosophie en Allemagne* (1832) : « Notre révolution philosophique est terminée. Hegel a terminé son grand cycle. »



*Freiligrath (1810-1876) s'était laissé d'abord séduire par le mirage romantique de l'Orient. Il avait proclamé l'indépendance absolue du poète au-dessus des partis.*

Er beugt sein Knie dem Helden Bonaparte  
Und hört mit Zürnen d'Enghiens Todesschrei :  
Der Dichter steht auf einer höhern Warte  
Als auf den Zinnen der Partei<sup>1</sup>.

*Herwegh lui avait répondu dans la Gazette rhénane (février 1842) :*

Ihr müsst euch mit in diesem Kampfe schlagen,  
Ein Schwert in eurer Hand ist das Gedicht . . .  
Ich hab' gewählt, ich habe mich entschieden,  
Und meinen Lorbeer flechtet die Partei<sup>2</sup>.

*Quelques années plus tard, Freiligrath se rapproche du mouvement révolutionnaire et modifie son point de vue. Il publie Ça ira (1846), recueil de poèmes révolutionnaires, à propos desquels Engels raille la naïveté du poète trop visiblement éloigné des masses.*

*Pendant la révolution de 1848, Freiligrath adhère à la Ligue des communistes et collabore à la Nouvelle Gazette rhénane; sous l'influence directe de Marx, il écrit ses plus beaux vers; quand Marx est expulsé de Cologne et que la Nouvelle Gazette rhénane est obligée de disparaître, il publie, le 19 mai 1849, en tête de son dernier numéro imprimé sur papier rouge, son poème devenu célèbre: « Ce n'est pas un coup loyal dans une lutte loyale... »*

*Quand la vague révolutionnaire reflue et que la Ligue des communistes, à la suite du procès de Cologne (1852) est déclarée dissoute, Freiligrath s'éloigne du Parti et ne conserve de relations personnelles qu'avec Marx. Le 28 février 1860 il lui écrit afin de donner sa démission officielle du Parti, auquel, en fait, il avait cessé depuis longtemps d'appartenir : « Pour ma nature, comme pour celle de tout poète, il faut la liberté! Le parti est aussi une cage, et les chants, même pour le parti, il vaut mieux les chanter en dehors de la cage qu'à l'intérieur. Je fus poète du proléta-*

- 
1. Il [le poète] plie le genou devant le héros Bonaparte  
Et entend avec colère le cri de mort du duc d'Enghien :  
Le poète est debout sur une tour plus élevée  
Que les créneaux du Parti.
  2. Vous devez livrer aussi cette bataille,  
La poésie est un glaive dans vos mains...  
Moi j'ai choisi, je me suis décidé,  
Et mes lauriers, c'est le Parti qui me les tresse.



riat et de la révolution, bien avant de devenir membre de la Ligue et membre de la rédaction de la Nouvelle Gazette rhénane!... » Freiligrath revenait à son ancienne position...

Marx, dans sa réponse (29 février 1860), critique la conception que Freiligrath se fait de la liberté. Il lui démontre qu'en quittant le parti prolétarien le poète ne va pas chanter ses chansons hors de la cage, mais qu'il ne fait, en se plaignant des mauvaises fréquentations auxquelles l'expose son appartenance au Parti, que se rallier au parti bourgeois des gens respectables.

Désormais, Marx et Engels ne parlent plus qu'incidemment et avec mépris de Freiligrath, notamment lors de la guerre de 1870-1871, quand il se proclame nationaliste allemand et qu'il publie ses poésies patriotiques (lettre de Marx à Engels du 22 août 1870).

## 7

### La révolution édulcorée par Freiligrath.

Le poème le plus caractéristique est : *Comment cela se fait*, c'est-à-dire comment Freiligrath fait une révolution. Des temps difficiles sont venus, le peuple a faim, il est vêtu de guenilles. « Où obtiendra-t-il du pain et des vêtements ? » Sur ces entrefaites, se rencontre « un hardi garçon », de bon conseil. Il conduit toute la bande à l'arsenal de la Landwehr et distribue les uniformes aussitôt endossés. « Pour essayer », on se saisit des fusils et l'on trouve que « ce serait une excellente plaisanterie » de les emporter. Sur ces entrefaites, une idée vient à notre « hardi garçon » : il se pourrait « qu'on appelle peut-être rébellion, infraction et vol cette farce d'habits », et alors il faudrait « montrer les dents à cause de ce travestissement ». Aussi shakos, sabres et cartouchières sont-ils emportés et une besace de mendiant arborée en guise de drapeau. On arrive ainsi dans la rue. Sur ces entrefaites, se présente la « troupe de ligne royale », le général ordonne de tirer, mais les soldats, en jubilant, se jettent dans les bras de la Landwehr travestie. Et puisqu'on est bien en train, on se dirige, pour « plaisanter », sur la capitale, on trouve du renfort, et c'est ainsi qu'à l'occasion d'une « farce d'habits » :

« Le trône est renversé, la couronne tombe, l'Empire tressaille dans ses fondements », et « le peuple lève victorieusement sa tête si longtemps piétinée ». Cela se passe si vite, si aisément, que durant toute cette procédure les pipes, chez les hommes du « bataillon prolétarien », n'ont pas eu le temps de s'éteindre. Il faut reconnaître que nulle part les



révolutions ne se font avec autant de gaité ni avec si peu de contrainte que dans la tête de notre Freiligrath. Il faut vraiment toute l'hypocondrie atrabilaire de l'*Allgemeine preussische Zeitung* pour flairer la haute trahison dans une partie de campagne aussi innocente et aussi idyllique.

ENGELS : « Les vrais socialistes ». *Œuvres*, t. VI, p. 105-106. (Edit. all.)

## 8

### Influence de l'idéologie sur la poésie.

Si l'on voulait, *contrairement à la vérité*, m'attribuer quelque influence sur toi, cela ne pourrait se rapporter tout au plus qu'à la courte période de la *Nouvelle Gazette rhénane*, où tu as composé d'admirables poésies, certainement les plus populaires que tu as écrites.

MARX : Lettre à Freiligrath du 23 novembre 1859. MEHRING : *Freiligrath und Marx in ihrem Briefwechsel*, 1912, p. 32. (Edit. all.)

*Engels, si sévère pour la poésie révolutionnaire quand elle est niaisement sentimentale, déclamatoire ou idyllique, suit dès sa jeunesse, d'un œil attentif et avide, chaque véritable manifestation de la littérature prolétarienne. Une poésie de Weerth, décédé depuis 27 ans, poésie retrouvée dans les papiers de Marx qui venait de mourir, le 14 mars 1883, lui inspire un article, publié dans le Sozial-Demokrat de Zurich, du 7 juin 1883.*

## 9

### Georges Weerth.

Handwerksburschlied von Georg Weerth (1846).

*Wohl um die Kirschenblüthe  
Da haben wir logirt,  
Wohl um die Kirschenblüthe  
In Frankfurt einst logirt.*



*Es sprach der Herbergswater :*  
 « *Habt schlechte Röcke an!* »  
 « *Du lausiger Herbergswater,*  
*Das geht dich gar nichts an!*

« *Gib uns von deinem Weine,*  
*Gib uns von deinem Bier;*  
*Gib uns zu Bier und Weine*  
*Auch ein gebraten Thier. »*

*Da kräht der Hahn im Spunde —*  
*Das ist ein guter Fluss.*  
*Es schmeckt in unsrem Munde*  
*Als wie Urinius.*

*Da bracht'er einen Hasen*  
*In Petersilienkraut;*  
*Vor diesem todten Hasen*  
*Hat es uns sehr gegraut.*

*Und als wir waren im Bette*  
*Mit unsrem Nachtgebet,*  
*Da stachen uns im Bette*  
*Die Wanzen früh und spät.*

*Das ist gescheh'n zu Frankfurt,*  
*Wohl in der schönen Stadt,*  
*Das weiss, der dort gelebet*  
*Und dort gelitten hat<sup>1</sup>.*

---

1. *Chant du compagnon de Georges Weerth (1846).*

C'est vers l'époque des cerisiers en fleurs  
 Que nous avons logé à Francfort,  
 C'est vers l'époque des cerisiers en fleurs  
 Qu'autrefois nous avons logé à Francfort.

L'aubergiste dit :  
 « Vous êtes bien mal habillés ! »  
 « Aubergiste pouilleux,  
 Cela ne te regarde pas !

« Donne-nous de ton vin,  
 Donne-nous de ta bière ;  
 Donne-nous avec de la bière et du vin  
 Un animal rôti. »

Le robinet grince dans la bonde, —  
 Voilà un excellent fleuve.



J'ai retrouvé cette poésie de notre ami Weerth dans l'héritage littéraire de Marx. Weerth, le premier et le plus important poète du prolétariat allemand, est né de parents rhénans à Detmold où son père était surintendant d'église. Lorsque, en 1843, j'habitais Manchester, Weerth vint à Bradford comme représentant d'une maison allemande, et nous avons passé maints joyeux dimanches ensemble. En 1845, quand Marx et moi habitions à Bruxelles, Weerth fut chargé par sa maison de la représenter dans les pays continentaux, et il s'arrangea pour établir son quartier général également à Bruxelles. Après la révolution de mars 1848, nous nous retrouvâmes tous à Cologne pour la fondation de la *Nouvelle Gazette rhénane*. Weerth se chargea du feuilleton, et je doute fort qu'un autre journal ait jamais eu des feuilletons aussi gais et aussi mordants. Un de ses principaux ouvrages a été : *la Vie et les exploits du célèbre chevalier Schnapphahnski*, où il décrit les aventures du prince Lichnovsky que Heine, dans *Atta Troll*, a désigné sous ce nom. Les faits sont tous véridiques ; comment nous en primes connaissance, je le dirai peut-être une autre fois. Ces feuilletons sur Schnapphahnski ont été édités en un livre par Hoffmann et Campe en 1849 et sont aujourd'hui encore très amusants à lire. Mais comme Schnapphahnski-Lichnovsky, le 18 septembre 1848, était allé à cheval en compagnie du général prussien von Auerswald (également membre du Parlement) espionner les colonnes de paysans qui se dirigeaient sur Francfort pour se joindre aux combattants des barricades, et qu'en la circonstance lui et Auerswald furent, selon leurs mérites, abattus comme espions par les paysans, la justice d'Empire déposa une plainte contre Weerth pour avoir offensé la mémoire de Lichnovsky, et Weerth qui se trouvait depuis longtemps en Angleterre, fut condamné à trois mois de prison bien après que la réaction

---

La boisson a, dans notre bouche,  
Le goût de l'urine.

Il nous apporta alors un lièvre  
Garni de persil et de choux,  
Et ce lièvre mort  
Nous terrifia énormément.

Et lorsque nous fûmes dans le lit,  
Notre prière de nuit aux lèvres,  
Nous fûmes piqués dans le lit  
Par des punaises du soir au matin.

Cela s'est passé à Francfort,  
Une bien belle ville.  
Il le sait, celui qui y a vécu  
Et qui y a souffert.



eut liquidé la *Nouvelle Gazette rhénane*. Il dut effectivement faire ces trois mois de prison, car ses affaires l'obligeaient de se rendre en Allemagne de temps à autre.

De 1850 à 1851, il entreprit, pour le compte d'une autre maison de Bradford, un voyage en Espagne, puis aux Indes occidentales, et il parcourut presque toute l'Amérique du Sud. Après un court séjour en Europe, il regagna ses chères Indes occidentales. Là, il ne put résister au plaisir de voir à Haïti le roi nègre Soulouque <sup>1</sup>, le véritable prototype de Louis-Napoléon III. Cependant, comme Wilhelm Wolff <sup>2</sup> l'écrivait à Marx le 28 août 1856, il eut « des ennuis avec les autorités pour la quarantaine, il dut renoncer à son projet et fut atteint au cours du voyage par la fièvre jaune, qu'il apporta à la Havane. Il dut se coucher, une méningite se déclara, et, le 30 juillet, notre Weerth mourait à la Havane ».

Je l'ai appelé le premier et le plus important poète du prolétariat allemand. En effet, ses poèmes socialistes et politiques dépassent de beaucoup ceux de Freiligrath par leur originalité, leur humour et surtout par le feu du sentiment. Il se sert souvent de la forme de Heine, mais uniquement pour la remplir d'un contenu original, tout à fait indépendant. De plus, il se distingue des autres poètes allemands en ce que ses poésies, une fois écrites, lui devenaient totalement indifférentes. Après en avoir envoyé une copie à Marx ou à moi-même, il ne s'occupait plus de ses vers et, souvent, il était même difficile de le forcer à les publier. Il n'en fut autrement que pendant la période de la *Nouvelle Gazette rhénane*. L'extrait suivant d'une lettre de Weerth à Marx, écrite de Hambourg le 28 avril 1851, nous en donne les raisons :

« J'espère d'ailleurs te revoir à Londres au début du mois de juillet, car je ne peux plus supporter à Hambourg ces *grasshoppers* <sup>3</sup>. Une existence brillante me menace ici, mais elle me fait peur. N'importe qui s'y cramponnerait des deux mains. Mais je suis trop vieux pour devenir un philistin, et de l'autre côté de la mer se trouve le lointain Occident...

Ces derniers temps, j'ai écrit un tas de choses, mais n'ai rien terminé, car je ne vois à écrire ni utilité ni but. Quand toi tu écris quelque chose sur l'économie politique, cela a un sens et une raison. Mais moi ? Fabriquer des mots d'esprit misérables et de mauvaises plaisanteries pour arracher un

1. SOULOUQUE (1789-1867). — Empereur d'Haïti sous le nom de Faustin I<sup>er</sup>.

2. WOLFF Wilhelm (1809-1864). — Révolutionnaire, ami de Marx et d'Engels, à qui Marx a dédié le *Capital*.

3. Sauterelles.



rire imbécile aux visages grimaçants de nos compatriotes — décidément, je ne connais rien de plus piteux. Mon activité littéraire est, sans nul doute, morte avec la *Nouvelle Gazette rhénane*.

Je dois l'avouer : autant je regrette d'avoir perdu sans raison, pour rien, ces trois dernières années, autant je pense avec plaisir à notre existence à Cologne. Nous ne nous sommes *pas* compromis. C'est là l'essentiel ! Depuis Frédéric le Grand, personne n'a jamais traité le peuple allemand *en canaille*<sup>1</sup> comme la *Nouvelle Gazette rhénane*.

Je ne veux pas dire que tout le mérite m'en revenait, mais j'y ai contribué...

O Portugal ! O Espagne ! [Weerth en revenait justement]. Si encore nous avions ton beau ciel, ton vin, tes oranges et tes myrtes ! Mais nous n'avons même pas cela ! Rien que de la pluie, de longs nez et de la viande fumée !

Sous la pluie avec un long nez, ton

G. WEERTH. »

Ce en quoi Weerth était passé maître, ce en quoi il surpassait Heine (parce qu'il était plus sain et plus vrai), ce en quoi il n'a été surpassé dans la littérature allemande que par Goethe, c'est dans l'expression d'une sensualité et d'appétits charnels sains et robustes. Quelques-uns des lecteurs du *Social-Démocrate* seraient horrifiés si je voulais reproduire ici certains feuilletons de la *Nouvelle Gazette rhénane*. Mais je n'y pense même pas. Cependant je ne peux m'empêcher de remarquer qu'un moment viendra pour les socialistes allemands où ils devront se débarrasser du dernier préjugé philistin allemand, de l'hypocrite pruderie morale petite-bourgeoise qui ne sert au vrai qu'à couvrir des obscénités secrètes. Quand on lit par exemple les poèmes de Freiligrath, on pourrait vraiment croire que les hommes n'ont pas d'organes sexuels. Et pourtant, personne n'aimait les grivoiseries sous le couvert autant que Freiligrath dont les poèmes sont ultrapudiques. Il est vraiment temps que les ouvriers allemands, tout au moins, s'habituent à parler des choses naturelles, indispensables et extrêmement agréables qu'ils font eux-mêmes le jour ou la nuit, aussi naturellement que le font les peuples romans, Homère et Platon, Horace et Juvénal, l'Ancien Testament et la *Nouvelle Gazette rhénane*.

1. En français dans le texte.



D'ailleurs Weerth a aussi écrit des choses moins répréhensibles et je me permettrai d'en envoyer de temps à autre pour le feuilleton du *Social-Démocrate*.

ENGELS : « Chant du compagnon de Georges Weerth (1846) ». *Sozial-Demokrat*, Zurich, 7 juin 1883. (Texte fourni par l'Institut Marx-Engels-Lénine.)

*Le premier numéro du Sozial-Demokrat, organe de l'« Association générale des ouvriers allemands », était sorti le 15 décembre 1864, à Berlin, quelques mois après la mort de Lassalle. Schweitzer, le rédacteur en chef, avait demandé d'y collaborer à Marx et à Engels. Marx, qui s'était élevé contre les éloges serviles décernés dans le premier numéro à Lassalle, ne donna qu'un article sur Proudhon qui venait de mourir (janvier 1865) et Engels une note sur Seigneur Tidmann, texte choisi à dessein pour contraindre le journal à lutter contre les hobereaux de Bismarck.*

*Engels porta toujours la plus grande attention au folklore révolutionnaire; il s'efforçait d'utiliser pour le présent les inspirations du passé. Ainsi dans le Sozial-Demokrat qui paraît alors à Zurich (7 septembre 1882), il publie la traduction d'une vieille chanson anglaise sur un ecclésiastique, lequel change de conviction et de religion selon les rois au pouvoir. « Cette chanson n'a aucunement vieilli dans la situation actuelle de l'Allemagne », ajoute Engels en faisant allusion à la servilité des fonctionnaires prussiens.*

*Seigneur Tidmann est une vieille chanson danoise qu'Engels place en tête de son commentaire. En voici le résumé: Seigneur Tidmann se lève de bon matin, met sa belle chemise, son habit de soie, ses bottes de cuir, ses éperons dorés et se rend sur le Thing. Il réclame de chaque paysan sept mesures de céréales et un cochon sur quatre. Alors, le vieil homme se leva: « Personne de nous ne peut donner cela. Que Seigneur Tidmann ne revienne pas vivant du Thing! ».*



Den ersten Schlag der alte Mann schlug.  
Herr Tidmann nieder zu Boden er schlug.  
Da liegt Herr Tidmann, von ihm rinnt das Blut.  
Das loben alle die Süderleute.

Da liegt Herr Tidmann, von ihm rinnt das Blut.  
Doch frei geht der Pflug im schwarzen Grund,  
Frei gehn die Schweine im Mastungswald.  
Das loben alle die Süderleute<sup>1</sup>.

## 10

### Une vieille chanson paysanne.

#### I

Ce morceau de la guerre des paysans pendant le moyen âge a comme théâtre la *Suderharde* (Harde est une circonscription de justice) au nord d'Aarhus dans le Jutland. Sur le Thing, à l'assemblée de justice de la circonscription, se jugeaient, en dehors des affaires judiciaires, les affaires d'impôts et d'administration ; la chanson montre comment la noblesse, après son avènement, se conduisait à l'égard des *Edeling*, c'est-à-dire des paysans libres, et en même temps comment les paysans savaient mettre un terme à l'arrogance des nobles. Dans un pays comme l'Allemagne, où la classe possédante comprend autant de noblesse féodale que de bourgeoisie, et le prolétariat autant ou davantage de prolétaires agricoles que d'ouvriers industriels, la vieille et forte chanson paysanne sera tout à fait à sa place.

ENGELS : « Seigneur Tidmann », *Sozial-Demokrat*, Berlin, 5 février 1865. (Texte fourni par l'Institut Marx-Engels-Lénine.)

#### II

J'envoie aux bougres<sup>2</sup> une petite chanson populaire danoise sur Tidmann, que le vieil homme abat sur le Thing.

1. Le premier coup, le vieil homme le porta.  
Seigneur Tidmann, il le jeta à terre.  
Seigneur Tidmann est étendu, son sang coule à flots.  
Et ces choses, tous les gens de Suder les louent.  
Seigneur Tidmann est étendu, son sang coule à flots.  
Cependant le soc librement déchire la terre noire,  
Les porcs librement pâturent dans la forêt.  
Et ces choses, tous les gens de Suder les louent.

2. Schweitzer et la rédaction du *Sozial-Demokrat*.



parce qu'il veut faire payer aux paysans de nouveaux impôts. C'est révolutionnaire et ne tombe pourtant pas sous le coup de la loi, et avant tout, c'est dirigé contre la noblesse féodale, contre laquelle le journal *doit absolument se dresser*. J'y ajoute quelques remarques.

ENGELS : Lettre à Marx du 27 janvier 1865.  
*Correspondance*, t. III, p. 218 (Edit. all.)  
 Edit. Costes, t. VIII, p. 128.

*Le Parti social-démocrate avait résolu, en 1885, d'éditer un recueil de poèmes révolutionnaires et il s'était adressé à Engels pour lui demander des conseils. Engels relève les faiblesses de la chanson révolutionnaire dans le passé.*

## 11

### La chanson révolutionnaire.

La *Marseillaise* de la guerre des paysans a été : *Eine feste Burg ist unser Gott*<sup>1</sup>; le texte et la mélodie de ce chant respirent la victoire, mais aujourd'hui il est impossible et inutile de l'interpréter dans ce sens... En ce qui concerne les chansons étrangères, je connais seulement la vieille et belle chanson danoise : *Seigneur Tidmann* que j'ai traduite dans le *Sozial-Demokrat* de Berlin, en 1865.

Il y a eu toute sorte de chansons chartistes, mais on ne peut plus les retrouver maintenant. L'une d'elles commençait ainsi :

*Britannia's sons, though slave you be,  
 God, your creator, made you free,  
 To all he life and freedom gave,  
 But never, never made a slave*<sup>2</sup>.

1. « Notre Dieu est une forteresse solide... », hymne de Luther.

2. Fils de la Grande-Bretagne, bien que vous soyez esclaves,  
 Dieu, votre créateur, vous a fait libres,  
 A tous il a donné la vie et la liberté,  
 Mais jamais, jamais il n'a fait un esclave.



Je ne sais rien de plus. Tout cela est tombé dans l'oubli, d'ailleurs cette poésie ne valait pas grand'chose.

En 1848, deux chansons, sur la même mélodie, étaient surtout répandues :

1. *Schleswig-Holstein;*
2. *Le chant de Hecker.*

*Hecker, hoch Dein Name schalle  
An dem ganzen deutschen Rhein.  
Deine Grossmut, ja Dein Auge  
Flössen schon Vertrauen ein.  
Hecker, der als deutscher Mann  
Für die Freiheit sterben kann!*<sup>1</sup>

Je pense que cela suffit. Puis la variante :

*Hecker, Struve, Blenker, Zitz und Blum,  
Bringt die deutschen Fürste um!*<sup>2</sup>

En général, la poésie des révolutions passées (exception faite toujours pour la *Marseillaise*) exerce rarement une influence révolutionnaire aux époques postérieures, parce que, pour agir sur les masses, elle est obligée de refléter aussi les préjugés du moment qu'eurent ces masses. De là les bêtises religieuses, même chez les chartistes.

ENGELS : Lettre à Schlüter, 1885. (Texte fourni par l'Institut Marx-Engels-Lénine.)

- 
1. Hecker, que ton nom retentisse bien haut  
Sur tout le Rhin allemand.  
Ta magnanimité, ton regard même  
Inspirent déjà confiance.  
Hecker qui, en sa qualité d'Allemand,  
Sait mourir pour la liberté!
  2. Hecker, Struve, Blenker, Zitz et Blum,  
Détruisez les princes allemands!



## ANNEXE I

### Documents et souvenirs sur Marx

*Jenny et Laura avaient posé un jour, par jeu, à leur père une série de questions dont les réponses devaient constituer une sorte de « confession ». Nous extrayons de ce questionnaire, rédigé en anglais, qui se rapporte aux années 1860-1865, les réponses de Marx relatives à ses prédilections littéraires.*

#### 1

##### Prédilections littéraires de Marx.

Votre principale aversion?	Martin Tupper.
Votre occupation favorite?	Bouquiner.
Vos poètes favoris?	Shakespeare, Eschyle, Goethe.
Votre prosateur préféré?	Diderot.

*Karl Marx homme, penseur et révolutionnaire,*  
p. 175, E.S.I., 1928.

#### 2

##### Les goûts littéraires de Marx.

Marx ne permettait à personne de mettre de l'ordre, ou plutôt du désordre, dans ses livres et ses papiers. En réalité, le désordre n'était qu'apparent : tout était bien à sa place; il trouvait toujours sans difficulté le livre ou le cahier dont il avait besoin. Même au cours d'une conversation, il s'interrompait souvent pour montrer dans le livre même la citation qu'il venait de faire ou le chiffre qu'il venait d'indiquer. Il ne faisait qu'un avec son cabinet de travail, dont les livres et les papiers lui obéissaient comme s'ils eussent été ses propres membres.

Dans la façon de placer les livres, il ne tenait aucun compte de la symétrie : les in-quarto, les in-octavo et les brochures étaient



confondus les uns avec les autres. Il ne les rangeait pas d'après leurs dimensions, mais d'après leur contenu. Ses livres lui servaient d'instruments de travail, au lieu d'être des objets de luxe. « Ce sont mes esclaves, disait-il, et ils doivent me servir comme je l'entends. » Il les maltraitait sans se soucier de leur format, de leur couverture, de la beauté du papier ou de l'impression, pliait les coins, couvrait les marges de coups de crayon et soulignait les passages historiques. Il n'y inscrivait pas de notes, mais seulement, de loin en loin, un point d'exclamation ou d'interrogation, quand il arrivait qu'un auteur passât la mesure. Le système dont il se servait pour souligner lui permettait de retrouver très facilement le passage cherché. Il avait l'habitude de relire, après des années, ses cahiers de notes et les passages soulignés dans ses livres, pour les bien conserver dans sa mémoire, qui était remarquable. Il l'avait exercée dès sa jeunesse, selon le conseil de Hegel, en apprenant par cœur des vers écrits dans des langues qu'il ignorait.

Il connaissait par cœur Henri Heine et Goëthe, qu'il citait souvent dans sa conversation. Il lisait les poètes de toutes les littératures européennes. Tous les ans il relisait Eschyle dans le texte original. Il considérait Eschyle et Shakespeare comme les deux plus grands génies dramatique de tous les temps. Il avait consacré à Shakespeare, pour lequel il avait une admiration sans bornes, des études approfondies. Il en connaissait tous les personnages sans exception. Toute la famille Marx professait une sorte de culte pour le grand dramaturge anglais; ses trois filles le connaissaient par cœur. Après 1848, voulant se perfectionner dans la connaissance de la langue anglaise, qu'il lisait déjà couramment, il rechercha et classa toutes les expressions particulières à Shakespeare; il en fit de même avec une partie de l'œuvre du polémiste anglais William Cobbett, pour lequel il avait une très grande estime. Dante et Robert Burns<sup>1</sup> étaient parmi ses poètes favoris. Il éprouvait un grand plaisir à écouter ses filles déclamer ou chanter les satires ou les poèmes d'amour du poète écossais.

Cuvier, travailleur infatigable et l'un des maîtres de la science, avait installé au Muséum de Paris, dont il était le directeur, toute une série de cabinets de travail pour son usage personnel. Chacun d'entre eux était destiné à une sorte d'occupation particulière et contenait les livres, instruments et matériel anatomique nécessaires. Quand il se sentait fatigué d'un travail, Cuvier entrait dans un autre cabinet et se livrait à un autre genre d'étude. Ce

---

1. BURNS Robert (1759-1796). — Poète anglais, d'origine paysanne. Admirateur de la Révolution française, il a d'après accents de révolte contre les préjugés des classes dominantes, contre l'égoïsme des privilégiés, contre la religion.



simple changement d'occupations intellectuelles était pour lui, dit-on, un repos. Marx était un travailleur aussi infatigable que Cuvier, mais n'avait pas les moyens comme lui de se faire installer plusieurs cabinets de travail. Il se reposait en allant et venant dans sa chambre; de la porte à la fenêtre, le passage était marqué par une raie où le tapis était usé jusqu'à la corde, et aussi nettement tracée qu'une piste dans une prairie. De temps en temps, il s'étendait sur le divan et lisait un roman; il en lisait jusqu'à deux ou trois à la fois, allant de l'un à l'autre. Il était, comme Darwin, grand liseur de romans. Il aimait surtout ceux du dix-huitième siècle et particulièrement le *Tom Jones* de Fielding<sup>1</sup>. Les auteurs modernes qui le tentèrent le plus étaient Paul de Kock, Charles Lever<sup>2</sup>, Alexandre Dumas père et Walter Scott. Il considérait *Old Mortality*, de ce dernier auteur, comme une œuvre magistrale. Il aimait les contes gais et les récits d'aventures. Ses romanciers préférés étaient Cervantès et Balzac. Il voyait dans *Don Quichotte* l'épopée de la chevalerie mourante, dont les vertus allaient devenir, dans le monde bourgeois naissant, un objet de moquerie et de ridicule. Il avait une telle admiration pour Balzac qu'il se proposait d'écrire un ouvrage critique sur la *Comédie humaine*, dès qu'il aurait terminé son œuvre économique. Balzac ne fut pas seulement l'historien de la société de son temps, mais aussi le créateur de types prophétiques qui, à l'époque de Louis-Philippe, n'existaient encore qu'à l'état embryonnaire et ne se développèrent complètement qu'après sa mort, sous Napoléon III. Marx lisait couramment toutes les langues européennes et en écrivait trois : l'allemand, le français et l'anglais, à l'étonnement de ceux qui possédaient ces langues. « Une langue étrangère est une arme dans la lutte pour l'existence », avait-il l'habitude de dire. Il avait pour les langues une grande facilité dont héritèrent ses filles. A l'âge de 50 ans, il entreprit l'étude du russe, et, quoique cette langue n'eût aucun rapport étymologique avec les autres langues modernes qu'il connaissait, il en savait assez au bout de six mois pour pouvoir lire dans le texte les poètes et écrivains russes qu'il aimait le plus : Pouchkine<sup>3</sup>, Gogol<sup>4</sup> et Chtchédrine<sup>5</sup>. Ce qui

1. FIELDING Henri (1707-1754). — Romancier réaliste anglais, auteur de comédies, de poèmes et de satires. Son roman *Tom Jones*, publié en 1749, est son chef-d'œuvre.

2. LEVER Charles (1806-1872). — Romancier humoriste anglais, auteur de *Harry Lorrequer*.

3. POUCHKINE Alexandre (1799-1837). — Poète russe, ami des « décembristes », auteur d'*Eugène Onéguine*, de *Boris Godounov*, etc.

4. GOGOL Nicolas (1809-1852). — Ecrivain réaliste russe, auteur des *Ames mortes* et de la comédie *le Réviseur*, où il fait le procès du servage et de la bureaucratie.

5. CHTCHÉDRINE, pseudonyme de SALTYKOV (1826-1889). — Ecrivain satirique, adversaire du servage, de la bureaucratie, de la noblesse.



le détermina à entreprendre l'étude du russe, ce fut le désir de lire les documents rédigés par les commissions d'enquêtes officielles, documents dont le gouvernement du tsar empêchait la divulgation, à cause de leurs révélations effroyables. Des amis dévoués les avaient envoyés à Marx, qui fut certainement le seul économiste de l'Europe occidentale à en avoir connaissance.

Outre les poètes et les romanciers, Marx avait encore un autre genre de distraction : les mathématiques, qu'il aimait tout particulièrement. L'algèbre était pour lui un réconfort moral et lui servit de refuge aux moments les plus douloureux de son existence mouvementée. Pendant la dernière maladie de sa femme, il lui fut impossible de s'occuper, comme à l'ordinaire, de ses travaux scientifiques; il ne pouvait échapper à l'impression que les souffrances de sa compagne exerçaient sur son esprit qu'en se plongeant dans les mathématiques. C'est pendant cette douloureuse période qu'il rédigea un travail sur le calcul infinitésimal, travail d'une grande valeur s'il faut en croire les mathématiciens qui le connaissent, et qu'on se propose de publier avec ses œuvres complètes. Il retrouvait dans les mathématiques supérieures le mouvement dialectique sous sa forme la plus logique et la plus simple en même temps. D'après lui, une science n'était vraiment développée que quand elle pouvait utiliser les mathématiques.

La bibliothèque de Marx, qui comptait plus de mille volumes, soigneusement rassemblés au cours d'une longue vie consacrée aux recherches scientifiques, ne lui suffisait cependant pas, et c'est pourquoi il fut pendant des années un hôte assidu du British Museum, dont il prisait très fort le catalogue. Ses adversaires eux-mêmes étaient obligés de reconnaître l'étendue et la profondeur de son savoir, non seulement dans son domaine spécial, l'économie politique, mais aussi dans le domaine de l'histoire, de la philosophie et de la littérature universelle.

...Marx saisissait les choses à la façon du Dieu de Vico; il n'en voyait pas seulement la surface, il en pénétrait l'intérieur, en étudiait tous les éléments dans leurs actions et réactions réciproques, isolait chacun d'eux et étudiait l'histoire de leur développement. Puis, de la chose elle-même, il passait au milieu et observait l'effet de celui-ci sur celle-là, et réciproquement. Il remontait à l'origine de la chose, en suivait le développement, ainsi que les répercussions les plus éloignées. Il n'y voyait pas un phénomène en soi, sans rapport avec son milieu, mais un monde complexe, en mouvement perpétuel, et il voulait exprimer toute la vie de ce monde, dans ses actions et réactions variées et en voie de transformation perpétuelle. Les écrivains de l'école de Flaubert et de Goncourt se plaignent de la difficulté qu'il y a à rendre exactement la réalité, et cependant ce qu'ils veulent écrire, ce n'est que la surface



dont parle Vico, l'impression que les choses produisent sur eux. Leur travail littéraire n'est qu'un jeu d'enfant, en comparaison du travail accompli par Marx. Il fallait une puissance intellectuelle extraordinaire pour saisir la réalité et un art non moins extraordinaire pour la décrire. Jamais Marx n'était content de son travail, toujours il y changeait quelque chose, et toujours il pensait que l'exposition était inférieure à la représentation. Une étude psychologique de Balzac que Zola a honteusement plagiée : *le Chef-d'œuvre inconnu*, fit une profonde impression sur lui, parce qu'elle décrivait des sentiments qu'il avait lui-même éprouvés. On y voit un peintre génial tellement torturé par le besoin de rendre les choses telles qu'elles se reflètent dans son cerveau qu'il apporte à son tableau des retouches perpétuelles, tant et si bien qu'à la fin, ce n'est plus qu'une masse informe de couleurs qui, cependant, à ses yeux voilés, est la représentation la plus parfaite de la réalité.

...Marx travaillait toujours avec une conscience extrême. Il ne donnait jamais un fait ou un chiffre qu'il ne pût appuyer sur les meilleures autorités. Il ne se contentait pas de renseignements de seconde main, mais il allait toujours à la source même, quelque effort que cela pût lui coûter. Il était capable de courir au British Museum pour vérifier, d'après le livre même, le fait le plus insignifiant. Jamais ses critiques n'ont pu lui reprocher la moindre inexactitude et lui prouver que, dans sa démonstration, il s'appuyait sur des faits ne résistant pas à un examen rigoureux. L'habitude de remonter aux sources l'a amené à lire les écrivains les moins connus et qui ne sont cités que de lui seul. Le *Capital* contient une telle quantité de citations d'écrivains inconnus qu'on serait tenté de croire que l'auteur a pris plaisir à étaler ses connaissances. Mais il n'en est rien. « J'exerce la justice historique, disait Marx, j'accorde à chacun ce qui lui revient. » Il considérait, en effet, qu'il était de son devoir de nommer l'écrivain, quelque inconnu ou insignifiant qu'il pût être, qui avait été le premier à exprimer une idée où chez qui l'on avait trouvé l'expression la plus exacte.

...Lorsque ses filles étaient encore petites, il [Marx] leur racontait la promenade, en leur racontant des contes de fées qui n'en finissaient jamais, contes qu'il inventait en marchant et qu'il allongeait selon la longueur de la route, de sorte que les petites, en l'écoutant, en oubliaient leur fatigue. Marx possédait une imagination poétique incomparable : ses premières œuvres littéraires furent des poésies. Madame Marx gardait soigneusement les œuvres de jeunesse de son mari, mais ne les montrait à personne. Les parents de Marx avaient rêvé pour leur fils la carrière d'homme



de lettres ou de professeur, mais il s'abaissa à leur avis, en se consacrant à l'agitation socialiste et en s'occupant d'économie politique, science qui, à cette époque, était très peu estimée en Allemagne. Marx avait promis à ses filles d'écrire pour elles un drame sur les Gracques. Malheureusement, il ne put tenir parole; il eût été intéressant de voir comment, lui, qu'on appelait le « chevalier de la lutte de classe » eût traité ce terrible et grandiose épisode de la lutte des classes dans le monde antique. Marx avait en tête un grand nombre de projets qu'il ne put jamais réaliser. Il se proposait, entre autres, d'écrire une logique et une histoire de la philosophie : celle-ci avait été dans sa jeunesse son étude favorite. Il lui eût fallu vivre cent ans pour exécuter ses projets littéraires et pouvoir donner au monde une partie des trésors que contenait son cerveau.

PAUL LAFARGUE : « Karl Marx, souvenirs personnels »,  
la *Neue Zeit*, 1891.

*Karl Marx homme, penseur et révolutionnaire*,  
p. 112-124. E.S.I.

### 3

#### Byron et Shelley jugés par Marx.

Shelley voyait dans la Révolution française une étape vers le renouvellement de la société. Marx, qui connaissait et comprenait les poètes aussi bien que les philosophes et les économistes, aimait à répéter : « La véritable différence entre Byron et Shelley réside en ceci : ceux qui les comprennent et les aiment considèrent comme un bonheur que Byron soit mort à trente-six ans, car il serait devenu un bourgeois réactionnaire s'il avait vécu plus longtemps; ils regretteront, par contre, que Shelley soit mort à vingt-neuf ans, car il était entièrement révolutionnaire et aurait appartenu toujours à l'avant-garde du socialisme. »

Edouard AVELING et Eléonore MARX-AVELING : « Shelley socialiste », la *Neue Zeit*, 1888, p. 541.

### 4

#### Marx et le théâtre.

Parfois les enfants chantaient des chansons nègres en dansant, si toutefois leurs jambes s'étaient un peu reposées de leur exercice prolongé. Il était absolument interdit de parler politique



le long du parcours, ou de nos misères de réfugiés. Par contre, on parlait beaucoup art et littérature; Marx avait ainsi l'occasion de montrer sa prodigieuse mémoire. Il déclamaient de longues tirades de la *Divine Comédie* qu'il savait presque entièrement par cœur; il récitait aussi des scènes de Shakespeare, secondé souvent par sa femme qui connaissait, elle aussi, parfaitement cet auteur; lorsqu'il se trouvait dans un état d'exaltation particulière, il imitait Seidelmann dans le rôle de Méphistophélès. Marx admirait Seidelmann qu'il avait vu et entendu à Berlin lorsqu'il était étudiant, et *Faust* était l'œuvre poétique qu'il préférait. Je ne dirai pas que Marx déclamaient bien — il forçait un peu trop — cependant il accentuait toujours à propos et faisait ressortir le sens de la phrase; en un mot il impressionnait fortement; l'effet comique produit par les paroles du début, lancées avec trop de force, s'effaçait dès que l'on sentait que Marx avait profondément pénétré l'esprit du personnage, avait entièrement compris le rôle et le possédait à la perfection.

W. LIEBKNECHT : « Par les champs et les landes »,  
*Karl Marx homme, penseur et révolutionnaire*,  
 p. 157. E.S.I.

## 5

### Marx conteur et lecteur.

Quant à moi, de toutes ces innombrables et merveilleuses histoires que me racontait Mohr<sup>1</sup>, j'aimais le plus l'histoire de *Hans Röckle*. Elle durait des mois et des mois; elle se composait de toute une série d'histoires. Il est dommage seulement qu'il ne se soit trouvé personne pour mettre sur le papier ces histoires si pleines de poésie, d'esprit et d'humour. Hans Röckle était un magicien à la *Hoffmann*<sup>2</sup>, avec une boutique de jouets et jamais d'argent dans sa poche. Dans sa boutique on trouvait les objets les plus extraordinaires : des hommes et des femmes en bois, des géants et des nains, des rois et des reines, des maîtres et des compagnons, des bêtes à quatre pattes et des oiseaux aussi nombreux que dans l'arche de Noé, et des tables et des chaises, des équipages et des boîtes grandes et petites. Bien qu'il fût un magicien,

1. Maure: nom donné par ses familiers à Marx à cause de son teint mat.

2. En français dans le texte. — HOFFMANN (1776-1822). — Auteur de récits étrangers: *Morceaux fantastiques à la manière de Callot, l'Elixir du diable, les Frères Sérapion*, etc.



Hans ne pouvait jamais payer ses dettes au diable ni au boucher, aussi devait-il contre son gré vendre au diable toutes ses belles choses, pièce par pièce. Après beaucoup, beaucoup d'aventures et de quiproquos, ces choses revenaient toujours à la boutique de Hans Röckle. Quelques-unes de ces aventures donnaient des frissons ou faisaient se dresser les cheveux sur la tête comme dans les contes d'Hoffmann; d'autres étaient comiques, mais toutes étaient racontées avec un élan, un esprit, un humour inépuisables.

Mohr faisait aussi la lecture à ses enfants. Comme à mes sœurs, il me lut tout Homère, les *Nibelungen*, *Gudrune*<sup>1</sup>, *Don Quichotte* et les *Mille et une Nuits*. Shakespeare était la Bible du foyer; à six ans, je connaissais déjà par cœur des scènes entières de Shakespeare.

Quand j'eus six ans, Mohr me donna pour mon anniversaire un roman, le premier que je lus, l'immortel *Peter Simple*<sup>2</sup>. Ce premier roman fut suivi de toute une série d'autres de Marryat<sup>3</sup> et de Cooper<sup>4</sup>. Mon père lisait tous ces livres avec moi et discutait très sérieusement au sujet de leur contenu avec sa petite fille. Et, lorsque la petite fille — enthousiasmée par les histoires maritimes de Marryat — déclarait qu'elle voulait, elle aussi, devenir un capitaine (quelles que soient les tâches d'un capitaine) et demandait à son père s'il était possible de « s'habiller en garçon » et de s'engager sur un navire de guerre, il l'assurait que cela pouvait sans doute se faire, qu'il fallait seulement n'en souffler mot à personne jusqu'à ce que les plans fussent complètement mûrs. Mais avant que ces plans fussent devenus mûrs, vint l'exaltation pour Walter Scott, et j'appris avec frayeur qu'une parenté éloignée m'unissait au clan haï des Campbell<sup>5</sup>. Alors vinrent les plans pour soulever les Highlands et faire revivre la révolte des vingt-quatre<sup>6</sup>.

---

1. Epopée germanique du XIII<sup>e</sup> siècle que l'on place à la suite des *Nibelungen*.

2. Roman maritime de Marryat (1834).

3. MARRYAT Frédéric (1792-1848). — Auteur anglais de romans maritimes très populaires.

4. COOPER Fenimore (1789-1851). — Romancier américain, auteur du *Dernier des Mohicans*, du *Pilote*, etc.

5. CAMPBELL. — Famille aristocratique écossaise. Le grand-père de la femme de Marx, Philippe von Westphalen, avait épousé Jeanie Wicht, dont la mère était une Campbell.

6. Mouvement stuartiste qui éclata en 1745. Quelques clans montagnards écossais se soulevèrent à l'appel de Charles-Edouard, dit le Prétendant, débarqué en Ecosse dans l'espoir d'une restauration des Stuarts sur le trône d'Angleterre. Après plusieurs victoires, Charles-Edouard fut vaincu à la bataille de Culloden (1746).



Je dois ajouter que Marx relisait sans cesse Walter Scott; il l'admirait et le connaissait presque aussi bien que Balzac et que Fielding. Pendant que Marx parlait de ces livres et de beaucoup d'autres à sa fille et lui montrait où trouver ce qu'il y avait de plus beau et de meilleur dans ces œuvres, il lui apprenait à penser, — sans qu'elle s'en aperçût, car elle aurait résisté, — il lui apprenait à s'efforcer de penser par elle-même et de comprendre.

Eléonore MARX-AVELING : *Souvenirs*. (Texte fourni par l'Institut Marx-Engels-Lénine.)

## 6

### Marx et Lassalle, vus à travers leurs préférences littéraires

La différence apparaît plastiquement, pour ainsi dire, si l'on compare les écrivains préférés des deux hommes. Pour Marx, c'étaient Homère, Dante, Shakespeare, Cervantès, et parmi les modernes Balzac; pour Lassalle : Hutten, Lessing, Fichte, et parmi les modernes Platen. Ce sont là deux genres de types littéraires totalement différents. Là des esprits qui ont enregistré de façon si objective l'image d'une époque entière que tout résidu subjectif s'est dissous plus ou moins, en partie si totalement que les auteurs disparaissent derrière leurs créations dans une obscurité mythique. Ici des esprits qui, comme l'un d'eux le chante, ne reflètent seulement qu'« une image de l'image du monde », des hommes dans les œuvres desquels nous reconnaissons moins l'aspect de leur monde que la manière dont ils se sont emparés ou ont essayé de s'emparer de leur monde.

MEHRING : *Histoire de la social-démocratie allemande*, t. II, p. 243. Dietz, Stuttgart, 1903. (Edit. all.)

## 7

### Les jugements littéraires de Marx.

Marx trouvait son réconfort spirituel et son délassement dans la littérature. Durant toute sa vie, elle lui a été une consolatrice efficace. Il possédait dans ce domaine les connaissances les plus étendues, sans jamais les étaler; elles apparaissent à peine dans



ses œuvres, excepté seulement dans son pamphlet contre Vogt, où il a utilisé en véritable artiste de nombreuses citations tirées de toutes les littératures européennes. De même que son œuvre scientifique principale reflète une époque entière, de même ses préférés en littérature ont été les grands poètes universels dont les œuvres peuvent être caractérisées de la même manière : d'Eschyle et d'Homère — en passant par Dante, Shakespeare, Cervantès — à Goethe. Il lisait Eschyle, comme le raconte Lafargue, une fois tous les ans dans le texte original; il est resté toujours fidèle à ses vieux Grecs, et tous les misérables épiciers qui voudraient dégoûter les ouvriers de la culture antique, il les aurait chassés du temple avec des verges.

Il connaissait la littérature allemande en remontant au plus profond moyen âge. Parmi les modernes, avec Goethe, Heine lui était particulièrement proche; Schiller semble l'avoir repoussé dans sa jeunesse, alors que le philistin allemand s'enivrait de l'« idéalisme » plus ou moins bien compris du poète, où Marx ne voyait seulement que la misère de la platitude remplacée par la misère de l'emphase. Depuis son départ définitif d'Allemagne, Marx ne s'est plus beaucoup occupé de la littérature allemande; même les auteurs peu nombreux qui auraient été sans doute dignes de retenir son attention, comme Hebbel<sup>1</sup> ou Schopenhauer, il ne les mentionne jamais; il persifle vigoureusement Richard Wagner pour avoir déformé la mythologie allemande.

Parmi les Français il mettait très haut Diderot; il appelait le *Neveu de Rameau* un chef-d'œuvre unique. Cette sympathie s'étendait à toute la littérature française progressive du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont Engels dit quelque part qu'avec elle l'esprit français a atteint pour la forme comme pour le contenu, son point culminant dans le passé, que pour son contenu, si l'on considère l'état de la science du temps, elle demeure encore aujourd'hui à un niveau extrêmement élevé, et que, pour la forme, elle n'a jamais été égalée depuis. En conséquence, Marx rejetait les romantiques français; Chateaubriand, en particulier, avec sa fausse profondeur, son exagération byzantine, sa coquetterie sentimentale bariolée, en un mot, son fatras de mensonges sans exemple, lui avait toujours répugné. Il était enthousiaste de la *Comédie humaine* de Balzac, qui, elle aussi, fixe une époque entière dans le miroir de la fiction; il voulait, après avoir terminé son grand travail, écrire sur ce sujet, mais ce plan, comme tant d'autres, est resté à l'état de projet.

Depuis qu'il s'était établi à demeure à Londres, la littérature anglaise avait passé au premier plan de ses prédilections littéraires.

1. HEBBEL Frédéric (1813-1863). — Poète allemand, auteur de la tragédie *Judith*.



res, et ici ce fut la puissante figure de Shakespeare, objet d'un véritable culte dans toute la famille, qui éclipsa de loin toutes les autres. Malheureusement, Marx ne s'est jamais prononcé sur l'attitude de Shakespeare en face des problèmes de la destinée de son époque. Par contre, il a jugé Byron et Shelley, en disant que celui qui aimait et comprenait ces poètes devait considérer comme un bonheur que Byron fût mort à trente-six ans, car, s'il avait vécu plus longtemps, il serait devenu un bourgeois réactionnaire, et déplorer au contraire que Shelley ait perdu la vie à l'âge de vingt-neuf ans; il était profondément révolutionnaire et aurait toujours appartenu à l'avant-garde du socialisme. Marx aimait beaucoup les romans anglais du XVIII<sup>e</sup> siècle, notamment *Tom Jones*, de Fielding, qui, à sa manière, donne également un tableau de l'époque et du monde; pourtant il saluait dans quelques romans de Walter Scott des modèles du genre.

Dans ses jugements littéraires, Marx était exempt de tout parti pris politique et social, comme en témoigne sa prédilection pour Shakespeare et pour Walter Scott, mais il n'acceptait pas davantage cette « esthétique pure » qui, trop souvent, s'associe à l'indifférentisme politique, voire à la servilité. Ici, également, il était un homme entier, un esprit indépendant et original, qu'on ne pouvait juger à l'échelle ordinaire. Et cela jusque dans le fait qu'il n'était pas difficile dans le choix de ses lectures et ne dédaignait pas tels mets littéraire devant lequel se signe trois fois l'esthéticien d'école. Marx était un grand lecteur de romans, de même que Darwin et Bismarck; il avait une prédilection particulière pour les récits d'aventures et les œuvres humoristiques; il lui arrivait alors de descendre de ses Cervantès, Balzac et Fielding à Paul de Kock et à Dumas père, qui a sur la conscience le *Comte de Monte-Cristo*.

MEHRING : *Karl Marx*, p. 509-510. Leipzig 1923. (Edit. all.)



## ANNEXE II

### Lassalle et la tragédie de la révolution

*Lassalle a exposé ses idées sur la tragédie dans une longue notice jointe à la lettre adressée à Marx le 6 mars 1859, qu'accompagne l'envoi de trois exemplaires de Franz von Sickingen (un pour Marx, un autre pour Engels, le troisième pour Freiligrath). Les divergences d'ordre purement artistique qui séparent Marx et Engels de Lassalle ne font qu'exprimer leurs divergences fondamentales.*

*Lassalle pense que chaque révolution comporte toujours la même tragédie. Le révolutionnaire qu'anime une foi ardente se heurte aux nécessités d'une politique réaliste, il est entraîné, au cours de l'action et par suite des besoins de l'action, à des compromis, il est acculé à l'opportunisme et finalement à la défaite. Lassalle, qui se meut dans les catégories abstraites de la pensée métaphysique, oppose le but révolutionnaire aux moyens, l'enthousiasme révolutionnaire à la politique. Le drame permanent et fatal des révolutions, la cause de leur échec sont là, dans ce conflit entre l'idée brûlante et le froid calcul de la raison. « Cette collision tragique, écrit Lassalle dans une lettre à Marx et Engels du 27 mai 1859, n'est point spécifiquement particulière à une révolution déterminée, c'est une collision qui revient toujours (tantôt surmontée, tantôt non surmontée) dans toutes ou presque toutes les révolutions du passé et de l'avenir, en un mot c'est la collision tragique de la situation révolutionnaire elle-même, telle qu'elle s'est produite en 1848 et 49, en 1792, etc. »*

*La conception idéaliste de Lassalle l'a poussé non pas à étudier les rapports sociaux concrets du XVI<sup>e</sup> siècle, ce qui l'aurait conduit à prendre comme sujet de son drame la tragédie réelle de l'époque, — celle de la guerre des paysans et de Thomas Munzer, — mais à styliser les convulsions de la chevalerie à son déclin. Le culte du héros se substitue chez lui à l'analyse des événements, la tragédie personnelle du chef remplace l'expérience tragique des masses. Lassalle a beau courber Sickingen sous le fardeau d'une « faute tra-*



gique » : cette faute ne dépend pas d'une nécessité historique et objective, elle est purement subjective et individuelle.

*L'art, pour Lassalle, n'est pas une reproduction fidèle de la réalité rendue dans ses moments essentiels, le miroir des grandes luttes de classes de l'histoire universelle, comme le veulent Marx et Engels. Il n'est pas une peinture shakespearienne, mais une interprétation idéaliste à la manière de Schiller. Il reflète le monde non tel qu'il est, mais tel que le conçoit l'auteur. La représentation objective des faits s'efface devant la vision personnelle de Lassalle.*

Je ne me suis naturellement pas prononcé, dans la préface qui en demeure aux généralités, sur l'idée tragique formelle que j'ai placée à la base de mon drame et de sa catastrophe, — la profonde contradiction dialectique, immanente à la nature de chaque action, et de l'action révolutionnaire en particulier; et dans la tragédie elle-même je ne l'ai fait ressortir de façon plus nette qu'au cinquième acte seulement.

La force éternelle de toutes les classes dominantes qui défendent un ordre existant, réside dans la conscience infaillible, pleinement développée, qu'elles donnent à leur intérêt de classe, précisément parce qu'il est déjà pleinement développé.

La faiblesse éternelle de chaque idée révolutionnaire fondée en droit, qui veut se tourner vers l'action pratique, réside dans le manque de conscience chez les membres des classes qui lui sont attachés et dont le principe n'est pas encore réalisé, et aussi, en liaison avec cela, dans le manque d'organisation des moyens dont elle dispose. La contradiction dialectique qui se répète toujours ici peut se résumer comme suit. La force de la révolution consiste dans son *enthousiasme*, dans cette foi directe de l'idée en sa propre force et en son caractère illimité. Mais l'enthousiasme, — en tant que certitude *directe* de la toute-puissance de l'idée, — est tout d'abord une manière abstraite d'ignorer les moyens limités d'une réalisation véritable et les difficultés des complications réelles. L'enthousiasme doit donc prendre contact avec les complications réelles et agir avec les moyens limités pour atteindre ses buts dans la réalité limitée. Sans cela il risque, dans son exaltation pour le « quoi » (le but), de ne pas apercevoir le côté réel du « comment », de la réalisation.

Dans ces conditions, semble-t-il, le triomphe de l'habileté



réaliste supérieure de la part des chefs révolutionnaires consiste à compter avec les moyens limités donnés, à tenir secrets pour les autres (et incidemment bien des fois aussi pour eux-mêmes) les buts véritables et derniers du mouvement, et, par cette duperie consciente des classes dominantes, par leur utilisation même, à acquérir la possibilité d'organiser de nouvelles forces pour vaincre ainsi, grâce à ce morceau de réalité habilement conquis, la réalité elle-même.

Sickingen s'oppose, dans le troisième acte, à Hutten par sa supériorité réaliste illimitée; il conserve d'ailleurs constamment sur Hutten, révolutionnaire purement *intellectuel*, la supériorité de la conception réaliste et du génie de l'homme d'Etat dans la politique pratique. Mais à mesure que l'enthousiasme pénètre dans le domaine du fini et s'y soumet, loin de *se réaliser*, il *abandonne* précisément son principe formel, — l'infini de l'idée, — il s'abandonne à son contraire, au fini comme tel, dont l'abolition constitue précisément tout son sens, et voilà pourquoi il doit succomber.

En réalité, bien que la raison le reconnaisse difficilement, il semble presque qu'une contradiction insoluble existe entre l'idée spéculative, qui constitue la force et la justification d'une révolution, et la raison finie avec son habileté. La plupart des révolutions qui ont échoué — chaque connaisseur véritable de l'histoire doit le reconnaître — ont échoué à cause de cette habileté, ou du moins toutes les révolutions qui se sont reposées sur cette habileté, ont échoué. La grande Révolution française de 1792, qui a vaincu dans les conditions les plus difficiles, n'a vaincu que parce qu'elle a réussi à mettre de côté la raison.

C'est ici que se trouve le secret de la force des partis extrêmes dans les révolutions, c'est ici que se trouve enfin le secret de ce fait que dans les révolutions, l'instinct des masses est en règle générale bien plus juste que le jugement des gens instruits. « Et ce que ne voit aucune raison des sages, cela se fait, etc... » C'est précisément *le manque d'instruction* propre aux masses, qui les préserve des écueils d'une conduite habile.

D'ailleurs, dans ce que je viens de dire, se trouvent déjà la solution véritable et la nécessité intérieure de cette contradiction dialectique entre le but infini de l'idée et l'habileté finie du compromis.

Car : 1. l'intérêt des classes dominantes, comme nous l'avons déjà indiqué, ne peut être trompé, parce que leur principe domine et est donc pleinement développé, conscient, *impossible* à tromper. On peut tromper les individus, *jamais* les classes!

2. Le compromis en particulier, en tant que concession à ce qui *existe*, doit sacrifier nécessairement plus ou moins son *principe*, aussi bien, comme nous l'avons déjà remarqué, dans son as-



pect formel, que, par conséquent, sous le rapport du contenu; or, le principe, c'est précisément ce qui fait la force et la justification des révolutions. Ainsi le compromis adopte le principe des adversaires et se déclare, par cela même, déjà théoriquement vaincu, de sorte qu'il ne reste plus qu'à lui appliquer sa propre condamnation. Un but ne peut être atteint par un moyen — comme l'a montré avec une profondeur magistrale le vieux Hegel et comme le savait déjà partiellement avant lui Aristote — que dans la mesure où le moyen lui-même est déjà imprégné tout entier de la nature propre du but. Le but doit être déjà exécuté et réalisé dans le moyen, et ce dernier le renfermer par sa nature, si ce but doit pouvoir être atteint par ce moyen (c'est pourquoi, dans la *Logique* de Hegel, le but n'est pas atteint *par* le moyen, mais apparaît plutôt dans le moyen lui-même comme un but déjà réalisé). C'est ainsi que tout but ne peut être atteint que par les moyens qui correspondent à sa propre nature intérieure, et c'est pourquoi les *buts révolutionnaires* ne peuvent être atteints par des *moyens diplomatiques*.

Ou, 3. si l'on veut s'exprimer d'une façon plus réaliste, on ne peut, en fin de compte, faire des révolutions qu'avec les masses et leur dévouement passionné. Mais les masses, précisément à cause de leur prétendue « grossièreté », à cause de leur ignorance, n'acceptent pas les compromis, elles ne s'intéressent qu'à ce qui est extrême, intégral, immédiat, — car chaque esprit brut est extrême, ne connaît que le oui et le non et n'admet aucun moyen terme entre eux. Il arrive donc fatalement, à la fin, que des calculateurs révolutionnaires de ce genre, au lieu d'avoir des ennemis trompés devant soi et des amis derrière soi, finissent, au contraire, par avoir les ennemis devant soi, sans avoir derrière soi les partisans de leur principe. La prétendue raison suprême s'avère ainsi en réalité comme une suprême déraison.

D'ailleurs, il est tout à fait naturel que plus les individus possèdent d'autorité, d'importance dans le monde, de clairvoyance, d'habileté et d'instruction, plus ils tombent facilement dans l'erreur de ce bon sens fatal qui se prétend réaliste. De là vient que, par exemple, dans la Révolution française (et, également, dans la grande révolution anglaise) les idéalistes abstraits, les Jacobins, ont compris ce qui était possible et réalisable à ce moment bien mieux que les Girondins faisant parade de leur instruction, de leurs vues réalistes et de leur habileté d'hommes d'Etat, à cause de quoi le peuple — dans sa haine contre cette sagesse gouvernementale — leur a appliqué cette injure singulière: les *hommes d'Etat*<sup>1</sup>.

Cette « astuce », là où il s'agit de l'idée, — et cela sans dimi-

1. En français dans le texte.



nuer la grandeur révolutionnaire et la fermeté radicale de Sickingen, sans en faire un « conciliateur », car il ne concède ni ne lâche la moindre parcelle des *buts* révolutionnaires, et dans ce sens il va le plus loin possible et ne ruse que quant à la réalisation, — cette astuce est aussi la faute de Sickingen, et certainement une *grande faute*<sup>1</sup> comme l'exige Aristote.

On pourrait cependant objecter que cette *grande faute*<sup>1</sup> quelle que soit son importance, n'est pourtant qu'une erreur *intellectuelle*, et non pas une faute *morale*, donc qu'elle n'est pas tragique.

Je dois y répondre de trois façons. D'abord je ne reconnaitrai jamais que la dialectique des conflits intellectuels les plus profonds, *nécessaires* en soi, donc éternels, ne constitue pas en soi un motif *profondément* tragique, comme le montre la tragédie antique, et c'est pourquoi probablement Aristote à cet endroit se contente d'exiger une *grande faute*<sup>1</sup>. Deuxièmement, cette *faute intellectuelle* est déjà une *faute morale* dans la mesure où, de celui qui se considère tellement supérieur à l'ordre existant qu'il veut le renverser et substituer au principe existant son propre principe, il faut exiger qu'il soit, dans la même mesure, supérieur à cet ordre au point de vue *spirituel*; sans quoi il a trop « *présumé de soi* », au sens antique du mot.

Enfin, en troisième lieu, il est évident que cette *faute intellectuelle* est de préférence aussi une *faute morale*. Car elle provient justement d'un manque de confiance dans l'idée morale et dans sa force illimitée existant en elle-même et pour elle-même, et d'une confiance exagérée dans les moyens limités qui sont précaires. Elle contient ainsi l'absence de certitude morale directe et de conviction dans l'idéal, et une absence de sincérité<sup>2</sup> complète, d'extériorisation totale, et aussi, puisque ces deux éléments sont nécessaires au révolutionnaire, une déviation de son principe, une brisure partielle.

On ne trouve pas, en général, ce phénomène dans les guerres de religion, la conviction directe, fanatique dans la toute-puissance du divin, l'exclut ici.

(Dans les points que *Luther* voulait atteindre vraiment à tout prix, il n'a point pratiqué cette habileté, il ne s'est laissé entraîner à aucune concession, à aucun compromis avec les pouvoirs établis et ne s'est pas limité au « possible », mais — je parle de sa *première* période — il s'est adressé directement à l'homme de la rue; voilà ce qui fait précisément sa grandeur historique et sa force décisive.) D'où cette force qui triomphe souvent d'une façon miraculeuse, par laquelle des fanatiques de ce genre réalisent si souvent

1. Lassalle emploie les mots grecs *μεγάλη ἀμαρτία*.

2. Lassalle emploie le mot grec *παρρησία* qu'il germanise.



des choses impossibles, à peine concevables. D'où également l'émouvante puissance dramatique de ces fanatiques exaltés. Dans leur exclusivité réside leur énergie, car toute action est exclusive.

Cette faute de Sickingen est précisément surtout une faute morale, — qui, pour ainsi dire, est *atténuée* par le fait qu'elle est intellectuelle, — et justement, *parce qu'elle* est intellectuelle, parce qu'elle repose sur un conflit d'idées qui se répète à toutes les époques de transition, elle cesse d'être une faute d'un caractère particulier, *accidentel* et devient un *point de vue nécessaire et éternel*. Sa grande justification relative, qu'on ne peut nier, et l'absence de justification intérieure déterminent son destin tragique, son effondrement dialectique. *Mutato nomine de nobis fabula narratur*<sup>1</sup>, et il en sera toujours ainsi. C'est précisément une culpabilité de ce genre, *en même temps* morale et intellectuelle, et reposant ainsi sur un conflit d'idées éternel, nécessaire, *objectif*, qui me paraît constituer le conflit tragique *le plus profond*.

Ou bien, pour exprimer maintenant ma conception en toute clarté et netteté, chaque véritable faute morale n'est qu'une faute intellectuelle, et *seule* la faute intellectuelle peut être morale. Car la faute morale, par opposition à la faute morale au sens étroit qui concerne exclusivement le sujet particulier et son monde intérieur, ne consiste en rien d'autre que dans la *pratique et la réalisation d'une pensée objective* et relativement justifiée et d'un point de vue qui n'est pas maître de son antithèse dialectique; c'est pourquoi la faute morale viole l'harmonie dans le monde des idées, de même que dans le monde réel, et ainsi elle est *unilatérale* dans la théorie, et *coupable* en pratique.

D'ailleurs, Sickingen se libère au cinquième acte aussi bien de la faute intellectuelle que de la faute morale, dans la mesure où il la reconnaît et passe à l'action *explatoire*. Après avoir repoussé du pied ses doutes et ses ruses diplomatiques, il joue sa destinée et celle du pays à la pointe de l'épée. — Mais maintenant il est déjà trop *tard*, et, conformément à l'idée tragique, il *doit* être trop tard. Les dieux offensés se vengent, et, hélas, la dialectique de la raison offensée se venge toujours d'une façon plus cruelle et plus impitoyable que n'importe quel dieu grec. La vie et l'histoire forment la pratique cruelle de la logique, et combien cruelle!

Oui, dans le fait que Sickingen est maintenant obligé par les circonstances de commettre l'erreur de faire dépendre sa destinée et celle du pays — aussi bien dans le siège de son château que lors de la sortie — d'un pur *hasard*, alors qu'il n'a derrière lui ni le pays ni les partisans de ses principes qui s'y trouvent, alors donc que la véritable force des deux partis ne peut emporter la

1. C'est, sous une appellation différente, notre histoire qui est contée.



décision et n'en est pas le facteur déterminant, — dans le fait que ce grand diplomate et réaliste, qui veut tout calculer soigneusement à l'avance et exclure complètement le hasard, est forcé en fin de compte, précisément à cause de cela, de s'en remettre au pur hasard — c'est là le véritable et cruel châtement dialectique qui lui est réservé. Au lieu de faire ouvertement appel aux principes et de déchaîner leur force révolutionnaire, il a ravalé, dans l'expédition de Trèves, l'idée historique et la cause nationale à une entreprise, privée soigneusement de toute valeur et de toute signification générales et recouverte d'une apparence de *hasard*. Il a fait ainsi *lui-même* appel au hasard, bien qu'il ait voulu exclure tout hasard par la préparation la plus minutieuse; et, désormais, tandis que ses calculs pour tromper grâce à l'apparence du fortuit et de l'accroire doivent se briser contre la nature consciente de l'ordre existant, il doit accepter la décision non pas, comme il le voulait, des mains d'un hasard préparé, mais de celles d'un véritable hasard fortuit. C'est pourquoi il ne périt pas à cause de la supériorité du vieux monde, — ce qui ne serait pas une véritable fin tragique, car la ruine inévitable du vieux monde, — bien qu'elle soit loin de correspondre à la réalisation des grands buts de Sickingen, — se fait suffisamment sentir au cinquième acte, mais il succombe par l'effet de ses propres fautes.

De même, il me paraît nécessaire que Balthasar n'arrive qu'au cinquième acte à montrer à Sickingen l'état réel des choses, et qu'il en soit empêché au troisième. Si Balthasar lui avait découvert plus tôt l'état réel des choses et si, malgré tout, Sickingen avait maintenu son point de vue, cela aurait porté atteinte ou bien à la grandeur formelle de son esprit, ou bien à son exaltation morale — ce que je pouvais encore moins supporter. Cela ne devait pas arriver sans le diminuer au point de vue intellectuel ou moral par rapport à ce qu'il doit être. Sa faute intellectuelle ne devient pas ainsi insignifiante, car elle repose sur une base également importante et justifiée, et elle s'atténue d'autant plus que le spectateur ou le lecteur est certainement aussi de son côté jusqu'au cinquième acte. Et de même sa faute *morale*, tant que la conversation avec Balthasar n'a pas lieu, reste purement *inconsciente*, mais, précisément à cause de cela, elle devient ici doublement tragique et conforme à son caractère pur, alors qu'après cette conversation elle serait devenue consciente, donc insignifiante au point de vue intellectuel ou moral.

Ce n'est qu'au moment où il est déjà trop tard qu'on peut admettre la discussion sur la faute que Sickingen a commise au sommet triomphant de son habileté; dans cette conversation Balthasar doit être aussi supérieur à Sickingen que celui-ci l'est à l'égard de Hutten au troisième acte. La scène paysanne qui suit



immédiatement fournit le chœur et le milieu appropriés aux idées développées par Balthasar.

D'ailleurs, Sickingen réussit dans la scène suivante à reprendre par sa frappante supériorité héroïque l'avantage sur la supériorité théorique de Balthasar : pendant que celui-ci demeure opprimé et courbé, que pour lui tout semble s'effondrer, Sickingen se redresse immédiatement et, se plaçant au point de vue de Balthasar, élabore et exécute le plan pour l'action salvatrice.

Il me semble aussi qu'il était nécessaire de donner cette supériorité à Balthasar et non pas à Hutten.

D'abord, dans le caractère de Hutten, tel que je l'ai représenté, domine le ton fondamental lyrique, donc ce rôle ne lui convient pas. Au contraire, c'est Sickingen qui, du commencement à la fin, est et demeure, comme nous l'avons déjà remarqué, le héros réaliste qui embrasse d'un coup d'œil les conséquences politiques, l'homme supérieur à Hutten, révolutionnaire purement intellectuel. Il prévoit le déroulement des choses, telles qu'elles se sont développées et *devaient* se développer à la suite de la seule conquête de la liberté religieuse, que Hutten croit devoir sauver avant tout.

Deuxièmement, Hutten, *s'il* devait ici déterminer la conduite de Sickingen, n'aurait pu avoir d'autre moyen que l'*enthousiasme*. Mais sous ce rapport Sickingen ne doit lui céder en rien ; pendant que Hutten, qu'il dépasse de beaucoup, croit nécessaire de le stimuler, lui, dans sa passion concentrée, tournée directement vers la pratique, est déjà, au troisième acte, depuis longtemps décidé à agir et il a élaboré un plan en conséquence.

Enfin, en troisième lieu, l'*enthousiasme* pur — et cela nous ramène à ce qui a été dit au début — ne pourrait jamais être un moyen plus fort et plus sûr que la clairvoyance réaliste de Sickingen. Il est, dans son dédain pour les moyens limités, aussi abstrait et unilatéral que le point de vue des moyens limités. S'il réussit mieux intérieurement, il ne peut pourtant pas *exprimer avec une force supérieure* son véritable droit intérieur et vaincre ainsi le point de vue adverse. Tous deux ne forment ainsi que des oppositions relativement justifiées et abstraites. Sickingen aurait même la supériorité, la prééminence. Ce qui peut élever le point de vue réaliste de Sickingen au-dessus de lui-même, c'est seulement la nature encore plus *réaliste* de Balthasar qui a puisé dans sa longue expérience une maturité de jugement et une connaissance parfaite des lois de l'histoire et du mouvement des peuples. Seule la *sagesse* réaliste peut vaincre l'*habileté* réaliste et l'élever au-dessus d'elle-même. Quant à la conciliation, elle consiste d'une part en ceci qu'en ce qui concerne les buts religieux de Sickingen leur triomphe ultérieur est un fait, ce qui apparaît assez clairement au cinquième acte, comme cela a été indiqué plus haut ; d'autre



part, surtout en ceci que, quant à ses buts plus lointains et principalement quant à ses buts politiques nationaux, notre époque a entrepris de nouveau la lutte pour ces buts d'une façon analogue, quoique sous une forme plus large, et dans ce dur labeur, souffrant et luttant, elle réalise ce que Hutten indique prophétiquement dans ses dernières paroles. Et je tiens pour un avantage considérable de la tragédie culturelle historique — c'est-à-dire une tragédie dont les buts et la lutte des idées s'entremêlent si étroitement avec le présent qu'ils rendent cela possible — qu'elle transforme ainsi la conscience contemporaine du spectateur, non pas simplement en tant que conscience humaine générale, mais précisément à cause du *contenu qui la fait frémir*, en un *chœur* auquel s'adressent directement l'action tragique et la souffrance des héros. La conscience du monde contemporain apporte, d'un côté, la conciliation dans *la tragédie*, parce que le triomphe supérieur du héros et de ses buts réside précisément dans la reprise actuelle de la lutte ; d'autre part, cette conscience puise *pour elle-même*, à travers les affres douloureuses de la lutte qui fait tressaillir le présent, une consolation et une certitude *dans* la tragédie, puisque cette reprise de la lutte après trois siècles et l'éternité ainsi prouvée de ces buts fournissent la preuve suprême de leur *nécessité victorieuse*.

LASSALLE : Note jointe à la lettre à Marx du 6 mars 1859, *Œuvres posthumes de Marx, Engels, et Lassalle*, éditées par Mehring, t. IV, p. 132-141.



## Index des noms cités <sup>1</sup>

- ACHILLE. — 10, 60, 77.  
ADLER, Victor. — 110, 111.  
AGAMEMNON. — 62.  
ALEMBERT, d'. — 73.  
ALEXANDRE 1<sup>er</sup>. — 127, 128.  
APOLLON. — 62, 63.  
ARAGO. — 56.  
ARISTOPHANE. — 145.  
ARISTOTE. — 74, 93, 189, 190.  
ARNDT. — 124.  
ARNOLD. — 145.  
ATALA. — 127.  
ATHALIE. — 77.  
ATHÉNÉ. — 62, 63.  
ATTA TROLL. — 168.  
AUGIAS. — 68.  
AUGUSTE. — 48.  
AVELING, Edouard. — 180.
- BACHOFEN. — 61, 62, 63, 64.  
BAHR. — 152, 153, 155, 156.  
BAKOUNINE. — 22.  
BALTHASAR. — 136, 137, 141, 192, 193.  
BALZAC. — 9, 13, 14, 15, 16, 74, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 177, 179, 183, 184, 185.  
BARNHELM, Minna de. — 38.  
BARTH. — 39, 42, 49, 51.  
BAUER, Bruno. — 23, 24, 97, 117.
- BAUER, Edgar. — 23, 24, 97.  
BEBEL. — 96, 146.  
BECK. — 7, 8, 104, 105, 106, 107.  
BELLE-ISLE, Mademoiselle de. — 77.  
BENEDIX. — 133.  
BENTHAM. — 109, 110, 160.  
BÉRANGER. — 54, 128, 160.  
BERLICHINGEN, Goetz von. — 81, 82, 136.  
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. — 127.  
BERNSTEIN. — 42, 103.  
BESSEL. — 56.  
BISMARCK. — 130, 171, 185.  
BLANC, Louis. — 72, 91, 107.  
BLANQUI. — 15.  
BLAS, Ruy. — 77.  
BLENKER. — 174.  
BLOCH. — 43, 45.  
BLUM. — 174.  
BOERNE. — 83, 102.  
BOILEAU. — 78.  
BOLINGBROKE. — 73.  
DONALD, de. — 130.  
BONAPARTE, Louis. — 45, 90, 93, 95.  
BORGIA, Lucrèce. — 77.  
BOURBONS. — 128.  
BRONTE. — 134.  
BRUTUS. — 92.

1. Les noms de Marx et d'Engels figurant à presque toutes les pages du livre, ils n'ont pas été inclus dans l'Index.



- BURNS. — 176.  
 BYRON. — 11, 160, 180, 185.  
 CALDERON. — 126.  
 CALLOT. — 181.  
 CALVIN. — 15, 50.  
 CAMPBELL. — 182.  
 CAMPE. — 168.  
 CARLYLE. — 7, 8, 116, 117, 118,  
 119, 121, 122.  
 CARREL. — 128.  
 CAUSSIDIÈRE. — 91.  
 CERVANTÈS. — 17, 145, 177,  
 183, 184, 185.  
 CÉSAR. — 48, 92.  
 CHARLES V. — 137, 138, 141.  
 CHARLES X. — 128, 129.  
 CHARLES, Edouard. — 182.  
 CHATEAUBRIAND. — 126, 127,  
 128, 184.  
 CHENU. — 132.  
 CHOURINEUR, le. — 97, 98, 99,  
 100, 101.  
 CHTCHÉDRINE. — 177.  
 CID, le. — 77.  
 CLYTEMNESTRE. — 62, 63.  
 COBBETT. — 118, 176.  
 CONRAD, Pauvre. — 143.  
 CONSTANT, Benjamin. — 92.  
 COOPER, Fenimore. — 182.  
 CORNEILLE. — 65.  
 CORNU. — 52.  
 COUSIN. — 92.  
 CRAB. — 133.  
 CROMWELL. — 48, 92, 118, 119.  
 CRUSOÉ, Robinson. — 71.  
 CUVIER. — 176, 177.  
 DACIER. — 93.  
 DANTE. — 11, 64, 145, 176, 183,  
 184.  
 DANTON. — 91, 119.  
 DARWIN. — 177, 185.  
 DAUMER. — 123, 124.  
 DAVID. — 99.  
 DESCARTES. — 74.  
 DESMOULINS, Camille. — 91.  
 DICKENS. — 134.  
 DIDEROT. — 11, 13, 18, 73, 74,  
 75, 159, 175, 184.  
 DISRAELI. — 115.  
 DUCHATEL. — 106.  
 DÜHRING. — 35, 37, 45, 48, 58,  
 73, 74, 75, 94, 96, 130.  
 DUMAS père, Alexandre. — 77,  
 108, 111, 177, 185.  
 DÜRER. — 68.  
 EICHENDORFF. — 124.  
 EICHHOFF. — 147.  
 EGISTHE. — 62.  
 ELSA. — 145.  
 ENKE. — 56.  
 ERASME. — 69.  
 ERINNYES, les. — 62, 63.  
 ERNST. — 8, 151, 152, 156.  
 ESCHENBACH, von. — 88.  
 ESCHYLE. — 62, 63, 90, 145, 175,  
 176, 184.  
 FALSTAFF. — 142.  
 FAMA. — 60.  
 FAUST. — 53, 82, 86, 126.  
 FAUSTIN I<sup>er</sup>. — 169.  
 FÉLIX. — 113.  
 FERDINAND VII. — 128.  
 FEUERBACH. — 21, 22, 24, 25,  
 35, 42, 45, 48, 52, 81, 85, 86,  
 117.  
 FICHTE. — 50, 81, 183.  
 FIELDING. — 177, 183, 185.  
 FLAUBERT. — 178.  
 FLEUR DE MARIE. — 97, 98.  
 FOLLEN. — 125.  
 FOURIER. — 74.  
 FRÉDÉRIC-GUILLAUME IV. — 52.  
 FRÉDÉRIC LE GRAND. — 170.



- FREILIGRATH. — 161, 164, 165,  
 166, 169, 170, 186.  
 FREUND. — 131.  
 FRÉVILLE. — 20.  
 FREYRE. — 128.  
 FRITZ, JOS. — 141, 143.
- GALILÉE. — 46.  
 GALOTTI. — 38.  
 GASKELL. — 134.  
 GERMAIN. — 100.  
 GOBSECK. — 151.  
 GODOUNOV, Boris. — 177.  
 GODWIN. — 160.  
 GETHE. — 7, 8, 53, 80, 81, 82,  
 83, 84, 85, 86, 94, 117, 126,  
 136, 170, 175, 176, 184.  
 GOGOL. — 18, 177.  
 GONCOURT. — 178.  
 GORIOT. — 150.  
 GOSSEC. — 11.  
 GOTTSCHED. — 78.  
 GRACCHUS. — 92.  
 GRACQUES, les. — 180.  
 GRANT. — 148.  
 GRILLENHOF, Stefan von. —  
 144, 146.  
 GRIMM. — 126.  
 GRÜN. — 25, 81, 83, 84, 85.  
 GRÜNBERG. — 161.  
 GUDRUNE. — 182.  
 GUILLEMINOT. — 128.  
 GUIZOT. — 48, 92, 118.  
 GÜLICH, von. — 48.  
 GUTZKOW. — 102.
- HABACUC. — 92.  
 HALLER, de. — 129, 130.  
 HARKNESS. — 146, 150.  
 HEBBEL. — 184.  
 HECKER. — 174.  
 HEGEL. — 22, 23, 41, 42, 50, 74,  
 75, 81, 85, 86, 90, 119, 145, 158,  
 163, 176, 189.
- HEINE. — 102, 107, 110, 101,  
 162, 163, 168, 169, 170, 176,  
 184.  
 HEINECKE. — 70.  
 HEINZEN. — 69, 70.  
 HELVÉTIUS. — 11, 92, 110, 159.  
 HENRI IV. — 128.  
 HERMÈS. — 60.  
 HERSCHEL. — 56.  
 HERWEGH. — 161, 164.  
 HOBBS. — 41.  
 HODDE, de la. — 132.  
 HOFFMANN, Ernest-Théodore-  
 Guillaume. — 181, 182.  
 HOFFMANN. — 168.  
 HOLBACH, d'. — 159.  
 HOMÈRE. — 11, 170, 182, 183,  
 184.  
 HOOD. — 159.  
 HORACE. — 93, 170.  
 HUGO, Victor. — 19, 77, 108,  
 149.  
 HUTTEN. — 134, 135, 136, 137,  
 138, 141, 142, 183, 188, 192,  
 193, 194.  
 HYNDMAN. — 146.
- IBSEN. — 151, 153, 155.  
 IMMERMANN. — 65.  
 IPHIGÉNIE. — 77.
- JANIN. — 75.  
 JONES, Tom. — 177.  
 JUPITER. — 52, 60.  
 JUVÉNAL. — 170.
- KANT. — 41, 50, 81, 82.  
 KAUTSKY, Karl. — 37, 38, 59,  
 96, 143, 146.  
 KAUTSKY, Minna. — 143, 144,  
 146.  
 KOCK, Paul de. — 177, 185.  
 KÖRNER. — 124.



- LAFARGUE. — 7, 180, 184.  
 LAFFITTE. — 105, 106.  
 LAMARQUE. — 149.  
 LAMENNAIS. — 128.  
 LAOCOON. — 38.  
 LASSALE. — 8, 66, 94, 132, 134,  
 135, 138, 143, 171, 183, 186,  
 187, 194.  
 LAUBE. — 102, 103.  
 LAUNCE. — 133.  
 LAVERGNE-PEGUILHEN. — 129.  
 LEDRU-ROLLIN. — 107, 108.  
 LÉNINE. — 8, 16, 17, 19, 33, 35,  
 42, 45, 48, 51, 97, 111, 131,  
 134, 150, 156, 171, 172, 174.  
 LESSING. — 38, 49, 77, 78, 83.  
 LEVER. — 177.  
 LICHOVSKY. — 168.  
 LIEBKNECHT, Wilhelm. — 49,  
 96, 146, 181.  
 LIFSCHITZ. — 8.  
 LOBE. — 146, 147.  
 LOCKE. — 11, 41, 92.  
 LORREQUER, Harry. — 177.  
 LOUIS XI. — 66.  
 LOUIS XIV. — 77, 93.  
 LOUIS XVIII. — 92, 128.  
 LOUISE. — 107, 108.  
 LOUIS-NAPOLÉON III. — 169.  
 LOUIS-PHILIPPE. — 75, 160, 161,  
 177.  
 LOW. — 146.  
 LUCIEN. — 90.  
 LUKACZ. — 8.  
 LUTHER. — 50, 68, 91, 124, 137,  
 173, 190.  
 LUXEMBOURG, Rosa. — 49.  
  
 MACHIAVEL. — 68.  
 MAISTRE, Joseph de. — 130.  
 MAITRE D'ÉCOLE, le. — 98, 99,  
 100.  
 MARAT. — 15.  
 MARCOLPH. — 70.  
 MARIE. — 137, 138.  
 MARRYAT. — 182.  
 MARX, Henri. — 113.  
 MARX, Jenny. — 175.  
 MARX, Laura. — 175.  
 MARX, Madame. — 179.  
 MARWITZ. — 129.  
 MAYER, Gustav. — 138, 143.  
 MEAD. — 158.  
 MEHRING. — 49, 51, 66, 129,  
 130, 132, 183, 185, 194.  
 MÉHUL. — 11.  
 MELMOTH. — 150.  
 MENZEL. — 83.  
 MEPHISTOPHÈLES. — 82, 181.  
 MERCADET. — 150.  
 MIGNET. — 48.  
 MOHR. — 181, 182.  
 MONTALEMBERT. — 68.  
 MONTE-CRISTO. — 185.  
 MONTESQUIEU. — 50, 92.  
 MORGAN. — 48, 61.  
 MOZART. — 55.  
 MÜLLER, Adam. — 129.  
 MUNDT. — 102.  
 MUNZER, Thomas. — 137, 186.  
 MURPH. — 100, 101.  
  
 NAGLER. — 8.  
 NAPOLÉON. — 40, 47, 48, 77, 83,  
 91, 92.  
 NAPOLÉON III. — 177.  
 NATHAN LE SAGE. — 38.  
 NIBELUNGEN, les. — 130, 182.  
 NOÉ. — 181.  
  
 ONÉGUINE, Eugène. — 11, 177.  
 ORANSE, von. — 88.  
 ORESTE. — 62, 63.  
 ORLÉANS, duc d'. — 106.



- OSWALD. — 65.  
 OULANEM. — 113.  
 OVSIANIKO - KOULIKOVSKI. — 18.  
 OWEN, Robert. — 74, 148.
- PARNY. — 84.  
 PARZIVAL. — 88.  
 PAUL, l'apôtre. — 91.  
 PHÈDRE. — 77.  
 PHILIPPE-AUGUSTE. — 50.  
 PINDAR. — 150.  
 PLATEN. — 183.  
 PLATON. — 170.  
 PLUTARQUE. — 93.  
 POLIGNAC, de. — 128, 129.  
 POUCHKINE. — 11, 177.  
 PROMÉTHÉE. — 62, 82, 90.  
 PROUDHON. — 108, 126, 159, 171.  
 PUBLICOLA. — 92.
- QUICHOTTE, Don. — 18, 34, 70, 136, 177, 182.
- RACHEL. — 77.  
 RACINE. — 16, 77.  
 RAMEAU. — 74, 75.  
 RAPHAEL. — 55.  
 RASTIGNAC. — 14.  
 REMBRANDT. — 132.  
 RENAN. — 110, 111.  
 RENÉ. — 127.  
 RICARDO. — 71.  
 RICHARD CŒUR DE LION. — 50.  
 RICHARD DE TRÈVES. — 137.  
 RICHTER, Jean-Paul. — 119.  
 RIEGO. — 128.  
 RIGOLETTE. — 101.  
 ROBERTS. — 59.
- ROBESPIERRE. — 91.  
 RÖCKLE. — 181, 182.  
 RODOLPHE. — 97, 98, 99, 100, 101.  
 ROTHSCHILD. — 105.  
 ROUGET DE LISLE. — 11.  
 ROUSSEAU. — 50, 71, 73, 74, 92.  
 ROYER-COLLARD. — 92.  
 RUBEMPRÉ, de. — 14.  
 RUGE. — 21, 22, 52.
- SACHS, Hans. — 124.  
 SAINTE-BEUVE. — 127.  
 SAINT-JUST. — 91.  
 SAINT-LOUIS. — 128.  
 SAINT-SIMON. — 148.  
 SALOMON. — 70.  
 SALTYSKOV. — 177.  
 SANCHO PANÇA. — 55, 70, 124.  
 SAUZET. — 106.  
 SAY, Jean-Baptiste. — 92.  
 SCAEVOLA, Mucius. — 106.  
 SCHENKENDORF. — 124.  
 SCHILLER, Franz. — 8.  
 SCHILLER, Frédéric. — 53, 80, 81, 82, 137, 142, 145, 184, 187.  
 SCHLÜTER. — 174.  
 SCHMIDT, Conrad. — 39, 42, 97.  
 SCHMIDT, Kaspar. — 23.  
 SCHNAPPAHNSKI. — 168.  
 SCHOPENHAUER. — 184.  
 SCHWEITZER. — 171.  
 SCOTT, Walter. — 177, 182, 183, 185.  
 SEIDELMANN. — 181.  
 SÉRAPION. — 181.  
 SHAFTESBURY. — 73.  
 SHAKESPEARE. — 59, 65, 86, 87, 133, 140, 141, 142, 175, 176, 181, 182, 183, 184, 185.  
 SHELLEY. — 11, 159, 160, 180, 185.



- SICKINGEN, Franz von. — 134,  
 135, 136, 137, 138, 139, 140,  
 141, 142, 143, 186, 188, 190,  
 191, 192, 193.  
 SIEBEL. — 139.  
 SIEGMUND. — 130.  
 SIMPLE, Peter. — 182.  
 SKORPION. — 113.  
 SMITH, Adam. — 50, 71.  
 SOPHOCLE. — 93.  
 SOULOUQUE. — 169.  
 SPARTACUS. — 15.  
 SPINOZA. — 74.  
 SQUELETTE, le. — 101.  
 STALINE. — 8, 19.  
 STARKENBURG. — 45, 48.  
 STEUART. — 71.  
 STIRNER. — 23, 55.  
 STORCH. — 37, 38.  
 STRAUSS. — 119, 159.  
 STRUVE. — 174.  
 SUE, Eugène. — 7, 19, 97, 98,  
 100, 101.  
 SYDNEY, Algernon. — 73.  
 SZELIGA. — 97, 98, 101, 102.  
  
 TÉRENCE. — 70.  
 THACKERAY. — 134, 138.  
 THIERRY. — 48.  
 THRASO. — 70.  
 TIDMANN. — 171, 172, 173.  
 TILLET, du. — 14.  
 TIMON D'ATHÈNES. — 86.  
 TITIEN, le. — 55.  
 TITUREL. — 88.  
 TOLSTOÏ. — 16, 17.  
  
 TORRICELLI. — 46.  
 TROUBERT. — 15.  
 TUPPER, Martin. — 109, 110,  
 175.  
  
 VALLÈS, Jules. — 103.  
 VERNET. — 56.  
 VICO. — 178, 179.  
 VIDOCQ. — 99.  
 VILLÈLE. — 128.  
 VINCI, Léonard de. — 55, 68.  
 VISCHER. — 9.  
 VIZETELLY. — 147.  
 VOGT. — 184.  
 VOLTAIRE. — 73.  
 VULCAIN. — 59.  
  
 WAGNER, Richard. — 130, 131,  
 184.  
 WEERTH. — 161, 166, 167, 168,  
 169, 170, 171.  
 WERTHER. — 53.  
 WESTPHALEN, Jenny von. — 112.  
 WESTPHALEN, Philippe von. —  
 182.  
 WEYDEMEYER. — 90.  
 WICHART, Jeanie. — 182.  
 WIENBARG. — 102.  
 WOLF, Christian. — 109.  
 WOLFF, Wilhelm, 169.  
  
 ZEUS. — 86.  
 ZITZ. — 174.  
 ZOLA. — 11, 13, 148, 179.



## Table des Matières

AVANT-PROPOS .....	7
INTRODUCTION : Le marxisme et la littérature .....	9
I. — <i>Les superstructures idéologiques</i> .....	21
1. La philosophie n'est pas extérieure au monde..	21
2. Il faut donner aux hommes la conscience d'eux-mêmes .....	22
3. La théorie devient force matérielle dès qu'elle pénètre les masses .....	23
4. Impuissance de la pensée pure .....	24
5. Limite des idées .....	24
6. Ce n'est pas la conscience qui détermine la vie, mais la vie qui détermine la conscience .....	26
7. Les idées dominantes sont celles de la classe dominante .....	27
8. Les conceptions idéologiques changent avec les conditions sociales .....	30
9. Le matérialisme historique .....	32
10. Réponse à un détracteur du matérialisme historique .....	34
11. La morale a toujours été une morale de classe..	35
12. La production capitaliste est hostile à l'art et à la poésie .....	38
13. Base économique et superstructures idéologiques	39
14. Action et réaction réciproques .....	43
15. Les rapports économiques, la race et l'individu	46
16. Les tâches de la critique marxiste .....	49
II. — <i>La littérature et l'art, reflets des rapports sociaux</i>	52
1. Contre la censure .....	52
2. La liberté de l'écrivain .....	54
3. L'art et la division du travail .....	55
4. L'art, monopole des classes dominantes .....	57
5. Le développement de l'art .....	59



6. Le passage au droit patriarcal d'après la tragédie antique .....	61
7. Dante .....	64
8. A propos de Corneille et de Shakespeare .....	65
9. La poésie provençale du moyen âge .....	66
10. La Renaissance .....	67
11. La littérature des malotrus .....	69
12. Robinson Crusocé et le capitalisme naissant ....	71
13. Avec le marché mondial apparaît une littérature universelle .....	72
14. Les précurseurs du xviii <sup>e</sup> siècle français .....	72
15. L'idéologie de la bourgeoisie ascendante .....	73
16. Diderot et Rousseau dialecticiens .....	74
17. <i>Le Neveu de Rameau</i> .....	75
18. La littérature matérialiste du xviii <sup>e</sup> siècle, apogée de la littérature française .....	76
19. Le théâtre classique français utilisé par la réaction .....	77
20. La littérature allemande avant Lessing .....	77
21. L'importation de la littérature française en Allemagne .....	78
22. La littérature allemande à la fin du xviii <sup>e</sup> siècle	80
23. Goethe et la misère allemande .....	82
24. Goethe vu par Grün .....	84
25. Les contradictions de Goethe .....	86
26. Shakespeare et Goethe sur l'argent .....	86
27. L'amour chevaleresque et le mariage bourgeois dans la littérature .....	88
28. La comédie, dernière phase d'une forme historique .....	89
29. Utilisation des vieilles formes artistiques et littéraires pour les luttes nouvelles .....	90
30. Les emprunts du présent au passé .....	93
31. Monsieur Dühring fait table rase du passé ....	94
III. — <i>Contre l'idéalisme petit-bourgeois</i> .....	95
1. Les écrivains petits-bourgeois .....	95
2. Le Parti ouvrier et les littérateurs .....	96
3. Rien n'est assez bon pour les ouvriers .....	97
4. Falsification des types et des rapports sociaux	98
5. L'idéalisation bourgeoise des types .....	101
6. Abstraction et réalité .....	102
7. La « Jeune Allemagne » .....	103



8. La poésie du « vrai » socialisme .....	104
9. Le chant du tambour .....	106
10. Louis Blanc, orateur et historien .....	107
11. Victor Hugo et Proudhon, historiens du Deux Décembre .....	108
12. Deux philistins anglais : Jérémie Bentham et Martin Tupper .....	109
13. Renan, romancier ecclésiastique .....	111
<b>IV. — Contre le romantisme .....</b>	<b>112</b>
1. Marx poète critiqué par lui-même .....	112
2. Les méfaits du romantisme .....	113
3. Censure et romantisme .....	114
4. La « Jeune Angleterre » et Thomas Carlyle ....	116
5. La conception du monde de Carlyle .....	117
6. Thomas Carlyle et le culte des héros .....	118
7. Les jérémiades du socialisme féodal .....	122
8. Le culte de l'idylle paysanne .....	123
9. L'impuissance littéraire de la petite-bourgeoisie	123
10. Contre les teutomanes .....	124
11. Le romantisme réactionnaire .....	125
12. Chateaubriand écrivain .....	126
13. Chateaubriand, diplomate et historien .....	127
14. L'école historique romantique .....	129
15. Richard Wagner et l'histoire primitive .....	130
16. Richard Wagner et la musique de l'avenir ....	131
<b>V. — Pour le réalisme .....</b>	<b>132</b>
1. Pas de cothurnes aux pieds ni d'auréole autour de la tête ! .....	132
2. Shakespeare et la littérature allemande .....	133
3. Les réalistes anglais .....	134
4. Franz von Sickingen et la réalité historique ..	135
5. La tendance en littérature .....	144
6. Balzac .....	147
7. Ibsen et le petit bourgeois allemand .....	153
<b>VI. — Pour une littérature révolutionnaire .....</b>	<b>157</b>
1. Contre une littérature de soumission .....	157
2. La littérature populaire .....	158
3. Thomas Hood .....	159
4. Le prolétariat anglais et la littérature .....	159
5. Béranger .....	160



6. Henri Heine .....	162
7. La révolution édulcorée par Freiligrath .....	165
8. Influence de l'idéologie sur la poésie .....	166
9. Georges Weerth .....	166
10. Une vieille chanson paysanne .....	172
11. La chanson révolutionnaire .....	173

## ANNEXE I

<i>Documents et souvenirs sur Marx</i> .....	175
1. Prédilections littéraires de Marx .....	175
2. Les goûts littéraires de Marx .....	175
3. Byron et Shelley jugés par Marx .....	180
4. Marx et le théâtre .....	180
5. Marx conteur et lecteur .....	181
6. Marx et Lassalle, vus à travers leurs préférences littéraires .....	183
7. Les jugements littéraires de Marx .....	183

## ANNEXE II

<i>Lassalle et la tragédie de la révolution</i> .....	186
INDEX DES NOMS CITÉS .....	195



**ACHEVÉ  
D'IMPRIMER SUR  
LES PRESSES DE L'IM-  
PRIMERIE CENTRALE, CINQ,  
RUE ERARD, PARIS, XII<sup>e</sup>, POUR LES  
ÉDITIONS SOCIALES INTERNATIONALES,  
VINGT-QUATRE, RUE RACINE, PA-  
RIS, VI<sup>e</sup>, LE DIX-SEPT JUILLET  
MIL NEUF CENT  
TRENTE-SIX**



THE  
LIBRARY OF THE  
MUSEUM OF MODERN ART  
111 FIFTH AVENUE  
NEW YORK, N. Y. 10017















# QUELQUES OUVRAGES RECOMMANDÉS

---

## Collection "SOCIALISME ET CULTURE"

---

### DIDEROT, par I.-K. Luppold

traduit du russe par Y. et V. Feldman

Le premier effort pour donner à Diderot sa véritable place dans son époque et dans l'histoire de la philosophie ..... 15 fr.

### LES MATERIALISTES DE L'ANTIQUITE

par Paul Nizan ..... 12 fr.

Democrite, Epicure, Lucrece

### CERVANTES, par Jean Cassou

accompagné de textes choisis ..... 12 fr.

## Collection "PROBLÈMES"

---

### LES ORIGINES DE LA RELIGION, par Lucien Henry

Première application du marxisme à l'étude de la question religieuse (7<sup>e</sup> mille) ..... 12 fr.

### L'ORIGINE DES MONDES, par Paul Labérenne

Les diverses hypothèses sur l'origine des mondes. L'explication marxiste de l'évolution de l'univers .... 12 fr.

### BIOLOGIE ET MARXISME, par Marcel Prenant

Cet ouvrage dont le premier tirage fut épuisé en quelques semaines a obtenu un succès considérable dans tous les milieux scientifiques (7<sup>e</sup> mille) ..... 12 fr.

## A LA LUMIÈRE DU MARXISME

---

**Tome I.** — Sciences physico-mathématiques, sciences naturelles, sciences humaines (4<sup>e</sup> mille) ..... 25 fr.

**Tome II.** — Marx et la pensée moderne ..... (en prép.)

---

**EDITIONS SOCIALES INTERNATIONALES**

24, RUE RACINE

PARIS (VI<sup>e</sup>)

Shi